Eugène Nus

CHOSES DE L'AUTRE MONDE

Je ne dis pas que c'est possible,
je dis que cela est.
Williams Crookes.

Dédicace

Facultés, Académies, Corporations sacro-saintes, je vous annonce et je vous prouve, avec Crookes, Wallace, Zœllner et autres, vos pareils ou vos maîtres, que vous êtes sur le seuil d'une immense découverte dont la porte est déjà entrebâillée.
Vous n'aurez pas prise sur moi : je ne fais ni théorie, ni système. Positif comme mon siècle, je ne donne que des faits. Ceux qui viennent de moi s'affirment par eux-mêmes ; les autres ont eu des témoins que vous ne pouvez récuser : tous hommes de science ; je ne veux que ceux-là. J'écarte même ce qu'ils admettent, et n'accepte que ce qu'ils ont vu.
Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés, et enterrés, qui ont repoussé :

La Rotation de la Terre,
Les Météorites,
Le Galvanisme,
La Circulation du sang,
La Vaccine,
L'Ondulation de la Lumière,
Le Paratonnerre,
Le Daguerréotype,
La Vapeur,
L'Hélice,
Les Paquebots,
Les Chemins de Fer,
L'Éclairage au Gaz,
L'Homéopathie,
Le Magnétisme...
Et le reste,

A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent et feront de même dans l'avenir.
Je dédie ces Choses de l'autre Monde que les décrets du savoir officiel, infaillibles jusqu'au jour où ils sont ridicules, rejettent impitoyablement de ce monde-ci.

Eugène Nus.

1ère Partie : rue de Beaune, n° 2

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
(Boileau).

Je n'ai pas dit que cela était possible, j'ai dit que cela était vrai.
(Williams Crookes).

Eppure si muove.
(Galilée).

Les faits sont des choses opiniâtres.
(Alfred Russel Wallace).

On me le prouverait, que je ne le croirais pas.
(Les imbéciles).

Il y a là quelque chose.
(Le sens commun).

Un savant qui rit du possible, est bien près d'être un idiot.
(Victor Hugo).

1. La Table tournante

Au commencement de l'année 1853, j'entendis, pour la première fois, parler de ces phénomènes. Nous étions réunis, quelques amis et moi, rue de Beaune, dans la maison où nous avions rédigé ensemble la *Démocratie pacifique*.

Le coup d'État nous avait fait des loisirs. Notre journal avait été supprimé, comme toutes les feuilles républicaines. Par désœuvrement, par habitude, par amitié surtout, par ce besoin si naturel d'épancher entre nous nos déceptions et nos colères, nous avions continué de venir tous les jours dans l'appartement que les meubles de Considérant occupaient encore, pendant que leur propriétaire, chassé de France et las de l'Europe, parcourait les plaines et les forêts du Texas, où, dégoûtés, comme lui, des choses du vieux monde, nous rêvions d'aller le rejoindre, dès que la colonie, qu'il voulait y fonder, serait prête à nous recevoir. Un de nous y alla, en effet, hélas ! Et n'en revint pas.

Indépendamment de nos idées et de nos haines communes, ce rêve était un lien de plus entre nous, et nous bâtissions ensemble nos châteaux en Amérique, dans notre ancienne salle de rédaction, devenue le bureau de la Société de colonisation du Texas, tout en regardant tristement, de nos fenêtres du quai Voltaire, défiler, sur l'autre rive de la Seine, sortant des Tuileries, pour aller parader au bois, les premiers panaches de l'Empire.

J'appuie sur cette situation, cet isolement en commun, ce dégoût des hommes et des choses, parce qu'ils expliquent comment nous avons pu, curieusement, assidûment, pendant de longs mois, poursuivre des expériences qui, en d'autres temps, nous eussent amusés tout au plus quelques jours.

Nous étions trois ou quatre, autour d'une table de trictrac. Allyre Bureau, le seul d'entre nous qui sût l'anglais, parcourait un journal américain.

- Bon ! fait-il tout à coup.
- Quoi donc ?
- Un canard d'une nouvelle espèce. Ces Yankees ne savent où pêcher des idées pour amuser les badauds. Ils viennent d'inventer des tables qui marchent.
- Des tables ?
- Qui vont à droite, à gauche, avancent, reculent, s'arrêtent, se dressent et retombent, exécutant tous les mouvements compatibles avec leur structure, à la volonté des spectateurs. Il n'y a pas même besoin de leur parler tout haut ; la volonté tacite suffit.
- Allons donc !
- Je traduis.

Il nous lit l'article qui, en effet, énumérait tous ces prodiges, et indiquait la manière de les produire. Il suffisait de s'asseoir, quelques personnes autour de la table, d'appliquer dessus ses deux mains, d'attendre un peu et de vouloir.

Haussement d'épaules général.

- C'est trop bête.
- Bah ! Fait l'un de nous, essayons !

Nous roulons au milieu de la chambre une table à manger lourde et massive. Nous nous asseyons autour, nous appliquons nos mains, nous attendons selon la formule, et, au bout de quelques minutes, la table oscille sous nos doigts.

- Quel est le mauvais plaisant ?...

Tous protestent de leur innocence, mais chacun suspecte son voisin ; quand tout à coup la table se lève sur deux pieds. Cette fois, pas de doute possible. Elle est trop lourde, pour qu'un effort, même apparent, puisse la renverser ainsi. D'ailleurs, comme pour nous narguer, elle reste immobile, en équilibre, sur ses deux jambes de derrière, formant avec le parquet un angle presque droit, et se roidit sous les bras qui veulent lui faire reprendre sa position naturelle, ce à quoi ils parviennent enfin par une énergique pesée.

Nous nous regardons ébahis.

- Que diable est cela ?

Puis elle se met à tourner sous nos mains. Nous nous levons en repoussant nos chaises, et nous suivons ses mouvements, que bientôt maîtrise et dirige notre volonté.

Le phénomène est réel. Chacun, tour à tour, prescrit mentalement les marches, les contremarches, les conversions, les balancements qui s'exécutent.

- Voyons, Franchot, vous qui êtes un savant, un physicien, un mécanicien, un inventeur, trouvez la clef de ce problème !

Franchot palpait, remuait, soulevait, examinait la table, et ne trouvait rien.

Nous recommençons le lendemain, le surlendemain, les jours suivants : même résultat. Nous prenons une table à jeu, un guéridon : même chose. Le guéridon, beaucoup plus léger, gambade sous nos doigts, se dresse, à notre volonté, sur chacun de ses trois pieds, imite le mouvement du berceau ou le roulis de la vague. Cette force est en nous et vient de nous évidemment, puis qu'il faut notre contact pour animer ce bois inerte. Animer est le mot, car, une fois nos mains posées sur la table, ce n'est plus une chose, c'est un être.

Il y a là bien certainement un phénomène d'électricité. En effet, quelques minutes avant que le mouvement ne se produise, nous sentons souvent sous nos doigts de petits pétillements craquer dans le bois, par intervalles, comme des décharges électriques. Ces pétillements, un ou deux d'entre nous, moi entr'autres, depuis que nous nous livrons à ces pratiques, les ont sentis au lit, le soir, au moment de s'endormir, crépiter au bout de leurs doigts, comme s'il s'en échappait une étincelle invisible. Cet exercice répété nous a-t-il mis dans un état particulier, et de plus en plus propre à produire le phénomène ?... Nous remarquons que, de jour en jour, le mouvement de la table s'obtient beaucoup plus vite ; à peine installés, nous la sentons frémir et s'agiter sous nos mains.

Théories à perte de vue : communiquer un mouvement purement physique, par un dégagement d'électricité, passe encore !

- Passe encore ! Vous êtes bien bons, disait Franchot en hochant la tête. Mais enfin, comme ce ne peut pas être autre chose, nous sommes bien forcés d'accepter cela. Reste une petite difficulté. Comment expliquerez-vous cette transmission de la volonté, de l'intelligence, de la pensée ? Car cette table est intelligente, au moins autant que le caniche le mieux dressé, puisqu'elle exécute nos ordres. Que dis-je, autant ? Bien davantage. Elle n'a besoin, pour nous comprendre, ni de paroles, ni de gestes, ni de signes. Il nous suffit de vouloir, et, prompte comme la pensée, elle va, vient, s'arrête, se dresse sur ses deux pattes, et obéit.

- Il faut pourtant bien qu'il en soit ainsi, et que nous lui transmettions l'esprit, comme nous lui transmettons la force, sinon... quoi ?

- Eh ! Je le sais bien, qu'il le faut ; mais du diable si je comprends.

- Eh bien, et nous donc !

Nous n'étions pas au bout.

2. La table parlante

Un jour, pendant que nous étions en train de répéter nos expériences, entre un ami, le docteur Arthur de Bonnard, que nous n'avions pas vu, je crois, depuis, le 2 décembre.

- Tiens, s'écrie-t-il, vous faites tourner les tables !

- Vous connaissez cela, docteur ?

- Parbleu ! Nous ne faisons pas autre chose à la maison. Nous avons même un esprit, un nommé Jopidiès, qui amuse beaucoup mes enfants.

- Un esprit !

- Sans doute. Ne savez-vous pas que les tables ne se contentent pas de tourner, qu'elles parlent, et que ce sont des esprits qui se servent de ce moyen de communication, à la portée de tous les ménages, pour venir causer avec nous ?

- Allons donc !

- Essayez une conversation avec votre table, et vous allez voir !

- Mais comment ?

- Facile comme tout. Il faut d'abord convenir avec elle d'un procédé de correspondance, d'un alphabet, sans quoi vous ne pourriez pas vous entendre. Vous comprenez qu'elle ne parle pas, dans l'acception absolue du mot, et qu'elle se borne à écrire, ou plutôt à dicter. C'est tout ce que ses moyens lui permettent. Commencez par établir les deux signaux élémentaires de toute communication humaine. Dites-lui, par exemple, de frapper

d'un de ses pieds, sur le parquet, deux coups pour dire *oui*, un coup pour dire *non*, et vous pourrez déjà entamer ensemble un bout d'entretien à peu près intelligible.
Nous remettons nos mains sur le guéridon.
- Veux-tu causer ?
Le guéridon frappe deux coups.
- Veux-tu que nous convenions d'un alphabet ?
Même réponse.
- Prenez le nôtre, dit Bonnard. C'est celui dont ils se servent en Amérique. Un coup frappé pour A, deux pour B, trois pour C, et ainsi de suite. C'est un peu long, mais on abrège en devinant le mot commencé. Si vous vous trompez, ne craignez rien ; la table vous avertit de l'erreur commise, et reprend la dictée interrompue.
- Est-ce convenu ? Demandons-nous au guéridon.
- Oui, répond celui-ci.
- Demandez-lui son nom, dit Bonnard. Il est bon de savoir avec qui l'on cause.
Le guéridon dicte :
- Pythagoras...
- Diable ! s'écrie Bonnard, vous avez de la chance, vous ; du premier coup, Pythagore, et avec son orthographe... excusez !
Je ne me souviens pas de ce que nous dit Pythagore, non plus que des paroles et récits de tous les personnages, célèbres ou inconnus, qui, pendant trois ou quatre mois environ, nous firent l'honneur de causer avec nous. Nous n'avons rien gardé, rien écrit de nos conversations avec la table dans cette première période de nos expériences.
A moitié sceptiques, à moitié crédules, nous suivions curieusement et un peu passivement les fantaisies du phénomène, tantôt élevées, tantôt émues, tantôt plaisantes, tantôt nulles, selon la qualité et le caractère de la personnalité qui venait, disait-elle, se manifester à nous. Nous n'étions pas assez sûrs de l'identité des visiteurs, ni même de la réalité des visites, pour évoquer, soit des morts illustres, soit des morts chéris. Faire intervenir, sans conviction dans ce phénomène étrange, mais un peu ridicule, de pieux ou de tendres souvenirs, des noms vénérés ou aimés, nous eût semblé une profanation, presqu'un sacrilège. Nous laissions donc aux *manifestations* toute leur spontanéité, sans les accepter comme paroles d'Évangile, pas même celles du prince des apôtres qui, je crois me le rappeler, vint nous visiter un jour.
Mais, familiarisés avec la pratique matérielle du phénomène, nous nous sentions troublés malgré nous et parfois ébranlés dans notre raison par la partie spirituelle. Nous étions spiritualistes, et nous le sommes encore, ceux du moins qui ont survécu, car déjà deux sont partis, plus un troisième dont je parlerai plus loin, qui ne prit jamais part à nos expériences, et en fut pourtant victime, à notre insu. Nous étions convaincus que la conscience persiste, et qu'au delà de la mort, l'être continue. Cette croyance raisonnée que nous discutions souvent entre nous, en nous aventurant à perte de vue dans le champ des hypothèses, nous mettait encore plus en garde contre ces manifestations, soi-disant d'outre-tombe. Nous avions peur d'accepter trop facilement une solution si commode et si complète de nos rêves, et de faire peser d'un trop grand poids, dans la balance de nos convictions, l'influence de nos aspirations et de nos désirs. Si ces communications entre morts et vivants étaient réelles, tout était dit : la persistance indéfinie du MOI devenait pour ainsi dire tangible.
- Là, sérieusement, nous disions-nous, pouvons-nous croire que ce formidable problème, le plus grand mystère de la vie, le plus profond stimulant de la pensée, vienne se résoudre brutalement, bêtement, par un procédé presque grotesque, dans le pied d'une table, sous la main du premier venu ?...
Et qui nous prouve que les esprits ne viennent pas uniquement parce que nous pensons aux esprits, et que ce phénomène ne nous donne pas tout simplement, - ce qui ne serait pas déjà si simple, - le propre reflet de notre idée ?...
Nous avions nos mains sur la table.
- Parle ! lui dit un de nous, - Brunier, je crois. - Tu vois nos doutes, nos perplexités. Qui que tu sois, ou quoi que tu sois, esprit, intelligence, phénomène, puisque tu parles et que tu penses, ce dont il ne nous est pas possible de douter, dis-nous quelque chose de sensé, que nous puissions croire !
La table se met en mouvement, et nous dicte ces mots :
- Le phénomène résulte de l'association de vos âmes entre elles, et avec l'esprit de vie. La manifestation émane

des forces humaines et de la force universelle. L'Être que vos âmes forment, associées avec l'esprit de vie, *durant le temps*, immatériel, lié à vos sens et à vos sentiments, n'est que l'expression de votre solidarité animique : verbe mi-humain, mi-divin, lorsque vos âmes sont en vibration harmonique avec l'ordre universel, c'est-à-dire avec le beau, le vrai, le bien, le juste ; verbe humain faussé, lorsque vos âmes ne constituent pas une unité nécessaire pour vibrer harmoniquement.

- Diable ! C'est encore plus fort que les esprits. Si nous prenons à la lettre cette correspondance avec *l'esprit de vie, l'intelligence universelle,* tranchons le mot, avec Dieu, nous voilà sur la pente de l'hallucination... prenons garde !

L'association de nos âmes, de nos intelligences, de nos pensées, se fusionnant par l'émanation de nos fluides, de notre électricité, de tout ce qu'on voudra, et formant un être immatériel, un esprit qui est la somme des nôtres, une synthèse de nous, *durant le temps*, c'est-à-dire tant que notre *pile* est formée, tant que nous sommes en communication directe par l'apposition de nos mains sur cette table... c'est bien un peu notre idée, quelque inexplicable et déraisonnable que ce puisse être... et la table, en nous dictant cette explication du phénomène, nous fournit en même temps une preuve à l'appui, puisqu'elle nous donne l'expression de notre propre pensée ; mais d'où, ou duquel de nous vient cette adjonction plus que mystique, et passablement prétentieuse, de l'intervention divine nous illuminant de-là haut ? Allons-nous sérieusement nous croire des prophètes chargés de révéler aux hommes une religion nouvelle, par l'intermédiaire d'un guéridon ?... défions-nous !

3. Les dictées

Ainsi mis en garde, d'un commun accord, contre les entraînements de nos imaginations et les divagations du phénomène, le sang-froid bien établi et dûment constaté, nous reprîmes nos études.

A partir de ce moment, tout ce qui s'est fait sous mes yeux, et sous mes mains, je l'ai écrit.

Sauf des intermittences et des fluctuations dont la cause nous échappait, et dont je décrirai plus loin les caractères, nous étions, pour ainsi dire, identifiés avec le phénomène et maîtres de lui. Ce guéridon, que nous avions fini par adopter exclusivement, prenait part à nos entretiens, répondait à nos questions, tranchait quelquefois d'un mot net, incisif ou profond, nos discussions les plus embrouillées. Il suffisait que deux d'entre nous, n'importe lesquels, y appuyassent leurs mains, pour qu'il entrât immédiatement en communication avec nous, et prit, part à nos causeries. Il manifestait son désir de parler, en se soulevant sur deux de ses pieds. Aussitôt nous faisions silence, et quelqu'un, prenant un crayon, écrivait, lettre par lettre, les mots qu'il nous dictait.

Ainsi, un jour, à propos des prétendus sorciers du moyen âge, qui nous semblaient avoir eu quelque accointance avec les faits que nous produisions, nous dissertions sur l'hallucination. La table nous interrompit, et dicta :

- *Il y a deux sortes d'hallucinations : la mauvaise, peur ; la bonne, lueur*.

Causions-nous politique, elle nous disait ceci, sans s'inquiéter de la contradiction des deux aspects de sa formule :

- Les révolutions n'ont pas d'utilité, quand elles ne tendent qu'à renverser un gouvernement établi. Elles favorisent les ambitions mauvaises, et soulèvent la masse des intérêts qui, poussés par la peur, entravent tout progrès, même le vrai. Elles surexcitent l'esprit des hommes intelligents et généreux qu'un trop long repos engourdirait.

Dans une discussion sur l'état aigu et aigri du catholicisme où nous voyions déjà poindre le *syllabus*, elle intervenait en ces termes :

- Les religions puisent leur intolérance dans les deux extrêmes de foi absolue et de lutte conservatrice. La tolérance n'appartient qu'aux époques mixtes.

Parlions-nous du phénomène, de certaines dictées qui nous paraissaient en désaccord avec la raison, elle se levait pour répondre :

- C'est par suite des préoccupations des opérateurs que l'unité du phénomène a une si grande tendance à conclure faussement. La solidaire vanité produit la solidaire sottise.

- Merci !

- *La présence de la sottise et de la* PUISSANCE, nous disait-elle un autre jour, *est source d'erreur*.

- Quelle puissance ? Demandons-nous.

- La puissance pour la production du phénomène. La force la plus dangereuse est la matérielle, pratiquée, dans la solitude. La solitaire expérimentation est la source des erreurs, des hallucinations, des folies. Le solitaire expérimentateur se perd par la préoccupation- individuelle et l'amour-propre. La folie est la route mal prise.
Tout ce que je souligne, bien entendu, sont des citations textuelles. Je reproduis les phrases dictées, en dégageant ma responsabilité de certaines singularités de style. On eût dit parfois que c'était un Allemand, non encore familiarisé avec les tournures de notre langue, qui nous parlait.
Du reste, notre table ne se bornait pas à converser en français. Elle nous glissait de temps en temps quelques mots de latin ou de grec, ce qui ne nous surprenait pas trop, vu nos antécédents littéraires. Un jour même, elle nous fit comprendre qu'elle entendait l'anglais. En vue de notre émigration future dans les États-Unis d'Amérique, Bureau avait entrepris, depuis quelque temps, de nous enseigner la langue des Yankees. Nous baragouinions déjà quelques mots.
- *Will you speak ?* dit l'un de nous à la table.
Nous entrions en séance, et nous avions coutume de lui demander, chaque fois, par politesse, s'il lui convenait de s'entretenir avec nous.
- *Yes*, répond-elle, à sa manière.
- Parle-nous anglais ! s'écrie Méray.
Sans se faire autrement prier, elle se mit instantanément à dicter la chose suivante :
- *Daisy is a flower over all the others, because it pikes in the snow. The lilies, sponsor of the Kings of France, are more superbious, but flowering for the wealthy only ; the children bow to the spring by their gentle manifestations amidst the green carpet of grass, covered with innumerable daisies, the flower of modern truclove.*
« La pâquerette est une fleur supérieure à toutes les autres, parce qu'elle perce dans la neige ; les lys, *emblèmes* des rois de France, sont *plus superbes*, mais ne fleurissent que pour les riches ; les enfants saluent le printemps par leurs gentilles manifestations sur le vert tapis de gazon, couvert d'innombrables pâquerettes, la fleur du véritable amour moderne. »
Bureau, qui n'était pas à la table, et faisait des chiffres pendant cette longue dictée, que nous avions écrite lettre par lettre, sans en comprendre un mot, nous traduisit l'analogie de la pâquerette, sauf le mot *sponsor* qui lui était inconnu, et qu'il dut chercher dans un dictionnaire. Quant au *modern true-love*, je ne saurais dire à quel genre de sentiment, dans la pensée de la table, s'appliquait ce *véritable-amour*. Peut-être tout simplement aux affections si spontanées et si vraies de l'enfance qui accueil les pâquerettes par ses gentilles manifestations.
Je regrette que nous n'ayons pas demandé à notre guéridon la traduction de sa fantaisie anglaise.
Mais nous eûmes en français, et souvent en bon et charmant français, des choses bien autrement remarquables.

4. Définitions en douze mots

Nous avions observé que, soit par hasard, soit intentionnellement, car nous étions bien forcés d'admettre des intentions et une volonté dans cet inconcevable phénomène, beaucoup de phrases dictées étaient composées de douze mots. - Ainsi les trois phrases citées plus haut : *la force la plus dangereuse,* etc...
Un jour, cet être *spirituel* qui, bien que procédant de nous, comme il l'avouait lui-même, prenait volontiers des airs de professeur et de régent, et nous parlait un peu comme à des petits garçons, nous adressa, l'invitation, ou plutôt l'injonction suivante, que je transcris fidèlement, en demandant pardon aux savants qui n'y sont pas très-révérencieusement traités :
- Il faut définir à nos adeptes ce que signifient les termes dont ils entendent parler journellement. Presque toujours les savants tendent à obscurcir les abords de leur boutique, et ils se trompent grossièrement.
- Soit, répondîmes-nous ; mais nous demandons une chose : c'est que toutes ces définitions soient faites en phrases de douze mots.
Notre guéridon n'était pas embarrassé pour si peu. Je défie toutes les académies littéraires et savantes réunies de formuler brusquement, instantanément, sans préparation, sans réflexion, des définitions circonscrites en douze mots, aussi nettes, aussi complètes et souvent aussi élégantes, que celles improvisées par notre table, à qui nous accordions tout au plus, et encore à grand' peine, la faculté de faire un mot composé au moyen d'un trait d'union, comme dans cette définition de la *Conscience* :

- Quasi-Organe, *qui sépare les aliments de l'âme, comme l'estomac ceux du corps*.
Et comme dans celle-ci :
Infini.
- *Abstraction purement idéale,* Au-dessus et Au-dessous *de ce que conçoivent les sens*.
Du reste, elle usa très-peu de cette licence du trait d'union.
Voilà déjà, n'est-ce pas, deux assez jolis échantillons des productions spontanées de notre table.
J'insiste sur ce mot, *spontané*. Rien n'était prévu d'avance. Nous avions quelquefois, les uns ou les autres, l'idée d'un mot à définir. Nous nous mettions à la table ; c'est un autre mot qui arrivait. D'autres fois, quand nous pensions continuer ce *travail* de définitions, nous tombions sur une dissertation philosophique, sur des reproches, des objurgations, des exhortations plus ou moins mystiques, des choses comme celles-ci :
- Il faut mêler des idées religieuses à vos recherches scientifiques. Dieu domine toutes vos actions. La foi en lui dirigera vos importants désirs, et vous garantira de fréquentes erreurs de détail.
- Défense de faire des personnalités témérairement amusantes.
- Faites à la raison moins de concessions c'est le seul moyen de mériter la force divine.
- Vous saurez que la suite à vos travaux tire en longueur ; que votre propension à discuter vous est fâcheuse. Reprenez votre aplomb ! Vous sondez les questions les plus importantes qu'il soit donné à l'homme d'élucider spéculativement. Vous portez publiquement le signe de ma bienveillance. Tâchez de le mériter toujours !
- *La religion nouvelle* transformera les croûtes du vieux monde catholique, déjà ébranlées par les coups du protestantisme, de la philosophie et de la science.
- Vous avez pratiqué la vague sentimentalité ; il faut pratiquer la vraie morale.
- Pour faire utilement des expériences, il faut être uniquement préoccupé de Dieu. La foi en Dieu est la plus utile des sciences. Élevez vos âmes à Dieu, *pour paraître revivifiés* contre les affaissements douteurs.
Nous la laissions dire tout ce qui lui plaisait, dans son style parfois insolite ; mais, bien résolus à ne pas nous engager dans les voies du mysticisme, où elle avait une tendance obstinée à nous entraîner, nous attendions patiemment qu'il lui plût de reprendre ces définitions annoncées par elle-même, vrais tours de force littéraires qui piquaient vivement notre curiosité.
Parfois, nouvelle preuve de la spontanéité du phénomène, nous refusions d'accepter une définition qui en nous semblait pas suffisamment claire, ou suffisamment *écrite*. Elle recommençait immédiatement, et nous dictait une autre phrase de douze mots, toute nouvelle.
Ainsi, dans la définition des sciences, elle nous dicte sur la *Géologie* la phrase suivante :
- D'arômes internes toute révolution qui modifie les diverses couches de la planète.
Nous ne voulons pas de cela, lui disons-nous. Ce n'est pas clair, et on ne commence pas une phrase par d'*arômes internes*.
Elle dicte immédiatement :
- Étude des transformations de l'être planétaire dans ses périodes et révolutions d'existence.
- A la bonne heure !
De même pour la *minéralogie.*
Elle avait dicté :
Premier règne de la planète ; science de la vie des êtres organiquement.
- Qu'est-ce que çà veut dire ? C'est absurde.
Elle reprend aussitôt :
- Premier règne de la planète, faisant corps avec le second, par l'immobilisme.
Voici les autres définitions des sciences, réussies ou du moins acceptées par nous, du premier coup :
Physique.
- *Connaissance des forces matérielles que produisent la vie et l'organisme des Mondes*.
Chimie.
- *Étude des diverses propriétés de la matière au simple et au composé*.
Mathématiques.
- *Propriété des forces et des nombres, découlant des lois de l'ordre universel*.
Astronomie.
- *Ordre et harmonie de la vie externe des Mondes, individuelle* et Sociale.

- Sociale nous semble assez hardi.
Mécanique.
- *C'est-à-dire force des masses dirigées, active et passive, neutre, motrice, simple, composée*.
- *C'est-à-dire, en un seul mot, licence. Nous aurions dû peut-être faire recommencer celle-là*.
Botanique.
- *Série des êtres organisés, tenant le milieu entre le minéral et l'animalité*.
Zoologie.
- *Série des êtres organisés supérieurement par leur faculté de locomotion volontairement instinctive*.
Je ne sais pas ce que penseront de cela les savants ; mais il y a certainement dans ces phrases dont la plupart disent tant de choses en douze mots, une puissance de concentration remarquable.
Voici maintenant les passions, selon la nomenclature phalanstérienne, les quatre affectives et les trois distributives de Fourier : *papillonne*, *cabaliste*, *composite*, qui ont fait rire jadis tant de gens d'esprit.
La table nous avait donné, de sa propre initiative, cette définition de *la Passion*, tant soit peu panthéistique :
- *Note du clavier de l'âme, dont la vibration résonne toute en Dieu*.
Nous lui demandons de nous définir les passions énumérées par Fourier, ce à quoi elle condescend aussitôt avec une bonne grâce qui ne lui était pas toujours habituelle, ayant même l'obligeance d'accoler des synonymes intelligibles pour le vulgaire aux trois dénominations excentriques inventées par l'auteur du *Nouveau Monde industriel*.
Voici ce qu'elle dicte :
Amitié.
- *Première manifestation de l'âme. Parenté des sentiments, des désirs et des habitudes*.
En douze mots, trouvez mieux que cela, et que ceci :
Amour.
- *Pivot des passions mortelles, force attractive des sexes, élément de la continuation*.
Famille.
- *Puissance de groupe, union des êtres par l'origine commune et la tradition*.
Je recommande celle-ci à la réflexion des hommes mûrs :
Ambition.
- *Élément de vitalité collective, désir de supériorité et puissance de gouvernementation morale*.
Papillonne (*Volagerie*).
- *Pensée variable et irrésolue, se traduisant dans les actes les plus futiles*.
Nous ne voulons pas de cette définition. La table reprend :
- *Inconstance et inconsistance, variabilité des êtres, perpétualisation de la mutabilité des phénomènes*.
Perpétualisation de la mutabilité est une trouvaille.
Cabaliste (*Imbroglionisme*).
- *Intrication des fils de l'activité, puissantialisation de la vie par le drame*.
Bravo !
Composite (*Enthousiasme*).
- *Explosion des essors,* Toute Puissance *des facultés entraînées jusqu'à l'enthousiasme, par ravissement d'imagination*.
Bravissimo !
Je ne sais pas si le lecteur se rendra bien compte de l'émotion artistique avec laquelle nous attendions ces mots, surtout les derniers, ceux qui devaient achever la pensée dans cette limite infranchissable de douze. Quelquefois nous arrêtions le phénomène, pour chercher nous-mêmes la fin de la phrase, et nous ne la trouvions jamais.
Un exemple : la table nous donnait la définition de la Foi :
- *La foi déifie ce que le sentiment révèle, et...*
- Et... quoi ? Dis-je tout à coup, en appuyant ma main sur le guéridon, pour l'empêcher d'achever sa dictée ; plus que trois mots... cherchons ! - Nous nous regardons, nous réfléchissons, et nous restons bouche béante. Enfin nous rendons à la table la liberté de ses mouvements, et elle achève tranquillement sa phrase :
- *Et la raison explique*.
En voici d'autres, que je transcris pêle-mêle, comme elles nous sont venues, tantôt spontanément données par

la table, tantôt provoquées par nous, dans le cours d'une dictée ou d'une conversation :
Vie.
- *Action de tout ou partie des éléments de substance individualisant une forme*.
Substance.
- Unité d'existence absolue, synthèse des dualismes, intelligence et sentiment, infini et Dieu.
Spinosa a passé par là.
Forme.
- *Perception de la plus grande à la plus petite des manifestations finies*.
Âme.
- *Portion de substance que Dieu distrait de la force universelle dans chaque individualité*.
Cette phrase a un mot de trop ; mais elle nous semble si bien réussie, que nous n'avons pas le courage de la faire recommencer.
Mort.
- *Cessation de l'individualité, désagrégation de ses éléments, retour à la vie universelle*.
Toujours du panthéisme. Nous reviendrons là-dessus, et justement à propos de cette phrase. Notre table n'était pas si radicale qu'elle voulait le paraître quelquefois.
Intelligence.
- *Tonalité de l'homme, point de départ de la raison pour comprendre Dieu*.
Raison.
- *Émanation du grand être planétaire, procédant du fini, pour arriver à l'infini*.
Sentiment.
- *Émanation de l'Être des êtres, descendant de l'infini, pour illuminer le fini*.
Que pensez-vous de cette antithèse ? En voici une autre :
Destinée.
- *Ressort moteur de l'activité des êtres, jeu normal des attractions passionnelles, - bonheur*.
Liberté.
- *Faculté donnée à l'homme de méconnaître le but de sa destinée, - malheur*.
Voici une autre -définition de la fonction de la *liberté*, dans la vie universelle :
- *Attribut de la substance, par lequel elle se modifie dans les phénomènes*.
Splendide !
Bonheur.
- *Union de l'être avec la cause, de l'homme avec sa destinée* Actuelle.
Actuelle, à la bonne heure. C'est déjà un peu moins panthéiste.
Harmonie.
- *Équilibre parfait du tout avec les parties et des parties entre elles*.
Ah ! Celle-là... on s'incline.
Association.
- *Acheminement élémentaire des sociétés vers l'harmonie, et des isolés vers la sociabilité*.
Charmant.
Série.
- *Distribution des fonctions suivant les accords caractériels des individualités dans une association*.
Intelligible pour les seuls phalanstériens.
Solidarité.
- *Rouage souverain vers lequel doivent pivoter tous les êtres du tourbillon solaire*.
Une autre définition de la Foi :
- *Vérité perçue par le sentiment, et conquise sur le sentiment d'une autre époque*.
Théologie.
- *Dissertation des dogmes fondamentaux sur lesquels repose la conception d'une religion humaine*.
Philosophie.
- *Puissance intellectuelle, moyen de pondérer l'élément passif de l'âme, et de l'amender*.
Morale.

- *Mutabilité de la conscience, fondement de la puissance modératrice de l'élément passionnel*, trouvez mieux que cela.
Religion.
- *Puissance sentimentaliste, par laquelle l'être atteint à la nature prouvée de Dieu*.
Ces dernières définitions furent suivies des phrases suivantes :
- *Il est curieux et utile de revenir souvent sur cette perpétuelle antithèse de la raison et du sentiment. Ce sont comme les deux pôles, dont la synthèse est Dieu*.
A ce propos, rendez justice à la religion catholique d'avoir, dans sa trinité, exprimé L'Idée de cette Opinion : *Dieu réunissant dans sa personne le sentiment incarné dans Jésus-Christ, et la raison représentée par l'Esprit-Saint*.
La raison procède du concret pour abstraire l'infini ; le sentiment de l'abstrait ou l'Idéal s'incarne par l'art dans le fini.
Le Beau, *attribut du sentiment, se joint à l'* Utile, *attribut de la raison*.
L'Esprit est la raison du sentiment ; le sens est le sentiment de la raison.
Je ne crois pas qu'on puisse mieux dire.
Voici encore quelques définitions en douze mots :
Force Divine.
Force Universelle *qui relie les mondes, et embrasse toutes les autres forces*.
Coeur.
- *Spontanéité du sentiment dans les actes, dans les idées, dans leur expression*.
Parfait !
Esprit.
- *Luxe de la pensée, coquetterie harmonieuse des rapports, des comparaisons, des analogies*.
Charmant !
Imagination.
- *Source des désirs, idéalisation du réel par un juste sentiment du beau*.
De mieux en mieux.
Bien.
- *Harmonie de l'être, association des forces passionnelles, en accord avec les destinées*.
Mal.
- *Trouble dans les phénomènes, discord entre les effets et la cause divine*.
Corps.
- *Association de forces, de manifestations, de formes, de puissances et de vies*.
Rayon.
- *Émanation des êtres lumineux, variant selon la grosseur du corps de l'être*.
Arôme.
- *Émanation de la planète, des corps, des animalités végétales, minérales et hominales*.
Animalités végétales et surtout minérales nous semble quelque peu osé.
Un jour, nous causions des maîtres de la musique classique. L'idée nous vient de demander à la table son opinion. Voici ce qu'elle nous répond, toujours en douze mots :
Mozart.
- *Don suave de l'âme, poésie mélodieuse du cœur, la grâce de l'esprit*.
Beethoven.
- *Génie, âme, grâce, la force et la douceur, science unie au sentiment*.
Haendel.
- *Puissance ombrageuse de la science, force et raideur, alliance d'énergie et d'aisance*.
Haydn.
- *Délicatesse, clarté, a beaucoup de bonté candide en résonnance, d'âme en harmonie*.
Très-vrai pour Mozart, Beethoven et Haydn. Charmant d'expression pour ce dernier. Quant à Haendel, on s'explique peu cette alliance de l'aisance avec la raideur.
Une autrefois, nous parlions de Rabelais. Nous l'interrogeons sur ce qu'elle pense de lui. Elle dicte aussitôt :

- *La finesse de l'esprit alliée à la bonhomie ; de la malice appétissante*. (*Goinfrerie*, Salivation Papelarde.)
Salivation papelarde est une vraie trouvaille.
Une ou deux fois, elle se permit des réflexions assez piquantes sur nous ou sur les amis qui venaient nous visiter. Elle appelait cela *portraits*.
En voici des échantillons :
- *Paradoxal esprit, irascible et impatient, tu marches pour partir, jamais pour arriver*.
- *Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des angles de V*.
- *Avare d'argent plus que d'esprit, il dépense en paroles, et ramasse en valeurs*.
Toutefois elle se livrait rarement à la plaisanterie, sauf peut-être quand elle nous entamait gravement ce que, dans le langage parisien, nous appelions *une scie*, c'est-à-dire une enfilade de phrases modulant sans fin sur le même thème, comme celles-ci, par exemple, toutes en douze mots :
- La Poésie est la vie de la meilleure portion de l'âme divine.
- La poésie est bénie, parce qu'elle est en Dieu la véritable langue.
- La poésie est la véritable langue de la divinité réservée à l'âme.
- La poésie de l'âme, que Dieu a faite, est la meilleure poésie.
- La poésie de l'âme est celle que Dieu a faite en aimant.
- La poésie est la vie de l'âme divine, parce qu'elle vit d'amour.
- La poésie vient de l'âme divine, véritable source de l'amour, véritable amour.
- La poésie...
- Ah ! Merci, en voilà assez.
Nous levons la séance.
Un jour, à propos du phénomène, nous causions magnétisme, électricité. Nous demandons à la table de nous définir ces deux mots. Elle répond :
Électricité.
- *Force directe de la terre, émanant de la vie particulière aux mondes*.
Magnétisme.
- *Force animale, enchaînement des êtres entre eux, lien de la vie universelle*.
- Et le somnambulisme ? - elle dicte :
- *État particulier de la sensation chez certains êtres organisés supérieurement aux autres*.
- Supériorité purement physique, bien entendu. Elle ajoute cette note assez peu claire que je livre aux méditations des magnétiseurs :
- L'état de la personne magnétisée dépend de la puissance chez le magnétiseur. C'est lui qui donne la lucidité ; mais il ne dirige pas la portion des phénomènes qui a rapport au passage de la veille au sommeil. L'action du magnétisé commence alors et domine la première, tout en lui obéissant jusqu'à un certain point.
Nous parlions du *galvanisme* ; elle interrompt pour nous dire :
- *Terme définissant mal l'électro-magnétisme*.
- Alors qu'est-ce que *l'électro-magnétisme ?*
- *Force combinée des forces terrestre et animale*.
- Qu'est-ce que la lumière ?
Elle répond :
- *Divinité, toute puissance, âme des âmes, couronne des mondes semés dans l'infini*.
Plus poétique que scientifique,
- Et les mondes ?
- *Êtres matériellement finis*.
- La matière alors ?
- *Produit de l'essence infinie, manifestation divine finie*.
- Et l'homme ?
- *Jalon principal de l'échelle des êtres terrestres*.
- Et la bête ?
- *Végétal organisé puissantiellement*.
Elle ajoute :

- *L'homme est attribut de la vie planétaire. Seul, il a le pouvoir modificateur sur lui-même et sur les objets qui l'entourent. Il supplée Dieu, dont il émane, pour le progrès matériel*.
- Qu'est-ce que le soleil ?
- *Unité du tourbillon, agent de vie, de lumière, de chaleur, retient dans l'espace les autres degrés inférieurs des êtres, auxquels il distribue les éléments de sa puissance créatrice unitaire*.
- Et la planète ?
- *Second terme de la série des mondes soumis à l'ordre universel divin*.
- Et les satellites ?
- *Êtres hiérarchisés inférieurement aux planètes*.

Elle ne nous a pas donné d'autre définition de Dieu que celle-ci :
Dieu.
- *Unité absolue, infinie, universelle, partie de tous les touts, tout de toutes les parties...*

Mais elle la compléta plus tard, en nous dictant cette belle prière :
Prière.
- *Vie universelle, divine puissance, mouvement infini, force unique, morale éternelle, foi unitaire, vérité absolue*, Dieu !

Fais que l'association des hommes se solidarise par l'amour, par la science ; qu'elle s'avance dans la patrie procréable.

Cette *patrie procréable* par l'association humaine deviendra intelligible pour le lecteur, quand j'aurai exposé la cosmogonie de notre guéridon. Je préviens les positivistes, réalistes et naturalistes qui m'ont suivi jusqu'ici, qu'ils seront transportés, sur les trois pieds de notre table, dans des régions tout à fait inconnues. C'est du bleu pur, mais je n'y peux rien ; je ne suis qu'un narrateur, et je raconte.

5. Un épisode

Quelque volonté que nous eussions de nous borner au rôle d'expérimentateurs, il ne nous était pas possible de rester indifférents aux affirmations de cet interlocuteur mystérieux qui posait et imposait son étrange personnalité avec tant de netteté et d'indépendance, supérieur à tous, tant que nous étions, au moins dans l'expression et la concentration des idées, et parfois nous ouvrant des aperçus dont chacun convenait, de bonne foi, n'avoir jamais eu consciemment l'intuition.

Quand nous arrivait une de ces grandes et belles phrases, contenant un monde de pensées dans cette forme si restreinte de douze mots imposée par notre caprice, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine émotion.

Mais notre admiration avait des bornes, et nous faisions nos réserves sur les doctrines. Quelquefois même nous nous révoltions ouvertement contre certaines assertions qui froissaient nos sentiments ou nos croyances.

La plus grave lutte de ce genre que nous ayons soutenue contre les aphorismes de notre table, eut lieu à propos de sa définition de la mort :
- *Cessation de l'individualité, désagrégation de ses éléments, retour à la vie universelle*.
- Cessation de l'individualité actuelle, désagrégation de ses éléments, c'est-à-dire de ce qui constitue la forme qui la manifeste, bien ! Mais que veulent dire ces mots : retour à la vie universelle ! Signifient-ils que la personnalité morale se dissout, et que la mort est l'évanouissement complet de l'être ? Alors qu'est-ce que ce Dieu dont tu nous parles sans cesse, et que veut-il de nous ? Qu'il aille au diable avec toi, et, tous deux, laissez-nous tranquilles ! A quoi bon nous élever ? Plus nous monterons haut, plus la chute sera profonde ; plus nous aurons acquis, plus nous perdrons. Donc apprendre, s'améliorer, grandir pour soi, c'est une bêtise.
- Pour les autres éphémères qui paraîtront tour à tour, quelques années, sur cette terre, et s'évanouiront comme nous ?... - Cela n'en vaut vraiment pas la peine, et tous les chercheurs du bien qui s'évertuent à perfectionner ces bulles de savon qu'on appelle des esprits et des consciences, sont absolument stupides de s'agiter dans ce vide et de travailler pour ce néant.

La table nous laissait dire, et ne soufflait mot. Pendant quelques jours, nous revînmes obstinément sur cette question. Nous voulions lui arracher à tout prix une explication catégorique ; mais elle semblait prendre un malin plaisir à nous laisser dans l'incertitude, et reprenait le cours de ce qu'elle appelait ses enseignements, sans aborder le point qui nous tenait à cœur.

Un jour enfin, impatientée de nos instances, elle rompit la glace et nous dicta :
- Je recommande à tous instamment la patience et la soumission. Trop souvent on revient sur ce que j'ai défini ; c'est douter sottement de ma puissance.
- Il ne s'agit pas de ta puissance. Ce que tu nous dis là n'a pas le sens commun. Nous ne doutons pas du moins de ta puissance intellectuelle, d'où qu'elle vienne, puisque, malgré les résistances de notre raison, tes assertions nous préoccupent et nous troublent. Tu nous as dit sur la mort une chose que nous repoussons absolument. Nous n'admettons pas que l'âme se disperse et que la conscience s'anéantisse ; que la vie ne soit qu'un leurre, la morale une sottise, et la justice une fiction. Nous ne pouvons continuer sérieusement et solidement nos études, puis qu'études il y a, tant que nous ne serons pas d'accord entre nous et avec toi sur cette base. Si nous avons mal compris, accepte que nous sommes des brutes, et explique-toi plus clairement ; si tu ne veux pas t'expliquer en ce moment, dis-nous du moins un mot qui nous apaise et nous rassure !
Nous avions une main sur la table. Moment de silence ; nous attendions. Enfin elle se leva.
Je n'ai jamais oublié l'émotion qui s'empara de nous devant la physionomie que prit le phénomène en cet instant. - Physionomie est le mot.
Avec une lenteur, une majesté impossible à décrire, la table frappa les lettres suivantes que nous vîmes arriver l'une après l'autre, sans croire d'abord qu'elles pussent avoir un sens, faisant une pause entre chacune d'elles, et soutenant jusqu'à la fin des deux mots cette ampleur, cette solennité du mouvement que nous n'avions jamais vue et qui nous tint immobiles d'étonnement et involontairement saisis d'une sorte de respect :
A - D - S - U -
- Ce n'est pas un mot ; il y a erreur, dit l'un de nous.
- Continuons !
M - D - E - U - S.
- ADSUM DEUS - je suis là, Dieu.
Nous nous regardâmes.
- En voilà assez pour aujourd'hui, dit Brunier en se levant ; c'est absurde. Jouons au tric-trac !
Il avait senti, comme nous tous, un petit frisson dans le des.
C'est la seule fois qu'en moi du moins, j'aie constaté une impression de ce genre produite par le phénomène. Que ce soit venu de notre propre disposition d'esprit, ou de je ne sais qui, ou de je ne sais quoi, c'était vraiment beau.

6. Une autre table

Encore des phrases de douze mots, pas à Paris cette fois ; à la campagne, loin de notre groupe de la rue de Beaune, avec un nouveau coopérateur.
Mais toujours de la pure quintessence de métaphysique. J'attendais autre chose de mon ami Pottier, qui est un poète, un vrai, auteur de pièces remarquables qu'il appelle modestement des chansons, et qui, j'espère, tôt ou tard verront le jour. Pauvre Pottier, quinze ans plus tard ; qu'est-il allé faire dans cette bagarre ?... mais ne parlons pas de cela, en ce moment.
Il est teinté, lui aussi, d'une philosophie à sa façon, un panthéisme original et pittoresque qui s'échappe en fusées brillantes de ses improvisations rythmées. Il a chanté des choses comme celle-ci, sur l'air : *Au clair de la lune* :

Dieu, dont une artère
Bat dans tous les fronts,
A mal à la terre ,
Quand nous y souffrons.

Il connaît le phénomène. Il l'a quelque peu pratiqué, et les tables lui répondent.
- Essayons, mon vieux Pottier ! À nous deux, nous devons avoir des rimes superbes.
Hélas, non, pas de rimes ; de la prose... fort curieuse, il est vrai, remarquablement grande parfois, très-originale surtout, et semée çà et là d'expressions plus que bizarres. Il faut dire que nous venons de passer deux jours dans les nuages du *fusionisme*, une religion nouvelle que nous a longuement expliquée son révélateur, Louis

de Tourreil, belle intelligence mêlée d'un grain de folie, dont les générations sceptiques qui ont poussé depuis vingt ans, n'ont pas à redouter la contagion.
Jamais, depuis la fondation de notre *Colonie* de Condé-sur-Vesgre, association peu agricole, mais domestique et ménagère, créée par de vieux phalanstériens, au milieu des pins et des bruyères, en pleine forêt de Rambouillet, jamais la grande galerie où les *résidents* se promènent en hiver, où les demoiselles dansent aux vacances, n'avait entendu pareille mêlée d'arguments philosophiques résonner et déraisonner sous son plafond.
Nous sommes évidemment imprégnés de ces abstractions avec lesquelles nous avons jonglé pendant deux fois vingt-quatre heures, et, quand nous commençons nos expériences, après avoir mis le prophète en voiture, la table nous renvoie le reflet de nos récentes dissertations. C'est un petit meuble carré, à quatre pieds, mal conformé pour le phénomène. Mais sa bonne volonté supplée à l'insuffisance de ses organes, et l'intimité s'établit tout de suite entre nous.
Nous la laissons libre de parler à sa guise ; toutefois je soupçonne que Pottier, alléché par nos définitions en douze mots dont je lui ai cité quelques spécimens, a une telle envie d'en avoir de pareilles, que son désir influence la manifestation.
La table aborde donc de front cette difficulté, et, prenant texte d'une discussion sur le libre-arbitre qui avait clos notre dernier entretien avec le révélateur du fusionisme, nous dicte les aberrations suivantes que je lui laisse pour compte, et qui firent ouvrir de grands yeux à Pottier :
- Fatalité, *pôle négatif ;* Libre arbitre*, pôle positif du fluide de la volonté*.
- *Le fluide de la volonté* ? Qu'est-ce que c'est que çà ? Et ces deux pôles ! C'est absurde.
- Allons toujours !
- Liberté, *ascension proportionnelle, infinie, des êtres conscients, ralliés délibérément au polype divin*.
- Polype divin est un peu risqué. Que diable veut-elle dire ?
- N'interromps pas ! Voyons la fatalité :
- Fatalité, paresse de Dieu, *communiquée aux êtres déserteurs, causant leur chute momentanée*.
- De plus en plus raide, cette paresse de Dieu. Jamais notre guéridon de la rue de Beaune ne nous a débités d'absurdités pareilles. Si la forme en douze mots te gêne, dis-je à la table, abandonne-la, et dis-nous des choses sensées !
Elle continue, sans tenir compte de mon exhortation :
- *La liberté de l'homme aide l'ondulation ascendante de la création infinie*.
- Ah ! Ah !... Explique-toi !
- *L'homme dispose d'une force pour se dépouiller complètement des restes de l'animalité.*
- Bon, voilà qui devient raisonnable.
- *Force qui est la commandite de Dieu livrée à la gestion humaine*.
- *Commandite de Dieu !* très-joli.
- *Force qui s'augmente inépuisablement, quand elle est dépensée parallèlement aux projets divins*.
- *Les projets divins !* Enfin, passons !
- *Dieu improvise le drame des destinées avec le concours des volontés humaines*.
- *Improvise !* Continue !
- *Dieu, architecte de l'ensemble, confie la structure du détail au génie humain*.
- Bravo !
- *Dans sa sagesse ordonnatrice, il s'est réservé les merveilleuses surprises de l'inattendu*.
- Bon, nous voilà retombés dans les folies.
Alors fais-nous le plaisir de nous définir ce Dieu qui se fait jouer par nous des drames et des comédies.
La table s'empresse de répondre :
- Dieu, *force pivotale, trivaire, consciente dans son unité, sa multiplicité, son universalité*.
- Çà, c'est du Tourreil ; après !
- *Unité qui se cristallise, pour manifester sa multiplicité mue par son universalité*.
- Quelles singulières expressions ! Il y a encore là une phosphorescence de fusionisme ; mais cette unité qui se cristallise dépasse toute mesure.
La table prend au bond le mot fusionisme, et nous résume la formule de Tourreil :
- *Humanité, tes passions sont organes d'absorption, d'émanation, d'assimilation, pour arriver à la fusion*.

- Treize mots ! Peu importe. Mais Tourreil ne serait pas content. D'abord tu intervertis les termes : l'absorption ne vient qu'après l'émanation, c'est logique ; et puis *passions* est absurde ou tout au moins incomplet ; c'est *facultés* qu'il faut dire. Ces inexactitudes sont bizarres, tout fraîchement bourrés comme nous le sommes, de la théorie et des formules fusioniennes.

Le lendemain, nous nous remettons à l'œuvre, et nous ne rencontrons plus dans nos dictées les excentricités de la veille. C'est encore très-haut, et même un peu dans les nuées ; mais l'expression est irréprochable, et certaines de nos phrases, toujours en douze mots, peuvent rivaliser avec celles de la rue de Beaune.

Par exemple cette définition de la *conscience*, prise dans le sens le plus général et le plus élevé du mot :

- Conscience, *point de vue d'où l'être contemple ses créations ou son chaos*.

Nota. - La table de la colonie s'est réservée, dans ses définitions, la faculté de comprendre le mot à définir dans le nombre sacramentel. Nous n'avons pas voulu lui chercher noise pour si peu de chose.

Je ne voudrais pas abuser de la patience du lecteur par un trop grand luxe de citations ; mais, à part les excentricités du premier jour, - qui sont une nouvelle preuve de l'inconscience absolue des opérateurs, - quelque valeur, ou peu de valeur qu'on attribue aux idées, l'expression en est si nette, si concise, et presque toujours si heureuse, qu'indépendamment du fait étrange qu'elle affirme, elle mérite d'être conservée.

Ainsi cette définition de l'âme :

- *Noyau incandescent d'activité assimilatrice, reprenant un à un les attributs de créateur*.

Et celle-ci, qui corrobore la première :

- Création, *aspiration ascensionnelle de chacune des parties vers la possession du tout*.

N'y a-t-il pas, - vraies ou fausses, qui peut savoir ? - dans ces vingt-quatre mots, tout un monde de pensées ?

Ceci encore :

Intelligence.

- *Instinct puissanciel, opérant naturellement par intuition et artificiellement par l'entremise des sens*.
- Intuition, *pont suspendu jeté du connu à l'inconnu, du fini à l'infini*.
- *Œil qui voit vivre la substance sous l'attribut, la cause sous l'effet*.

Prenez votre front à deux mains, réfléchissez tant qu'il vous plaira, et trouvez mieux que ces phrases, toujours en douze mots, improvisées sans hésitation et coulant, pour ainsi dire, lettre par lettre, sous le pied d'une table !

Pottier demande à la nôtre son explication personnelle du phénomène.

Voici ce qu'elle répond :

- Révélations, *effluves initiatrices de la force universelle, instinctivement sollicitées par l'auto magnétisme*.

Auto magnétisme sans trait d'union, légère licence.

- *Voyages à la découverte, à travers les contrées que doit parcourir l'être*;
- *Rayons dont la divergence ne tient qu'aux milieux intellectuels qu'ils ont traversés*;
- *Source limpide troublée par le gravier que l'erreur dépose dans l'entendement humain;*
- *Don prophétique intermittent, signalant les jalons divins et les déviations de l'humanité*.

A deux, à trois, à quatre, à la campagne, à Paris, toujours du mysticisme ; toujours cette prétention du phénomène à préparer une nouvelle religion.

- Eh bien, voyons, que sera-t-elle, cette religion future quo tu viens prêcher aux hommes ?

La table dicte :

- *L'Idéal progressif pour dogme, les arts pour culte, la nature pour église*.

- Bravo, dit Pottier. Donne-nous maintenant une définition générale de la religion.

La table répond :

Religion.

- *Lien pivotal des êtres hiérarchisés, sentiment de la science, science du sentiment*.

N'est-ce pas réellement original et très-beau ?

Je trouve dans ces dictées obtenues avec Pottier des plaisanteries très-irrévérencieuses à l'adresse de la philosophie et de la raison pure. Je ne me rappelle pas ce qui provoqua ces boutades qui semblent un reflet des malédictions de Fourier contre ce qu'il appelait le fatras philosophique, auquel il attribue la plupart des maux qui affligent l'humanité :

Philosophie.

- *Jeu de mot, fantaisie de dictionnaire, analyse du vide, synthèse du faux*.
- Raison pure, *échelle circulaire, qui a pour symbole la roue de l'écureuil*.

Quiconque s'est essayé aux casse-tête allemands, sans y gagner autre chose que des migraines, et s'est débattu, désespéré, dans les nuages de l'objectivité et de la subjectivité, entre la cognition de la volition et la volition de la cognition, ne s'indignera pas trop de ces deux définitions pittoresques, mais insolentes.

Une lettre rappela Pottier à Paris, et là se borna notre collaboration impromptue avec la table.

Pauvre Pottier, la dernière fois que je l'ai vu, dans ce Paris devenu fou, enfiévré par le siège, et lui plus enfiévré, hélas ! Et plus fou que les autres, J'ai vainement usé toute ma rhétorique pour le détourner d'entrer dans cette *Commune*, qui ne pouvait finir que par une orgie de sang.

- C'est le devoir, me dit-il ; je ne me suis pas proposé ; mais si l'on me nomme, j'accepte.

Il fut élu, et il accepta, pour sauver la république et régénérer le monde !... Pauvre brave encensé, sur la terre d'exil, es-tu dégrisé maintenant ?

7. La doctrine du guéridon

Explications préalables

J'arrive au point le plus embarrassant de ma tâche. Déjà, dans nos définitions en douze mots dont la forme est toujours si précise, parfois même si brillante, et que, du reste, nous faisions recommencer quand nous ne comprenions pas, quelques phrases doivent avoir semblé passablement obscures aux esprits peu familiarisés avec les idées et les termes de cette philosophie transcendante reléguée au rang des vieilles chimères par le réalisme de nos jours ; je suis forcé de prévenir ceux-là, et même les autres, que nous entrons de plus en plus dans la région des brouillards.

La table est partie définitivement et obstinément dans les nuages. Impossible parfois de comprendre les choses incroyables qu'elle nous dicte imperturbablement. Si nous lui demandons des éclaircissements, elle persiste dans ses obscurités sans nous répondre, ou nous donne des explications encore plus embrouillées que les textes en discussion. Enfin, pour couper court à nos importunités, elle nous répond par des fins de non recevoir, comme celle-ci :

- « *Les questions sont des mélanges de vérités et d'erreurs qui les produisent. Elles font naître des réponses dont il est prudent de se méfier*.

Osez donc la questionner après cela, puis qu'elle ne répond plus... de ses réponses !

Si nous rions de son style baroque, de ses tournures barbares, de ses enfilades de mots, où nous cherchons vainement un sens :

- « *Ne plaisantez pas*, nous dit-elle ; *la plaisanterie est cause des méprises, des absurdités dont les très volontaires victimes sont nombreuses*.

Si nous persistons, elle nous gourmande en ces termes :

- *« Demandez à Dieu la foi, car vous perdez la force de vie. - Élevez vos âmes ! Courage à croire ! Mariez la confiance à la raison ! la confiance est la véritable* CODIFICATION *de l'âme dans la route de l'amour divin*.

Un autre jour, elle nous donne cette raison qui a l'air de rejeter tous les torts sur nous, mais qu'il nous est impossible de comprendre :

- *« Mauvaise inspiration de l'esprit, mauvaise manifestation. Le phénomène lie généralement, quelquefois isole l'organisme instinctif auquel il est donné de produire la réponse*.
- Qu'est-ce que cela veut dire ? et qu'entends-tu par ces mots : *Mauvaise inspiration de l'esprit ?* Nous ne sommes pas plus mal inspirés, ou disposés aujourd'hui que les autres jours.

Elle répond :

- *« Le reproche que vous méritez, c'est de ne pas prendre sérieusement le phénomène pour une force vivante, une seule vie composée des éléments humains que le verbe puissantialise*.

Toujours *le verbe !* ... C'est vrai ; nous ne pouvions pas, quoiqu'elle dise, nous décider à l'accepter. Aussi nous attirions-nous les boutades suivantes :

- « Le vital verbe *se perd par l'orgueil. Vous êtes des orgueilleux, J'avais porté la véritable loi du phénomène ; vous l'avez volontairement méconnue. La loi du phénomène est la puissantialisation de l'âme vivante, par la foi en la raison divine…*

- La raison divine, bien ! Mais si nous nous laissions aller à ces entraînements divins, nous disions-nous, que deviendrait la nôtre ?
Parfois, exaspérés de tourner dans ce cercle infranchissable de nébulosités mystiques, nous formions le projet de planter la table, dictées, phénomène.
- *« Ne renoncez pas*, nous disait la table ; *il est près de vous un Dieu qui ne se lasse pas de vos déviations. Persévérez dans la pivotale idée de la savante philosophie qui vous a été dictée !*
- *« Ne renoncez pas*, nous répétait-elle une autrefois ; *il dépend de votre délibération de périr, ou de* Néo-passionner *vos âmes*. *Pour déposer de l'émotion dans le* Fini-Monde, *il faut de l'enthousiasme. Pensez à Dieu qui sème l'esprit !*
La curiosité, l'habitude, un bizarre sentiment, mélange d'affection et de déférence pour cet étrange compagnon de nos soirées, interlocuteur invisible qui lisait dans notre esprit et répondait à nos pensées, professeur impatientant, mais parfois profond, lançant par intervalles, comme un rayon dans les nuages, à travers l'obscurité du fond et l'excentricité du style, une phrase ou mot qui nous faisait rêver ; l'espoir enfin de voir le phénomène modifier sa forme, revenir à son style des bons jours ou nous donner des choses nouvelles, nous décidait à continuer nos expériences, et, sauf quelques intermittences fantaisistes auxquelles nous devons plusieurs de nos phrases en douze mots et un autre genre de dictées dont je parlerai dans le chapitre suivant, la table reprenait *son idée pivotale*, et se remettait à piétiner complaisamment dans le cercle de ce qu'elle appelait sa *savante philosophie..*
Savante ou non, du fouillis de ces phrases, quelques unes très-belles, d'autres plus ou moins claires et parfois même complètement inintelligibles, je vais tâcher d'extraire et de grouper les éléments de sa doctrine.
A ceux, en grand nombre, qui repousseront les idées, je répète que je n'appelle leur attention que sur la forme. Mon but n'est pas de prêcher une croyance, mais de prouver un phénomène. Or, la preuve du phénomène, sa spontanéité, son originalité, se manifestent surtout par le style, autant et plus peut-être dans ses obscurités, que dans ses splendeurs. Le fond importe peu ici, d'où qu'il vienne. Pour la satisfaction de quelques-uns et la mienne propre, je tiens à établir la logique de la pensée ; mais, avant tout, je ne donne ces phrases que comme des résultats d'études purement objectives, des pièces matérielles de conviction et toutes, je le répète, ont été obtenues de la même manière, c'est-à-dire frappées lettre par lettre par le pied de la table, selon l'alphabet convenu dès les premiers jours.

Premiers jalons

Rappelons d'abord les phrases déjà citées sur l'origine de l'âme humaine :
- *Portion de substance que Dieu distrait de la force universelle dans chaque individualité.*
Et plus tard avec Pottier :
- *Noyau incandescent d'activité assimilatrice, reprenant un à un les attributs de créateur*.
Remarquons que, tout en employant parfois des termes empruntés au pur panthéisme, la table affirme énergiquement le *Moi divin*, cette grande autonomie, à la foi universelle et personnelle, *partie de tous les touts, tout de toutes les parties, consciente dans son unité, sa multiplicité, son universalité*.
- Panthéisme ! Monothéisme ! La vérité ne serait-elle pas dans l'union de ces deux grands courants de la pensée religieuse ?... - Mais ce n'est pas de mes idées à moi, c'est de celles de la table qu'il s'agit.
Donc l'âme procède de la vie, ou de la force universelle.
- *La vie universelle, c'est-à-dire vie infinie, divine, l'unique force dont l'âme s'approprie une portion par pouvoir divin, est essence de tout*.
- *Du tout arrive aux parties la force qui produit la vie individuelle*.
- *La matière, la manifestation synthétique vivante, préparée volontairement par l'âme, fait* Fonction Révolutionnaire...
Cela commence déjà à faire un peu rêver, surtout cette *fonction révolutionnaire*. Ne nous arrêtons pas sur ces phrases, et passons au développement des êtres. Voici des choses plus intelligibles, quoique commençant par une tournure peu française :
- *Il n'est pas des virtualités premières de pouvoir intelligemment se placer dans les conditions nécessaires au développement des êtres libres ; mais l'esprit de vie infinie prépare les organismes qui auront pouvoir de pratiquer la liberté.*
Un simple écrivain eût dit : *Il n'est pas au pouvoir des virtualités premières de se placer intelligemment, etc....*

- Bien bizarres, ces écarts de style pour un guéridon qui a écrit de si jolies choses en si bon français, et nous donnera encore, çà et là, au milieu de ses tiraillements, quelques phrases crânement burinées, à preuve les suivantes qui complètent cette première affirmation de l'évolution des êtres, *préparée par l'Esprit de vie*, au grand scandale de nos naturalistes modernes qui ne veulent d'esprit nulle part :

- Mues par l'attraction directe, les molécules simples s'agrègent et se combinent pour former des organismes divers, minimes comme les minéraux, plus sensitifs comme les végétaux, instinctifs comme les animaux.

Plus sensitifs, est assez curieux.

- L'être qui, tutélairement, sur un globe, résume tous les modes de vie, du plus infime au plus instinctif, et qui, par cela même, est supérieur à tous les autres, a pouvoir de se modifier. *- Il est libre*.

- Il a puissance de se modifier lui-même, de progresser, et de se continuer dans des organismes qui seront la création de ses volontaires Desiderata.

L'âme préparant la matière, et ayant puissance de se continuer dans des organismes créés par sa volonté... voilà déjà un horizon qui s'ouvre.

Citons encore cette page où, au milieu d'idées parfois très nettement exprimées, se trouvent, confusément jetés, les jalons d'une conception quelque peu hardie, que nous éluciderons plus loin :

- L'esprit de vie est partout, en tout. *Son essence pénètre tout ce qui est*. *- La force morale, sentiment instinctif de l'âme, base de la certitude*, Sort de la Série *qui se solidarise dans la synthèse des éléments humains*.

Pouvoir qui se manifeste dans les êtres organisés pivotalement sur un globe, cette force résume toutes les forces constituant l'animalité.

De son verbe vivant vivent les êtres inférieurs à tout degré, parties inconscientes de la conscience unitaire, dont l'homme est le dépositaire et le régulateur.

Très-magistrales, ces trois phrases. Et que de choses en si peu de mots ! Cette *force morale* - conscience, raison, intelligence, - *base de la certitude, sortant de la série des virtualités premières* qui se solidarisent dans l'homme, et deviennent *l'instinct*, l'impulsion native de ce nouvel être, synthèse des vies inférieures ! !... La science n'a pas le plus petit mot à dire. Darwin même et ses disciples peuvent manœuvrer à l'aise dans ce cercle tracé en douze lignes, à condition que ceux-ci, imitant la haute sagesse du maître, veuillent bien ne pas sortir de leur domaine, et ne s'occuper que de l'évolution organique, qui seule est de leur ressort.

Que M. Haeckel me pardonne, et continuons de citer la savante philosophie de notre table, bien aussi savante, en ce moment du moins, que les élucubrations tout autant risquées des transformistes allemands :

- La fonction de l'homme est d'élever les êtres inférieurs à lui, en les faisant servir à sa propre élévation dans la vie infinie.

Par le régulateur pivotal, - l'homme, - synthèse des éléments qui constituent la planète, s'accomplit le développement solidaire de L'Être-Humanité, *rôle providentiel, médiateur entre ce qui est au-dessus et au-dessous*.

Soulignons provisoirement *l'être-humanité*, et poursuivons :

- De la positive fonction de la raison humaine, pivot autour duquel se meuvent tous les phénomènes dans le fini, résulte l'accomplissement de la destinée, la satisfaction des tendances sentimentales de l'être conscient et libre, sa continuation dans les séries progressives de l'infini.

Nouvelle réserve faite sur les *séries progressives*.

- L'âme consciente ne se révèle que chez l'être-synthèse, produit lui-même et suite de forces virtuellement et inconsciemment réservées pour la préparation du phénomène voulu, c'est-à-dire nécessaire à la modification libre et à la puissantialisation intelligente de la série complète, soit l'être-humanité.

Passablement amphigourique et obscur, attendons !

- Le sort tutélaire de l'homme se lie à l'emploi rationnel qu'il peut faire des éléments, dépourvus de la force morale, mais pourvus de la force vitale essentielle pour déterminer sa liberté modificatrice, la force créatrice qui le fait progresser.

Progresser, c'est, pour l'être conscient, se modifier par l'emploi rationnel des éléments internes et externes dont il dispose.

*La résultante de l'association des vertus modificatrices de l'homme est, dans le fini, source de manifestations prévues par le pondérateur universel. Le mouvement des éléments, l'organisation préparatoire des forces sont le plus direct, émanation de l'infin*i.

Le Verbe*, source, essence de tout, s'associe à la première molécule solide, comme à la pleine conscience de l'être, la vie-synthèse, l'ordre unitaire, l'âme solidaire d'un globe*.
Âme solidaire d'un globe, terme nouveau à souligner également.
- *Lorsque la force morale, jointe à la puissance vitale, se manifeste dans les êtres conscients, la destinée se prépare librement par leur propre vouloir*.
Mû et travailleur, l'être conscient obéit et procrée ; il sert et soumet, liberté dans la nécessité.
La plénitude de puissance que l'homme peut atteindre par sa volonté est limitée par la nécessité. Son vitualisme s'équilibre par la virtualité divine.
Par acheminements successifs, l'être conscient remplit sa destinée, et parcourt Moralement *route de la vie... Vie librement manifestée dans ce que les règles de l'ordre universel déterminent nécessairement*.
Ouf ! Respirons un peu ! Sauf les quatre dernières phrases, toujours écrites à mots serrés, selon l'habitude du phénomène, mais parfaitement compréhensibles, on a besoin de regarder cela de près. La table eût pu nous dire d'une façon beaucoup plus simple :
- « N'écoutez pas les aberrations de ces savants, vrais ou faux, qui excluent de la vie toute initiative intelligente, et ne voient que le résultat d'un mécanisme aveugle dans l'éclosion de l'esprit, ne songeant pas que cette faculté de déraisonner, dont ils abusent, ne peut venir des propriétés de leur chère matière qui ne déraisonne en aucun lieu, et donnerait ce qu'elle n'a pas, chose qui ne s'est jamais vue, si elle transmettait aux débitants de sophismes et d'âneries une extravagance qu'elle ignore. Le don de divaguer, corrélatif à celui de penser, vient évidemment d'une force qui pense, source de bêtises et de perceptions sublimes, prévues par le *Pondérateur universel*. A la liberté, à la volonté, à la conscience, autres dynamismes, - qui ne peuvent provenir, eux non plus, ni des os, ni de la graisse, ni des muscles, pas même du long péronier dont nous verrons plus tard les mirifiques attributs, - d'user comme il leur plaît, sous leur responsabilité, de la part de raison que le *mouvement des éléments* leur a départie. »
Liberté ! Volonté ! On va voir quel rôle jouent ces deux agents de la vie humaine dans la philosophie de notre guéridon. - Rôle beaucoup trop important, selon moi, puisque, d'après ce système, la volonté, ou plutôt le défaut de volonté peut entraîner la destruction de l'être ; - mais je dois avouer que quelques-uns de mes amis ne partageaient pas mes scrupules sur ce point, et condamnaient facilement les âmes grossières ou déchues à passer à la refonte. Je leur attribue donc pour une bonne part, sinon pour le tout, l'arrêt impitoyable et tant soit peu aristocratique que la table va prononcer.

L'immortalité conditionnelle

Voilà l'être-synthèse, résumant tous les modes de la vie inférieure, l'âme consciente et libre, l'homme, établi sur la planète. Quel sera son sort ?
Depuis la fameuse séance, où ces deux grands mots latins ADSUM DEUS ! Nous ont si étrangement émus, la table, spontanément, à plusieurs reprises, est revenue sur cette question de la mort qui avait soulevé nos anathèmes.
Je trouve dans une dictée, la phrase suivante :
- *La mort n'est pas la tombe humaine. Elle borne la forme de l'être matériel ; fin de l'individu, elle dégage l'élément immatériel*.
Pus loin, celle-ci :
- *La mort initie l'âme à une nouvelle existence. Fiez-vous à une destinée qui sera votre ouvrage !*
Voici maintenant le revers de cette rassurante déclaration :
- *La vie se perpétue ou se perd, suivant qu'on mérite ou démérite*.
- *Toutes les âmes ne gardent pas le souvenir de leurs existences matérielles*.
- *Ce souvenir est la prérogative des âmes justes qui continuent d'exister individuellement*.
Il y aurait là-dessus bien des choses à dire. Si le souvenir, qui continue la vie, est une récompense morale, est-on toujours absolument maître d'être juste ou de ne l'être pas ?... La table n'a pas de ces scrupules. Sa *savante philosophie* rejette impitoyablement au déchet, comme des ébauches manquées, toutes les âmes qui n'ont pas su ou pu s'élever jusqu'aux saines notions de la conscience, jusqu'à cette force de *volonté*, suprême expression de l'énergie humaine, qui nous pose dans le bien et nous pousse dans la vie.
- *L'âme est libre*, dit-elle ; *de sa seule volonté dépend la perpétualisation de l'être*.
- *La volonté de l'être libre est la seule source de sa perpétualisation*.

- *Le formel destin de l'homme*, reprend-elle plus loin, *est de se continuer volontairement, vu qu'il est libre*.
- *Vouloir donc donne et fait la perpétualisation de l'être libre dans l'infini*.

A part l'avant-dernière, ces sept phrases sont en douze mots, chiffre favori. J'en ai comme cela des séries dues à la seule initiative de la table.

- *La vie de l'être*, dit-elle une autre fois, toujours en douze mots, *est ruinée par la variabilité de sa forme*.
- *A l'accomplissement de sa destinée, elle doit d'être récompensée par la perpétualité*.

Cette destinée que l'être conscient doit accomplir librement, volontairement, s'il veut continuer de vivre, nous allons en trouver le secret dans les mots que nous avons mis de côté, *être-humanité, séries progressives, âme solidaire*. Mais on a déjà vu que, dans la doctrine de notre table, la fonction de l'homme est de monter toujours, concourant ainsi au but de la vie universelle qui est l'élévation progressive des êtres, et qu'il manque sa destinée, s'il ne tend pas sans cesse à s'établir de plus en plus en harmonie avec le juste, avec le vrai, avec le beau, avec l'idéal du bien. Ainsi s'explique sans doute ce que la table de la colonie, dans son langage pittoresque, entendait par *cette force, commandite de Dieu livrée à la gestion humaine*, et qui doit se dépenser *parallèlement aux projets divins*, lesquels ne sont pas autre chose que la loi des êtres et le but de la vie.

Je répète que je ne puis m'associer à l'inflexible rigueur du guéridon pour ceux qui manquent la route, ou qui tombent en chemin. C'est la loi de sélection étendue au monde des âmes. Cette thèse a été soutenue depuis par des écrivains de talent et de conscience, Charles Lambert, Arsène Houssaye ; avant de l'accepter, j'attends qu'on me démontre que la force native est égale dans tous, et qu'aucune réclamation ne peut s'élever du fond de ces consciences condamnées à disparaître.

Et maintenant abordons le problème des *projets divins* que, selon la table, nous sommes tenus de réaliser, sous peine de mort.

L'âme solidaire

Voici, pour entrer en matière, une phrase très-claire, écrite en bon français, chose qui va devenir de plus en plus rare :

- *L'ordre universel se prépare d'ordres séparés que l'Être des êtres distribue dans le fini. Tout apporte son concours à la prérogative supérieure, force infinie d'où proviennent les mondes, êtres collectifs composés des êtres qui se manifestent en eux*.

Examinons en passant cette expression : *L'ordre universel se prépare*. La table y tenait beaucoup. Elle l'a répétée plusieurs fois. - Le mouvement de la vie, l'évolution des êtres et des choses étant éternels, l'ordre, ou plutôt l'*ordination* universelle, n'est jamais arrêtée, jamais finie. Pour l'ensemble comme pour les parties, la vie est un perpétuel *devenir*, et n'est semblable à elle-même en aucun moment de la durée. C'est là ce que le guéridon a voulu dire ; et, comme la liberté des êtres joue évidemment son rôle dans ce va-et-vient infini de l'existence, c'est là peut-être aussi, pauvre-ami Pottier, ce que voulait exprimer cette phrase excentrique :

- *Dieu improvise le drame des destinées avec le concours des volontés humaines*.

Ce qui prouverait que notre table carrée n'était pas aussi insensé que nous le pensions, à moins que je ne sois mille fois plus fou qu'elle, en me creusant ainsi la cervelle pour expliquer l'inexplicable.

- Les mondes, *êtres collectifs composés des êtres qui se manifestent en eux*.

Voilà la grande théorie. J'avoue que celle-là ne me déplaît pas... Je, ne serais même pas étonné d'y être, à mon insu, pour quelque chose. Le culte de l'humanité, préconisé par Comte, aurait ainsi une raison d'être bien réelle. Parties intégrantes et conscientes de cet être supérieur qui est la synthèse de nous, - comme nous-mêmes sommes la synthèse de toutes les virtualités inférieures de la planète, *de tous les modes de vie, du plus infime au plus instinctif, de toutes les forces inconsciemment réservées*, - nous tendons à le constater dans son unité, dans son harmonie. Le suprême but de la destinée individuelle, c'est de former l'être collectif, dont nous sommes les molécules, les cellules intelligentes ; de même que le but inconscient, la destinée des molécules, des forces purement instinctives, et même moins qu'instinctives, qui ont constitué nos organes, était de former l'être individuel.

Et, comme toute synthèse constitue un nouvel être, bien supérieur aux éléments qui l'ont formé, ayant une vie propre, des attributs spéciaux, des puissances plus élevées, - exemple, l'homme comparé aux espèces inférieures, - *l'âme solidaire* ou *unitaire* d'un globe, créée, comme le dit ou va le dire la table, par l'association des âmes humaines, sera le point de départ d'un autre mode de vie, bien autrement large et puissant que le nôtre, embrassant des aspects et manifestant des facultés que nous ne pouvons concevoir.

- *La volontaire solidarité de l'âme planétaire dépend de la libre association des âmes individuelles*.
Volonté, liberté, toujours !
- *Donc votre vie procède de la vie universelle, et l'âme solidaire procède de la vie individuelle, qui sert à la solidariser volontairement, pour la perpétuer*.
Cette idée de l'âme planétaire est certainement une grande nouveauté pour le public de nos jours, lequel, loin de croire à l'âme des planètes, est en train de ne plus croire à celle des hommes ; mais je déclare tout de suite qu'on ne doit la considérer ni comme une révélation, ni comme une improvisation du phénomène. Fourier l'avait mise dans notre esprit. Elle n'y séjournait plus, il est vrai, qu'à titre d'hypothèse sujette à inventaire, si toutefois l'inventaire était possible ; mais rien d'étonnant, ni de surnaturel pour nous dans cette affirmation que la terre avait une âme, quelque fabuleux que cela puisse paraître, en cette année de grâce 1880, aussi bien aux renteurs du denier de Saint-Pierre, qu'aux admirateurs de M. Büchner et aux disciples de M. Littré. Nous comprenions très-bien que cette conception, emmagasinée dans notre mémoire à tous, fût descendue dans la table où se fondaient nos pensées, et nous attendions curieusement ce qu'elle en tirerait.
Elle en tira cette grande conception de la solidarité absolue des êtres, de la marche ascendante de la vie par groupement, par association, par synthèses, *par séries progressives*, de la base au sommet, du point de départ à l'arrivée. Hypothèse peu vérifiable sans doute, mais qui a du moins cet avantage d'être la déduction logique du peu que nous savons de nous. La biologie moderne ne constate-t-elle pas que nous sommes une association de vies parfaitement distinctes, quoique étroitement reliées dans l'unité humaine, et que notre *être synthèse* est une société coopérative où chaque cellule fonctionne à sa manière pour le plus grand bien du tout ?
Ainsi, dit la table, dans son plus mauvais style, enveloppé de nuages et émaillé de fautes de français :
- *L'attraction des âmes individuelles produit la* solidaire âme *qui soude la vie à la véritable destinée terrestre, du moment que l'association s'est développée pratiquement*.
Inventez donc ces choses-là !
- *Au lieu de fonctionner individuellement, les âmes deviennent* l'une l'autre *dépendantes dans l'association de laquelle toutes produisent la synthèse*.
Toutes se modifient de concert par la puissance de l'association, par force passionnelle, par mélodies, par séries, par fissures, par développements successifs ; de là résulte l'harmonie qui seule est cause de la solidarité.
Plus loin :
- *L'âme solidaire attire les vies individuelles, toutes les fois que la vie se trahit du milieu organique qui lui sert de moi vivant. Les vies individuelles se modifient donc par l'attraction de l'âme solidaire qui vit attractivement de l'association animique des vies individuelles*.
Cela est encore intelligible ; mais voyez cette phrase :
- *L'organisme sort de la volonté de l'esprit que l'âme soude au phénomène. La matière s'agrège suivant les* Desiderata *unitairement manifestés par l'autonomie des volontés, lesquelles font la série solidaire utile pour la procréation de l'association, pour la préparation de l'organisme, dont l'âme prendra possession, dès que la vie n'outrepassera la procréation mortelle de l'autre série, que du petit au grand*.
- *Vers un puissantiel ordre préparé par l'âme solidaire, l'être organisé gravite librement, dès que, évoquant la raison dont il brise les lobes procréateurs, l'hyménée s'accomplit pour lui, devenu doué de la puissance génératrice.*
Je pourrais citer des pages entières de ce galimatias scrupuleusement écrites sous la dictée.
- Assez ! N'est-ce pas ? - C'est ce que nous disions, quand nous arrivaient ces casse-têtes chinois.
- *Ne plaisantez pas !* Répondait imperturbablement la table.
- Et pourtant, reprenions-nous, en nous efforçant de comprendre, il y a là dessous quelque chose. On dirait une photographie mal venue dont tous les plans sont brouillés, toutes les lignes confondues. On devine une figure ; ou s'écarquille les yeux, et l'on ne distingue pas.
N'était-ce pas en effet une photographie, celle de nos idées à nous, mal digérées et mal définies, conceptions confuses de nos cerveaux cherchant une forme, ne la trouvant pas, et s'enveloppant, faute de mieux, dans cette bizarre phraséologie, où semblait de temps en temps apparaître un éclair qui s'éteignait aussitôt ?
Mais d'où venaient ces expressions insolites, ces tournures étranges et étrangères, si différentes de notre manière d'écrire à tous ? Par quoi procédé les vibrations de nos quatre ou cinq cervelles, associées *durant le*

temps, produisaient-elles de pareilles choses ?

Les séries progressives

Première série : l'homme, *synthèse des virtualités de la planète, dont il résume tous les modes de vie*, l'âme individuelle, consciente et libre, maitresse de sa destinée, dont la fonction, le but, la raison d'être est de constituer sciemment, volontairement, avec ses semblables, une synthèse plus élevée, une unité supérieure.

Seconde série : L'être - humanité, l'âme solidaire du globe, formée par l'association des âmes individuelles, résumant leurs facilitées, leurs sentiments, leurs puissances, - vie nouvelle, dont toutes les parties ont conscience, comme si chacune était le centre du tout.

- *L'humanité religieuse*, dit un jour la table de la colonie, dans une de ces belles phrases en douze mots que j'obtins avec Pottier, *identifiera tous ses membres, pour opérer sa première transfiguration palingénésique*.

- Et après ?

- Après, c'est encore une nouvelle vie, une synthèse plus puissante. Après, *l'être-humanité* constitué dans son unité, dans son harmonie, ayant à son tour réalisé sa destinée, forme avec d'autres êtres analogues à, lui, avec d'autres humanités parvenues, elles aussi ; à l'apogée de leur vie planétaire, une série plus haute dans la grande famille universelle, *un puissantiel ordre*, selon le langage tudesque du guéridon... et ainsi de suite, en s'associant, en se groupant, pour s'étendre et monter toujours.

- *Le formel destin de l'être est de s'élever dans la vie infinie par les formations puissantielles dont l'ordre universel se prépare*.

- *Dieu lie les âmes dans l'association progressive, sans fin*.

Mais toujours, et de plus en plus, la liberté et la volonté à la base. La grande âme, pas plus que la petite, n'est assurée de survivre. L'astre, comme l'homme, peut tomber en chemin, ce qui porte la loi de sélection jusque dans la vie des mondes.

- *La perpétualisation de l'âme planétaire se voit, dans l'astre mal attaché à la vie, détournée, scindée, désagrégée, manquée, perdue*, dit la table dans son style, *mal attaché*, lui-même. Fainéant de force vivante, *l'astre malade n'a plus de vertu pour la perpétualisation*.

Au lieu de *perpétualisation*, mettez *conservation du type*, et vous êtes en plein dans la loi de Darwin qui, lui aussi, condamne à se *désagréger* tous les *fainéants de force vivante* : Je doute que le savant anglais dont notre guéridon a devancé la découverte, consente à suivre son principe jusque-là.

L'arrêt de la *savante philosophie* n'est cependant pas d'une rigueur absolue Dans cette dissolution de la grande âme collective, la table nous laisse un espoir d'échapper à la proscription générale.

- *La perpétualité de l'âme planétaire*, dit-elle, *peut faire défaut à l'astre qui dévie de sa destinée* par les cas ; *mais l'âme solidaire* des amants *suit sa destinée séparée de la planète, qui perd sa place dans la progression de la vie, par sa faute.*

Les amants du bien, cela va sans dire. Donc, comme l'affichait une proclamation célèbre, *que les bons se rassurent !...* et aussi le lecteur. Je ne lui infligerai pas plus longtemps ce jeu de patience, auquel, de guerre lasse, nous-mêmes avons fini par renoncer. Qu'il me permette seulement de lui soumettre, comme bouquet, une dernière assertion de la table que je lui recommande pointant de vérifier.

- *La puissantialisation pour la perpétualisation volontaire est préparée par l'astral-ordre*.

- *L'astral-ordre !* Qu'est-ce que cela ? Demandâmes-nous, quand nous vint cette phrase peu attendue.

- *L'astral-ordre*, répondit la table, *est dans l'âme du soleil qui prépare des associations d'âmes planétaires*.

Allez-y voir !

Ces citations suffiront, j'espère, pour démontrer que la forme, sinon le fond, appartenait bien au phénomène, seule chose que je veuille prouver.

Le fond, je le répète, était en germe dans notre esprit, et l'étrange professeur, sorti de nous-mêmes, n'a fait que le développer dans ses plus extrêmes conséquences.

Mais, quoique sortant de nous, le professeur était bien *lui*. Nous n'avions aucune influence directe sur l'expression de sa pensée. Quand nous achevions un mot après les premières lettres frappées, la table, si nous devinions juste, s'inclinait en signe d'assentiment ; sinon elle se dressait pour nous avertir de notre erreur, et reprenait sa dictée maladroitement interrompue.

Voilà, aussi brièvement, aussi clairement, et le moins *ennuyeusement* qu'il m'a été possible de la faire émerger de nos laborieuses dictées, la fidèle exposition de la philosophie de notre table.

Encore une fois, qu'on ne s'y trompe pas, je ne tiens qu'à établir une chose : la réalité du fait ; d'abord pour la vérité en elle-même, et puis parce que vraiment l'insolence de ces prétendus savants et des imbéciles qui aboient à leur suite contre les tables qui tournent et ceux qui les font tourner, finit par devenir exaspérante C'est agaçant à la longue, de s'entendre traiter de fou et d'idiot par ces bedeaux de la sacristie des sciences, incapables même de comprendre que ce qu'il y a de plus bête au monde, c'est ce parti pris de l'impossible, cette manie de rejeter *a priori* ce qu'on n'a pas vu, et qu'on ne veut pas voir.

- « Je suis attaqué par deux catégories de personnes différentes, s'écriait Galvani, les savants et les ignorants ; toutes deux me tournent en ridicule, et me traitent de *maître de danse des grenouilles*. Cependant je crois avoir découvert une des plus grandes forces de la nature. »

Le ridicule fut pour les aimables farceurs qui se moquaient *de la danse des grenouilles*. Je prédis le même sort à ceux d'aujourd'hui qui se moquent *de la danse des guéridons*.

8. Le chant des planètes

J'ai dit que nous avions eu un autre genre de dictées. Je ne sais plus à qui en revient l'initiative. Est-ce nous qui avons demandé de la musique à la table ? Est-ce elle qui nous on a proposé ? La mémoire de mes amis, comme la mienne, fait défaut sur ce point, et je ne trouve, dans mes notes, aucun indice sur l'origine de cette nouvelle et non moins curieuse manifestation du phénomène.

L'un de nous, Allyre Bureau, était musicien, à ses moments perdus, très-bon et savant musicien même. Il a publié quelques mélodies charmantes, entre autres *le Printemps*, sur la ravissante poésie de Théophile Gautier, et en a laissé d'autres non moins jolies, qui n'ont pas vu le jour. La table lui confia la tâche de faire les accompagnements de ses compositions ; mais il fut convenu qu'il ne prendrait aucune part aux dictées, et ne se mettrait en rapport direct avec le guéridon, que dans les moments, qui furent rares, où une difficulté s'élèverait entre eux pour quelque détail de cette singulière collaboration.

Les autres, moi compris, ne savions, de la musique, que ce qu'Émile Chevé nous en avait appris cinq ans auparavant, en nous exposant, dans un cours de quelques mois, son admirable méthode qu'il venait propager à Paris.

Nous décidâmes donc avec la table qu'elle emploierait, pour ses communications musicales, la méthode Galin-Paris-Chevé, et je ne vois pas trop, du reste, par quel autre procédé elle aurait pu nous transmettre ce nouveau genre d'improvisation.

Un coup frappé signifiait *ut*, doux coups *ré*, trois coups *mi*, quatre *fa*, et ainsi de suite.

Ordinairement la table commençait par nous dire de combien de notes se composerait la mélodie, presque toujours trente-deux, son nombre favori pour la phrase musicale, comme douze pour la phrase parlée.

Cette formalité remplie, elle dictait consécutivement les notes, que nous écrivions en chiffres ; puis elle les divisait en mesures, en nous désignant, l'une après l'autre, la quantité que chaque mesure devait contenir ; après quoi, elle nous donnait la valeur de l'unité, blanche, noire ou croche, et successivement ensuite la valeur de chaque note qu'elle nous indiquait en scandant la mesure sur le parquet avec son pied.

Venaient ensuite l'indication des accidents, dièses ou bémols, à telle ou telle note de telle ou telle mesure, puis le ton, et enfin le titre du morceau, qu'elle avait la manie de ne nous révéler qu'après complot achèvement.

La plupart de ces titres ne démentent pas l'originalité spontanée du phénomène : *Chant de la mer, Chant de la terre dans l'espace, Chant de l'astre satellite lunaire, Chants de Saturne, de Vénus, de Jupiter, de Mars*, de toutes les planètes de notre tourbillon solaire, y compris la *Planète-Firmament* que nous n'avons pas encore aujourd'hui l'avantage de connaître, et dont le nom insensé nous surprit beaucoup.

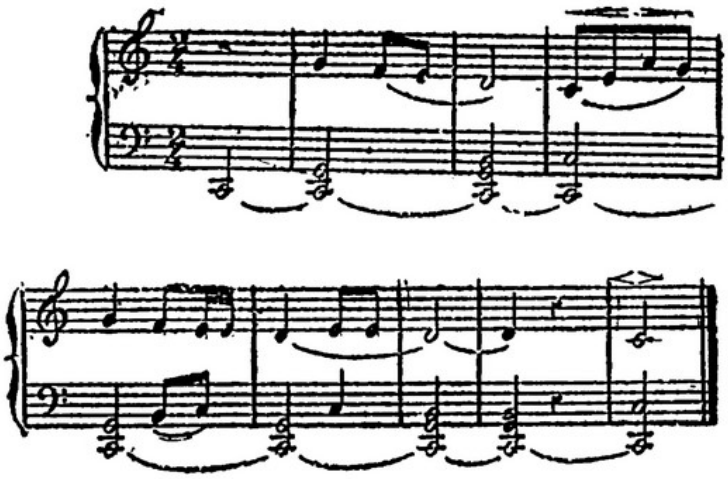
La dictée finie, Bureau exécutait la mélodie sur un orgue que nous avions loué à cet effet. Le guéridon, sur lequel nos mains restaient posées, indiquait le mouvement en battant la mesure, et rectifiait au besoin les erreurs. Après quoi, notre ami mettait le morceau dans sa poche, et piochait chez lui l'accompagnement qu'il soumettait ensuite à la table, toujours animée, bien entendu, par l'apposition de nos mains,

L'audition terminée, si elle était contente du travail de son coopérateur, elle manifestait sa satisfaction en frappant plusieurs coups sur le parquet ; sinon elle se dressait et restait immobile, signe habituel pour nous indiquer une erreur. Alors Bureau recommençait, et le guéridon signalait, en se levant, les accords qui lui déplaisaient. Quand c'était l'accompagnement tout entier que la table rejetait, elle laissait aller encore une fois

son collaborateur jusqu'au bout, et se levait ensuite. Il comprenait alors que c'était à recommencer, et remportait sa musique.
Pauvre Bureau ! Je signale un morceau qui lui donna bien de la tablature. C'est celui intitulé : *Désespoir-Miserere*.
Quand cette mélodie eut été dictée, il l'essaya sur l'orgue, et n'y trouva aucun sens.
- Il y a erreur, dit-il.
- Non, répondit la table.
Il revint le lendemain, sans avoir rien fait.
- Cela ne signifie absolument rien, nous dit-il ; c'est du pur gâchis. Impossible de plaquer des accords là-dessous. La table a voulu se moquer de moi.
- Voyons cela !
Nous posons nos mains sur le guéridon.
- Avoue que ton *Désespoir* est une mystification, lui dit Bureau, et que tu as voulu me faire passer une nuit blanche avec cette cacophonie.
- Pas du tout, réplique le guéridon.
- Mais j'ai roulé tes notes dans ma tête, toute la nuit, et je n'ai rien trouvé.
- Cherche !
Il passa je ne sais combien de jours à chercher, et toujours il revenait furieux, accusant la table qui lui répondait imperturbablement :
- Cherche !
De guerre lasse, il apporta plusieurs essais que lui-même déclarait absurdes, mais qu'il soumettait quand même au guéridon qui, après audition, était de son avis.
Enfin il arrive un jour le visage rayonnant. Il avait trouvé ce chant de la basse qui commence le morceau par la tonique.
Il courut à l'orgue, et nous nous mimes à la table. Dès les premières notes, elle s'agita joyeusement sous nos doigts, et exprima son contentement par des applaudissements répétés sur le parquet, quand l'audition fut finie.
- C'est égal, fit Bureau, que le diable t'emporte !
- Paresseux ! répondit le guéridon.
Voici ces mélodies qui, je le répète, sont écrites pour l'orgue, et que l'on ne peut comprendre suffisamment en les essayant sur le piano.
Sauf les deux premières, *le Chant de la Terre* et *le Chant de la Mer*, dont la basse, très-simple, fut donnée par la table, tous les accompagnements sont de Bureau. Mais pas une note n'a été changée dans le chant ; et tout cela est venu, comme je l'ai dit, procédant d'abord par des notes confuses, puis se découpant, se scandant, s'éclairant peu à peu, et finissant avec le concours de notre ami, dans ce travail bizarre, par constituer des morceaux de musique vraiment religieuse, lesquels, joués à la suite les uns des autres, sembleront peut-être un peu monotones, mais qui, pris séparément, peuvent tenir dignement leur place parmi les mélodies vagues et rêveuses que les compositeurs des âges de foi faisaient résonner sous les voûtes des cathédrales, où l'on joue maintenant des airs d'opérettes, en si parfait accord avec la dévotion mondaine et païenne de nos jours.
Félicien David, dont cette musique un peu nuageuse rappelle la forme préférée, vint l'entendre chez nous, et en fut charmé autant que surpris.
Prudent, le grand pianiste, alors dans tout l'éclat de ses succès, que la mort devait bientôt interrompre, vint aussi écouter les chants de la table, et nous engagea fortement à les conserver.
Bureau les joua un soir chez madame de Girardin (Delphine Gay), qui, elle aussi, s'occupait de ce merveilleux phénomène. Il obtint un succès prodigieux. On le fit jouer toute la soirée. *Le Chant de la Mer* surtout lui fut redemandé plus de vingt fois.
Ces temps d'enthousiasme sont loin. Je n'espère pas aujourd'hui pareille réussite pour le chant de notre planète et celui de ses voisines, malgré l'excentricité de la provenance. Mais, que cette musique mérite ou non d'être imprimée, elle prouve une fois de plus la réalité du phénomène, et je la donne, avant tout, ainsi que tout le reste, comme pièce à l'appui.

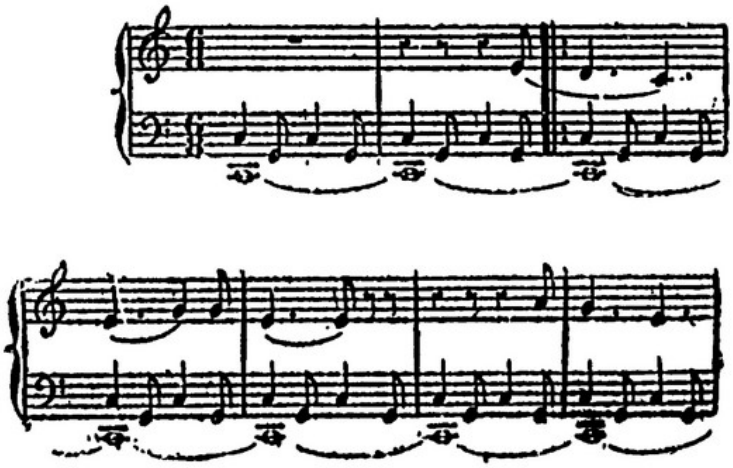
Chant de la Terre dans l'Espace.

Largo



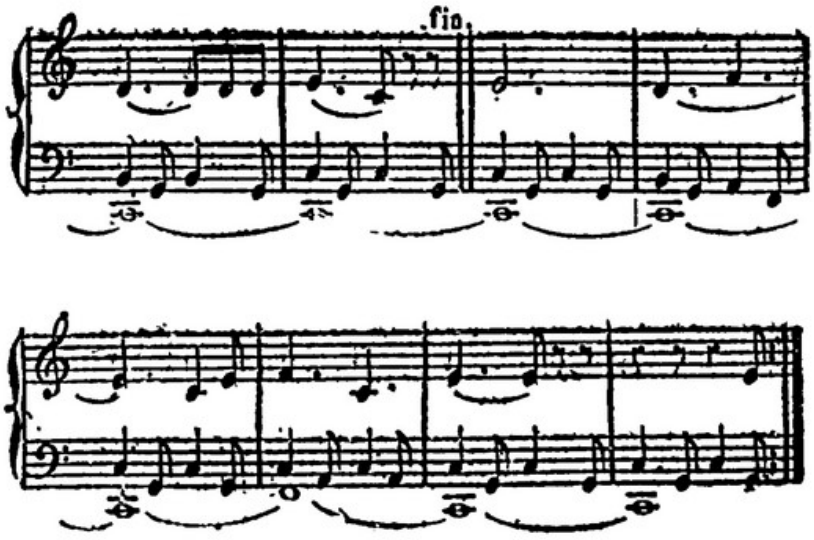
Chant de la Mer.

Adagio.



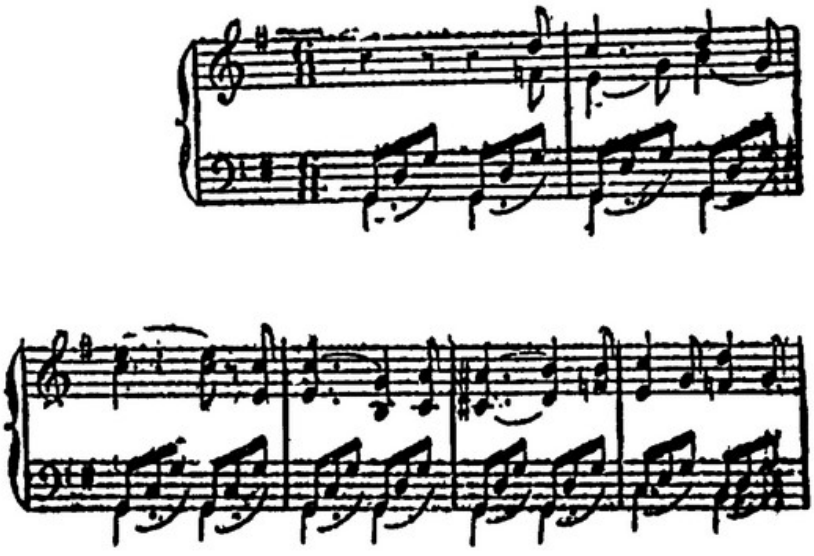
cresc.

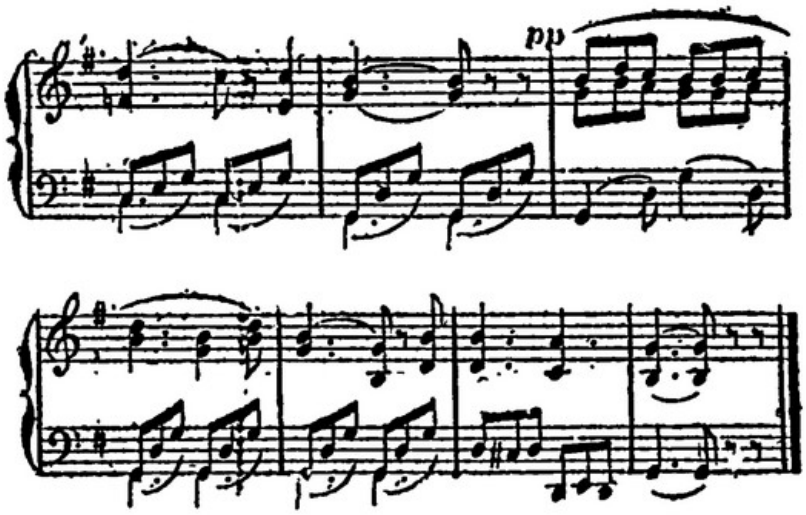
fin



Duo : Voix de la Marée, langoureuse Mélodie du Vent.

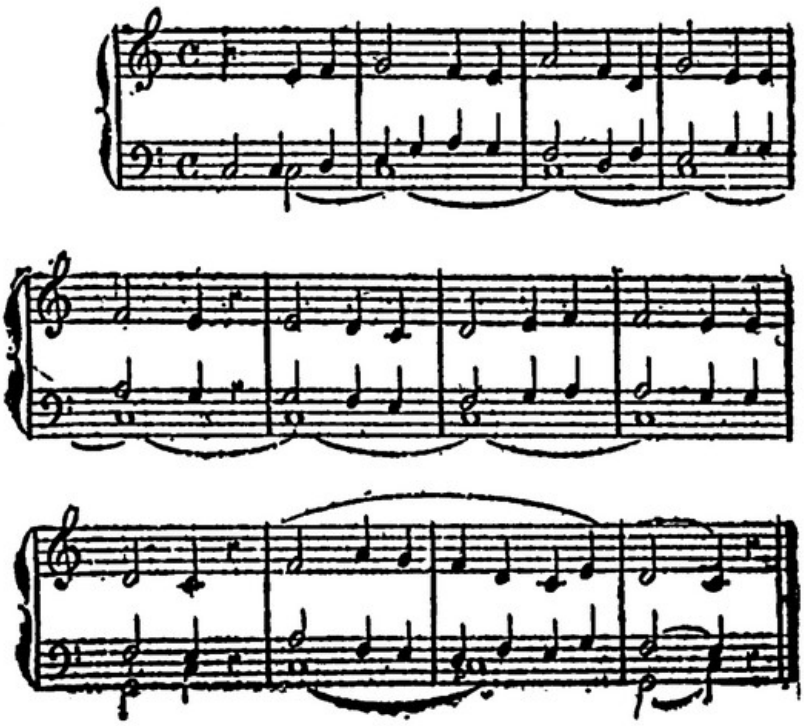
Andante.





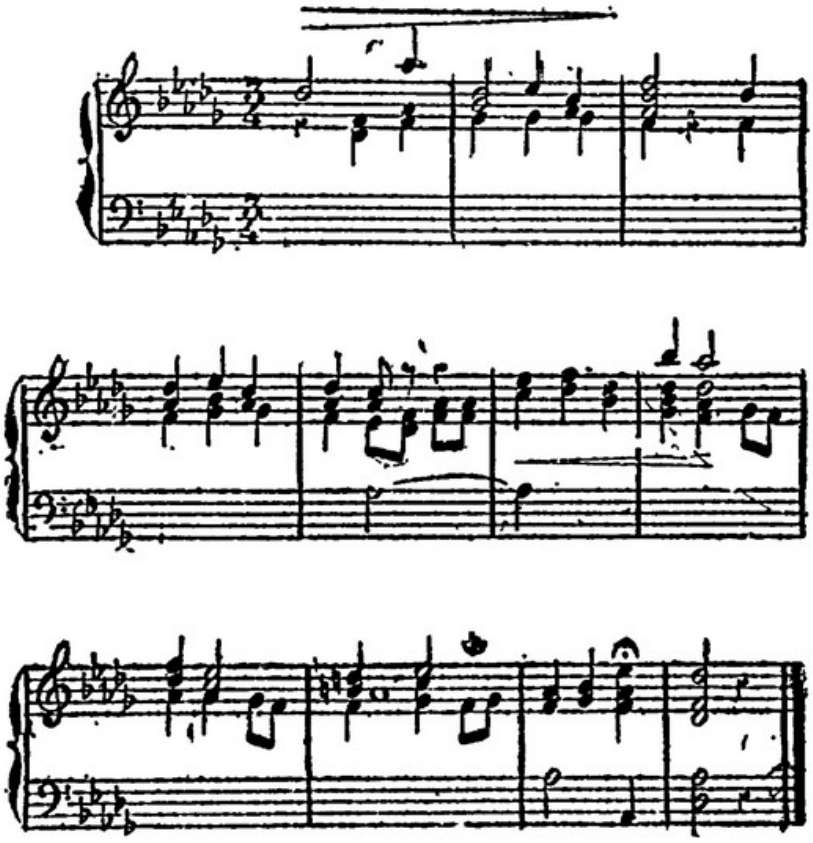
Chant de l'Astre satellite lunaire.

Moderato. Molto legato et dolce.



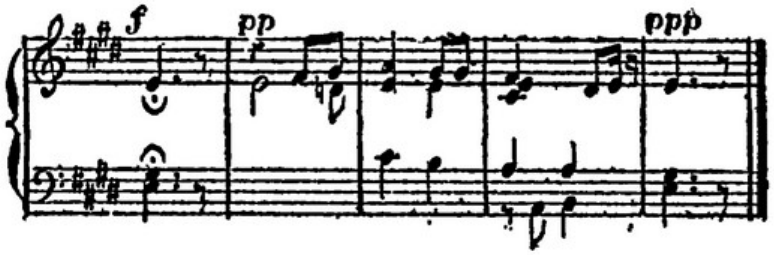
Chant de la Nue silencieuse et voilée.

Andante.



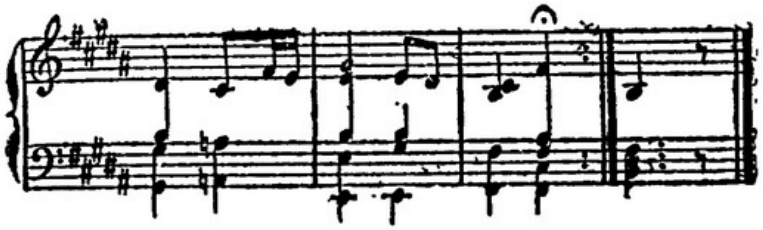
Chant de la Lune à son déclin.

Andante. Molto legato.



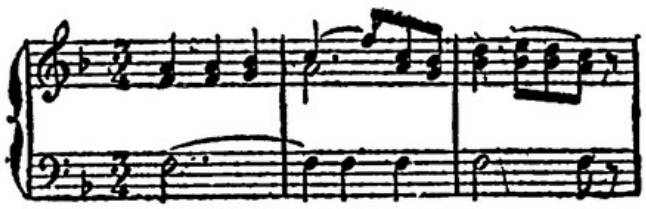
Chant do Saturne.

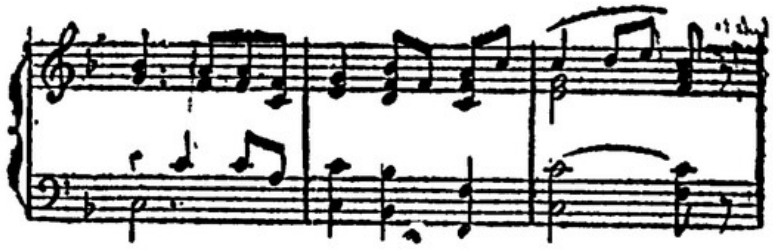
Adagio.

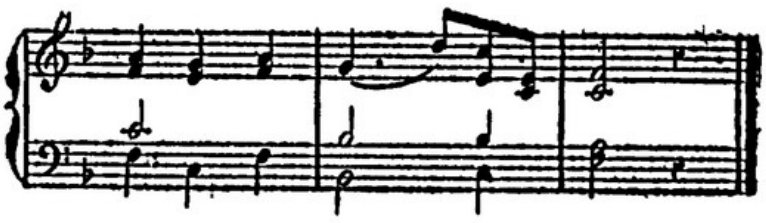


Chant do Jupiter.

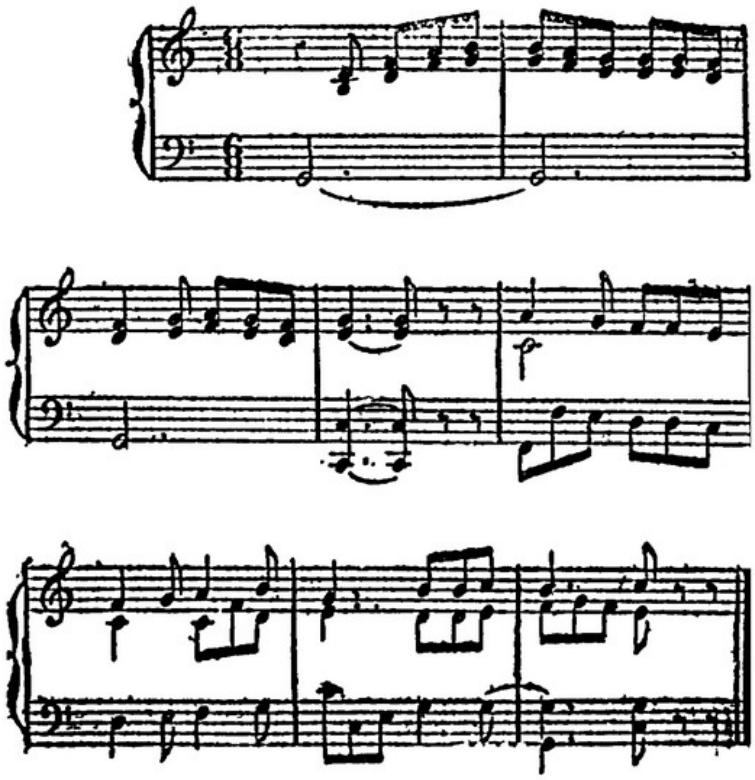
Andante



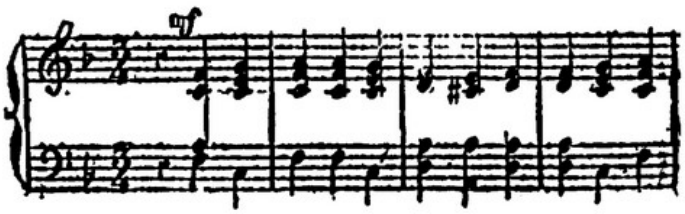




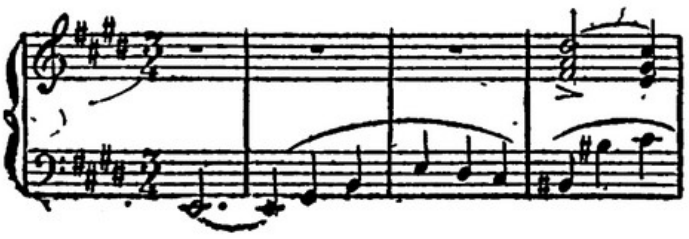
Chant de Vesta.

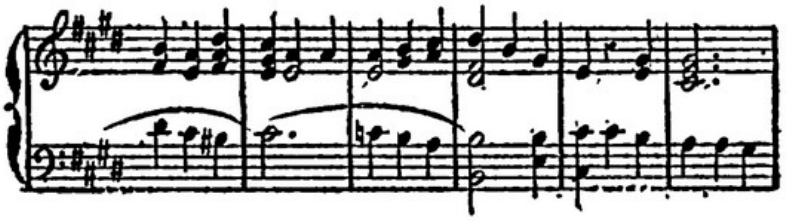


Mélodies d'Herschel. — Adoration.



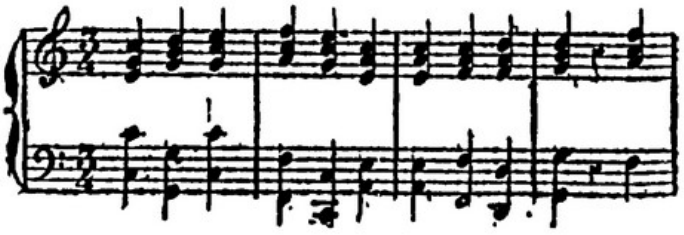
Désespoir. — Miserere.



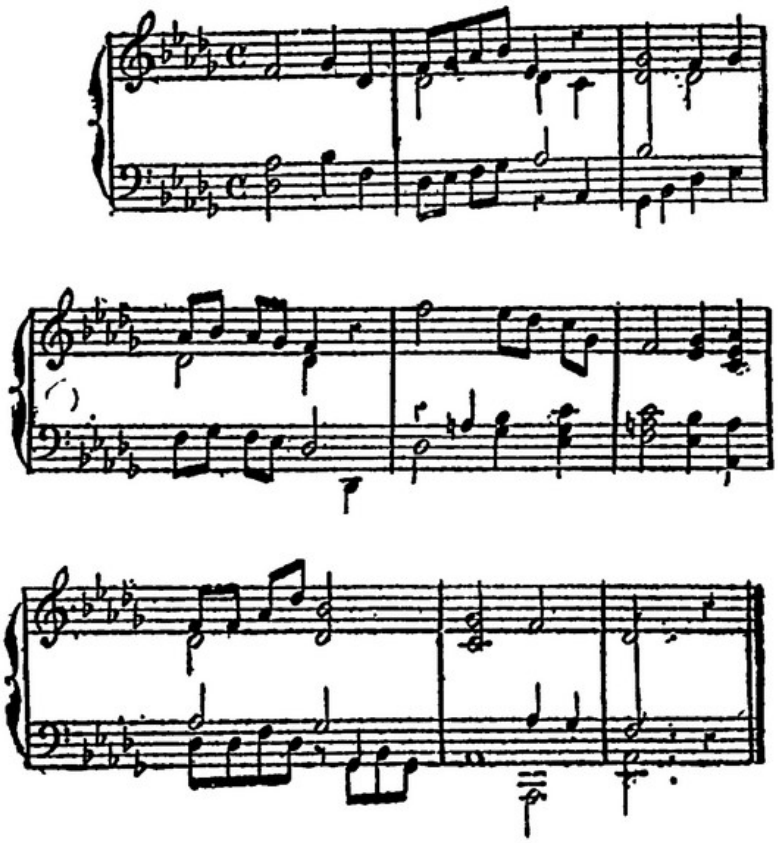


crescendo.

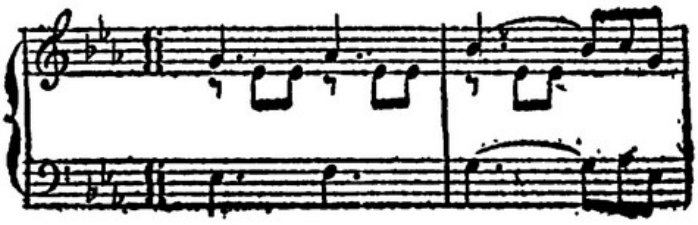
Chant de la Planète Mars.

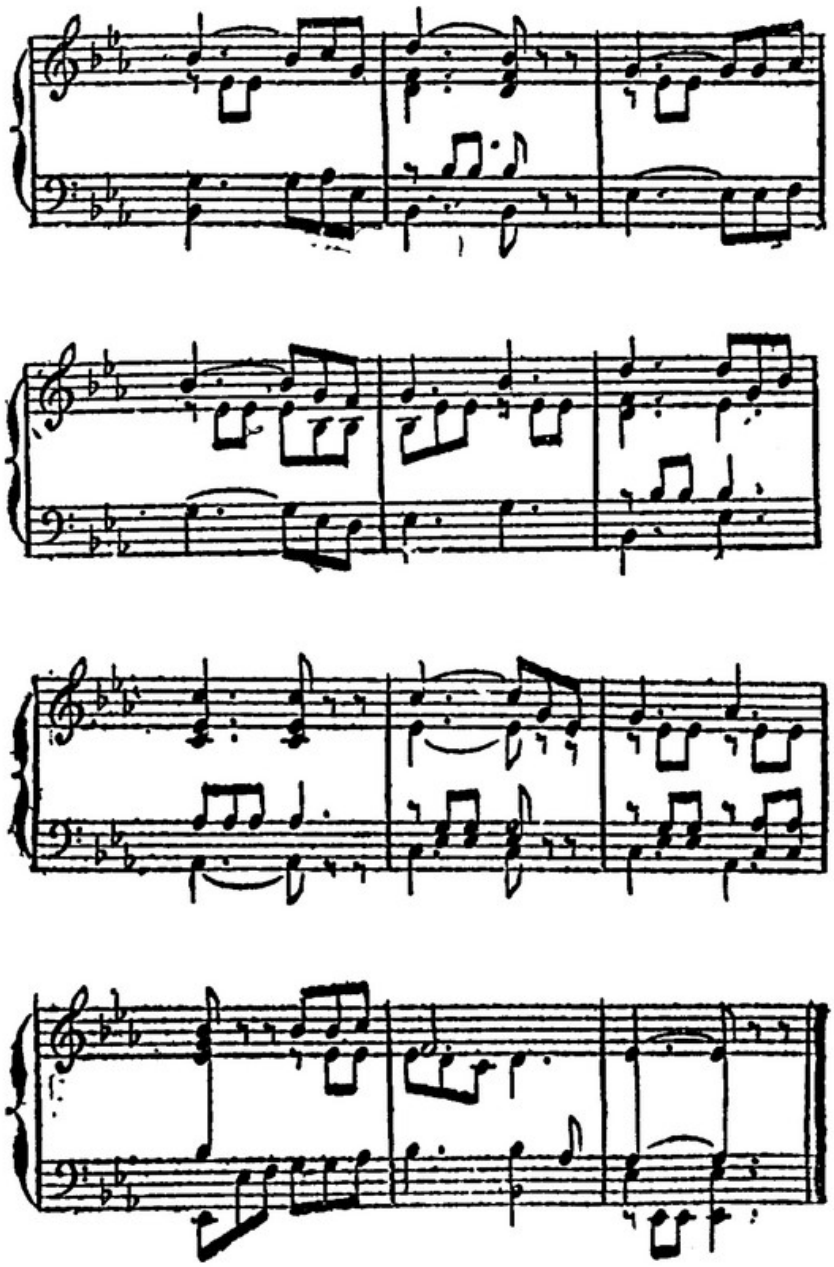


Chant de Religieuse dans Vénus.



Chant de la Planète-Firmament.





9. Tempérament du phénomène

J'en ai fini avec les dictées recueillies dans mon cahier de notes jauni par le temps. Du premier jour au dernier, le procédé pour les obtenir, ou les produire, comme on voudra, fut toujours le même. Nous recevions, il est vrai, l'annonce d'une communication plus raffinée que j'ai vue souvent depuis pratiquée ailleurs. C'est la dictée par des coups frappés dans la table même, et non plus sur le parquet. Ces frappements, appelés *knockins* ou *rappings* par les Américains, sont une des manifestations les plus connues du phénomène, celle qui, dans les premières années où ces faits se produisirent, suscita les explications les plus singulières et les théories les plus saugrenues qu'aient jamais enregistrées les annales du monde savant.

Nous les attendions avec impatience ; mais, quoique souvent demandés et toujours promis, ils n'arrivaient pas. Ils n'arriveront jamais, tels du moins que nous les voulions, intelligents et disciplinés. Nous entendions bien parfois une série de ces petits chocs électriques, semblables à des coups d'ongle, craquer dans la table ; mais, malgré notre volonté, trop active peut-être, il nous fut impossible d'en tirer la moindre signification. Je dis trop active, parce qu'il est devenu évident pour moi que la passivité des opérateurs est la première condition du succès.

Je ne crois pas, du reste, que jamais nécromanciens se soient livrés avec si peu d'apprêts et une telle désinvolture à leurs pratiques.

La plupart du temps, nous fumions irrévérencieusement, qui sa pipe, qui sa cigarette, qui son cigare, nous contentant de poser une main sur le guéridon, habitué à ces allures familières dont il ne se formalisa jamais.

Mais il y avait de grandes inégalités dans le phénomène. Elle était quinteuse et nerveuse à l'excès, cette petite table d'acajou. Tantôt elle refusait obstinément toute espèce de conversation, et restait immobile sous nos doigts, comme un guéridon vulgaire. D'autres fois, elle se mettait bien en mouvement, mais elle s'agitait machinalement, en avant, en arrière, tournant sur elle-même, se levant sur un pied, sur un autre, ou frappant le parquet sans interruption. Impossible d'en rien tirer ces jours-la, pas même un oui ou un non ; ou si, par hasard, elle daignait suspendre un instant son mouvement automatique, pour répondre *oui* à cette invariable question :

- Voyons, oui ou non, veux-tu nous dicter quelque chose ? Cette réponse, obtenue à grand-peine, n'était qu'une mystification de plus. Elle reprenait de plus belle ses frappements continus qui ne nous permettaient pas d'arrêter une lettre au passage

Ces jours-là, il se produisait un fait curieux, que nous avons chaque fois constaté, et que je signale à l'attention des professeurs de physique. Au lieu de frapper, comme d'habitude, des coups nets et secs sur le parquet, le pied de la table ne produisait que des sons sourds et mous, comme s'il eût été enveloppé d'un bourrelet de coton ou d'étoffe.

Par contre, dans certains moments, le guéridon avait le diable au corps, et semblait pris d'attaques d'épilepsie. A peine le touchions-nous, qu'il se dressait et s'agitait avec une vigueur que nous ne pouvions maîtriser. Nous raidissions nos bras pour le contenir ; nous pesions sur lui de toutes nos forces pour lui faire reprendre la position normale d'une table modeste et paisible ; l'enragé se redressait avec plus d'énergie encore, ou faisait à droite et à gauche des glissades furieuses et des bonds désordonnés. Un jour, il s'échappa de nos mains, et, comme lancé par la détente d'un ressort, alla se jeter contre le marbre de la cheminée avec une telle violence, qu'il se cassa un pied.

Rien ne nous faisait prévoir ces crises qui duraient quelquefois plusieurs jours, et se terminaient, comme elles avaient commencé, sans cause apparente. Nous nous interrogions réciproquement : nul de nous ne se sentait dans une disposition physique ou mentale qui put expliquer ces troubles du phénomène. La table ne manquait pas cependant de les attribuer à nos préoccupations individuelles qui, selon elle, empêchaient les manifestations.

Et puis, toujours les mêmes reproches :

- *Vous n'avez pas la foi, vous perdez la force de vie.*

Ou ceci :

- *Vos hallucinations*, - elle appelait cela des hallucinations, - *définissent Dieu d'une manière certaine. Elles démontrent votre force déviée*.

La démonstration de notre force déviée définissant Dieu, cela dépassait les limites de notre entendement. Si

nous demandions quelque chose de plus clair, elle nous répondait par un galimatias encore plus indigeste.
- *Il faut l'union des âmes, la foi, la raison fondée sur l'association des forces, résultant des moyens plus solidaires et plus unitarisés. La loi, bonne pour la destinataire direction de la manifestation, se soude à la divine puissance par le sentiment, vivante route qui pousse l'association des âmes dans les travaux médiateurs*.
On comprend que nous avions assez d'explication comme cela, et que nous ne réclamions pas le reste.
Ces défaillances de la table devinrent de plus en plus fréquentes. Les séances où les mots nous arrivaient, nettement, carrément frappés, avec le temps d'arrêt et le coup bien accentué à la fin de chaque lettre, se firent de jour en jour plus rares. La mollesse et l'incertitude du mouvement, ce son *cotonneux* qui indiquait évidemment une sorte d'anémie dans le phénomène, tondaient à devenir la règle, après avoir été l'exceptions. Nous n'étions plus sûrs de nos dictées. Nous faisions recommencer à chaque instant ces lettres péniblement obtenues, dans la crainte qu'elles n'eussent été produites par une pression involontaire de nos mains. Et puis ces phrases, ainsi tiraillées, se suivaient de plus en plus obscures et confuses, comme si, chose probable du reste, l'hésitation du mouvement n'eût été que le reflet de l'hésitation de la pensée.
Etait-ce le phénomène qui nous abandonnait ; était-ce nous, fatigués, blasés, qui n'étions plus aptes à le produire ? Ou, véritablement, *la foi nous manquait-elle* ? Avons-nous réellement laissé fuir l'occasion de régénérer l'espèce humaine, en refusant d'admettre que nous fussions spécialement choisis parmi les treize cent millions d'âmes plus ou moins intelligentes qui peuplent ce globe, pour former, comme l'affirmait la table, *une association savante avec la divinité ?*
Quoi qu'il en fût, las de tourner dans le même cercle, et désespérant de vaincre les mauvaises dispositions du phénomène, qui se refusait obstinément à changer de thème et n'offrait plus d'aliments à notre curiosité, nous renonçâmes peu à peu à nos séances magiques, et le guéridon sacré, comme il avait parfois la modestie de s'intituler lui-même, reprit, sans murmurer, l'humble fonction qu'il exerçait avant de devenir compositeur de musique et docteur en philosophie : celle de support d'une boite de trictrac.

10. Nos amis, nos visiteurs et nous-mêmes

On doit penser que nous ne nous livrions pas à cette magie, sans que le bruit s'en répande autour de nous. Du reste, quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis le jour où, pour la première fois, nous avions senti palpiter sous nos mains ces planches d'acajou dont la nature et le rabot avaient eu l'évidente intention de faire une chose à peu près inerte, qu'à Paris, en France, dans l'univers, il n'était bruit que de tables parlantes, de guéridons sorciers et de planchettes écrivains. Aussitôt sorti d'Amérique, le phénomène avait envahi le monde. De Montmartre à Montrouge et des Champs-Élysées à Charenton, il n'y avait peut-être pas une maison où l'on ne fit tourner les tables.
On causa bientôt de la nôtre dans les cafés du boulevard, et, pendant les premiers mois, les visiteurs affluèrent. J'ai déjà cité Félicien David et Prudent qui vinrent entendre notre musique. Je ne me rappelle plus les autres, sauf Gérard de Nerval dont, quelques semaines plus tard, nous apprîmes la triste fin. Il parait qu'Erdan vint aussi nous voir ; on trouve, dans ses *Mystiques contemporains*, le récit d'une de nos séances à laquelle il prétend avoir assisté, récit qui me semble agrémenté d'une forte dose de fantaisie, et qui reporte sa visite aux premières phases de nos expériences, quand nous laissions Pythagore, Confucius, Socrate, saint Paul, et toutes sortes d'autres individualités, aussi peu authentiques et beaucoup moins connues, divaguer à leur aise dans notre guéridon.
Toussenel, qui suivait curieusement nos expériences, et trouvait que les tables avaient presque autant d'esprit que les bêtes, nous amena bon nombre de ces curieux. Notre guéridon avait un faible bien concevable pour l'auteur du *Monde des Oiseaux*, et ne manquait jamais, de l'accueillir par une phrase aimable en français, en anglais, en grec ou en latin, quand il rentrait le soir, rue de Beaune, dans ce grand appartement dont il occupait une chambre.
Victor Meunier assista aussi à plusieurs de nos séances et en parla même, je crois, dans le feuilleton scientifique qu'il publiait alors dans la *Presse*.
Quelques-uns de nos autres collaborateurs de la *Démocratie pacifique*, et deux ou trois amis que l'étrangeté de la chose avait d'abord attirés, n'eurent pas le temps ou la patience de continuer ces bizarres études auxquelles ils avaient d'abord pris part. Ceux-là, rebutés par la monotonie des pratiques et les intermittences du

phénomène ; d'autres, se défiant d'eux-mêmes, et craignant de voir dérailler leur raison dans les régions fantastiques où la table nous entraînait ; d'autres enfin, sûrs du fait dont il était impossible de douter, mais peu titrés en curiosité ou n'attachant à ces expériences *d'auto-magnétisme* aucune importance pratique, lâchèrent pied peu à peu et nous laissèrent, Bureau, Brunier, Franchot, Méray et moi, obstinés résolus, poursuivre laborieusement nos exercices.

Un ou deux de nos déserteurs se trouvant doués de cette faculté spéciale, dite *médianimique*, à l'aide de laquelle se produit le phénomène, ou rencontrant un *médium* dans leur entourage, firent parler les tables, pour leur propre compte, en famille. Tel fut notre ami, Veran-Sabran, qui vint un jour nous faire part d'une communication obtenue par lui, incident si curieux et si étonnant, que je ne veux pas l'appuyer de mon seul témoignage, et que j'ai prié Méray, qui en a pris note comme moi, d'en écrire la narration.

Voici la lettre que m'adresse à ce sujet l'érudit et fin auteur de la *Vie de nos pères au temps des trouvères, des cours d'amour et des libres prêcheurs*, toute une résurrection du moyen âge, photographié sur nature :

« - Voici, cher Nus, le récit de l'incident que tu annonces à tes lecteurs. Ce document rentre bien « dans le programme de ton livre, puisqu'il a été obtenu par le même procédé que les dictées intéressantes et précieuses, dont tu publies les principales originalités :

Autour de l'*aimant humain* qu'alimentaient nos vivantes curiosités, s'étaient formés, ainsi que tu le constates, d'autres groupes, d'autres pôles magnétiques, d'autres curiosités humaines, s'agençant, se *puissantialisant*, eût dit notre guéridon, et interrogeant d'autres tables, intermédiaires admis entre la force inexpliquée et ceux qui la questionnaient.

Un de ces groupes corollaires s'adressa un jour à moi, pour résoudre des difficultés de style provenant d'une phrase qui leur venait en droite ligne du moyen âge, et dont les mots, dictés lettre à lettre, comme chez nous, n'étaient pas très-bien compris par les opérateurs.

Le chef de ce groupe annexe, notre ami Veran-Sabran, gros fabricant de soieries du quartier !

Montmartre, s'était adjoint pour premier collaborateur un jeune commis qui se trouvait doué de la puissance de médium ; mais ce qui leur était dicté dépassait souvent la portée de leurs connaissances. Cette fois, par exemple, ils obtenaient, sans l'avoir demandé, un précis historique des courants nerveux dans les sociétés humaines. Ils avaient dû déjà écrire malgré eux des explications bizarres sur l'emploi du *Rhombus*, sorte de rouet de bronze, dont on se servait dans les prétendus enchantements, et sur la façon dont les inspirées ou sorcières se servaient du crible. Ils avaient avalé à contrecœur des expressions latines qu'ils ne comprenaient guère, et jusqu'à des mots tirés du grec, qu'ils ne comprenaient pas du tout.

Ce soir là, l'invisible *dicteur* s'efforçait de faire rentrer dans les possibilités naturelles, dans le grand courant des lois générales, tous les faits réputés magiques et miraculeux. Pour cela, il lui plaisait de s'étayer de citations philosophiques du vieux temps, dont celle-ci :

- « *Sont très-diligents enquesteurs de la nature ceux qui conduisant et adressant bien à propos les choses qu'elle a préparées, appliquant les actives avec les passives, bien souvent font voir des effets extraordinaires avant le temps, lesquels le vulgaire juge estre miracles, combien que ce ne soyent qu'œuvres naturelles, advancées de temps*.

Tout entortillée que fût cette phrase en style le vieilli, le sens en était clair à la réflexion.

- Demandez, dis-je à notre ami, le nom de l'auteur de cette opinion rationnelle et sensée.

A cette question il fut répondu : - Cornélius Agrippa.

Parfait ! Mais où trouver un ouvrage écrit en français par ce maître frondeur, dont la hardiesse de critique a si largement scandalisé les professeurs du premier tiers du XVI^{e} siècle, par ce penseur qui faisait fi de tout ce qu'on nommait sciences à cette époque, et qui a rassemblé sous cette dédaigneuse enseigne : *Incertitude et vanité*, tout ce que l'on tenait alors pour de lumineuses connaissances ? L'ouvrage qui nous l'a fait connaître porte le titre *De incertitudine et vanitate scientiarum*. Cornélius Agrippa a toujours écrit en latin.

Si la table s'était donné la peine de le traduire, pourquoi l'avait-elle fait dans ce style archaïque et rocailleux ? Était-ce là encore une des singularités de ce fantasque intermédiaire ?

Tout d'abord j'interrogeai le *De vanitate scientiarum* dont les exemplaires sont restés assez nombreux. Après quelques recherches, j'y déterrai le texte de notre phrase au chapitre *De magiâ naturali*. A part les deux premiers mots *nam magi*, c'était bien cela, comme on peut le voir par cette reproduction textuelle :

Nam magi, ut naturae accuratissimi exploratores, conducentes ea quae a natura preparat sunt, applicando

activa passivis, saepissime, antetempus a natura ordinatum, effectus producunt quos vulgus putat miracula, cum tamen naturalia opera sint, interveniente sola temporis praeventione.
C'était déjà fort beau d'avoir obtenu une citation de Cornélius Agrippa, même barbarement traduite. Notre ami en fut émerveillé. Il n'était guère éloigné de «*juger cela estre miracle*.»
Six mois après, ce fut bien autre chose, quand je lui apportai l'expression même de sa rude traduction. En flânant sur les quais, ma vue s'était arrêtée sur un petit in-12 relié en vieux veau éraillé aux extrémités. Sur la première page, on lisait encore couramment le titre, dont voici l'exacte copie : « Abus des sciences de AGR. »
C'était une traduction de Cornélius Agrippa. Elle ne portait point de nom d'auteur. Mais une note d'érudit écrite à la main sur la garde m'apprenait qu'elle avait été faite par un médecin huguenot, le docte Louis de Mayerne-Turquet, attaché au service d'Henri IV. L'exemplaire portait la date de Paris, 1603. Or, au chapitre de la *magie naturelle*, à la page 202, j'eus le bonheur de lire la phrase tant cherchée :
Car les mages, ainsi que très-diligents enquesteurs de la nature, conduisans et adressans bien à propos les choses qu'elle a préparées, appliquans les actives avec les passivves, bien souvent font voir des effets extraordinairement et avant le temps, lesquels le vulgaire juge estre miracles, combien que ce ne soyent qu'oeuvres naturelles, advancées aucunement de temps.
C'était renversant de ressemblance. Il n'y a pas jusqu'aux imperceptibles variantes : les trois premiers mots replacés, l'expression *extraordinairement* changea par la table en un simple adjectif, enfin la suppression par elle du mot *aucunement* qui précède le dernier, il n'y a pas jusqu'à ces retouches qui ne viennent ajouter à la surprise de cette découverte. Si j'avais retenu et comparé de mémoire, avec cette traduction si inopinément rencontrée, le fragment dicté par la table, on pourrait supposer que mon imagination aida un peu à l'étrangeté d'une pareille coïncidence ; mais j'avais chez moi, copiée de ma main, la phrase que m'avait apportée Sabran, six mois auparavant ; aucun doute n'était possible. Inutile de dire que je m'empressai d'acheter le précieux exemplaire, et de faire constater la très-étonnante rencontre par de nombreux témoins.
Même fait étrange se produisit à propos d'un paragraphe emprunté par l'invisible interlocuteur au livre de Gabriel Naudé, intitulé : *Apologie des grands hommes accusez de magie*. Cette fois, aucune difficulté sur la rédaction du texte cité. La table l'avait dicté tel que l'auteur l'avait écrit dans le français si clair du XVII^e^ siècle, au temps du cardinal Mazarin, dont Gabriel Naudé avait été le bibliothécaire, comme chacun sait. La difficulté portait simplement sur le nom, que Véran-Sabran, le fabricant de la rue Saint-Joseph, et son acolyte prononçaient avec un E muet, *Naude* au lieu de *Naudé*, la table n'indiquant pas les accents. Et d'abord voici la phrase empruntée par la dictée mystérieuse au bibliothécaire de Mazarin :
Tout ce que les plus subtils et ingénieux d'entre les hommes peuvent faire en imitant ou aidant la nature, a coustume d'estre compris sous le mot de magie, jusques à ce que l'on ait découvert les divers ressorts et moyens qu'ils pratiquent pour venir à bout de ces opérations extraordinaires.
On le voit, la préoccupation est la même que celle exprimée dans la phrase de Cornélius Agrippa, et il faut se la rappeler, car elle a toutes les chances du monde de formuler l'absolue vérité sur tout ce que nous étions habitués à regarder comme surnaturel.
Le véritable nom de l'auteur étant restauré, je me mis en quête, à la prière de Sabran. Dès le lendemain, j'ouvrais le livre de Naudé, et m'arrêtais au chapitre IV, où se déroulait le fragment cherché. Ce chapitre a pour en-tête : « *Que la Doctrine de beaucoup de galands hommes a esté souvent prise pour magie*. »
« A la page 52 de mon exemplaire de cette apologie, éditée : A Paris, 1669, se lisait le demi-paragraphe dicté par la table, complètement conforme, cette fois, sans changer une syllabe, au texte de l'auteur.
Voilà, cher ami, la véridique et authentique histoire de cet épisode de nos curieuses pratiques, bien dignes certes, *d'estre comprises sous le mot de magie*, car on n'a pas encore, que je sache, *descouvert les ressorts et moyens* par lesquels la nature vient à bout de les produire. »

Antony Méry.

Ces deux paragraphes ne pouvaient être logés dans les replis secrets de la mémoire de notre ami Sabran, pas plus que dans celle de son jeune commis, qui, tous deux, n'avaient de leur vie entendu parler de Cornélius Agrippa, ni de Gabriel Naudé, qu'ils appelaient *Naude*. Nous acceptâmes, sans chercher à le comprendre, ce fait plus que bizarre, dont je laisse à de plus forts que moi la tâche de trouver l'explication.
Aux érudits, aux gens de lettres, aux anciens lecteurs de la *Démocratie pacifique*, et plus tard de l'*Opinion nationale*, je n'ai pas besoin d'apprendre ce qu'est Antony Méray. Sa réputation de travailleur patient et

consciencieux est établie par ses derniers livres, toujours animés du souffle de l'idée, et où il condense les filons d'or et les paillettes qu'il extrait des précieux bouquins au milieu desquels il passe sa vie. Une fois engrené dans ce phénomène qui demandait surtout de l'assiduité, de la curiosité et de la persévérance, il devait aller jusqu'au bout, et n'y a pas manqué.
Allyre Bureau, qui nous faisait des cours d'anglais, écrivait les accompagnements de nos mélodies planétaires, et les jouait divinement sur l'orgue, comme il les eût jouées au besoin sur le piano ou sur le violon, notre bien-aimé et regretté Bureau, mort de la fièvre jaune au Texas, où il eût peut-être arrêté l'avortement de la malheureuse colonie, n'était pas seulement musicien et, à l'occasion, professeur de langues étrangères. Ancien élève de l'école polytechnique, mathématicien, savant, écrivain, l'étendue de ses connaissances et de ses aptitudes n'avait d'égale que sa modestie. - Trop de simplicité et trop de droiture, pauvre Bureau ! Deux vices capitaux, dans tous les siècles connus.
Franchot, décoré à l'exposition de 1855 pour son invention de la lampe modérateur qui a fait le tour du monde, Franchot qui, longtemps avant Ericson, avait fait construire à ses frais une machine à air - avec retour du calorique non dépensé - inventée par lui, que j'ai vue fonctionner sous mes yeux, et qui, plus longtemps encore avant la grande machine que nous avons vue à la dernière exposition, avait trouvé le moyen de faire rôtir des gigots dans un simple récipient concentrant les rayons solaires, ce bravo Franchot, à qui manque malheureusement la plus grande faculté inventive, celle de faire de l'or avec ses découvertes, et qui n'a jamais enrichi que d'ignobles marchands, apportait à nos expériences le côté d'observation minutieuse et pratique. Plus que nous encore, il s'irritait de voir le phénomène nous emporter obstinément dans les brumeuses régions de la métaphysique, et il s'efforçait de le ramener sur la terre, ou du moins dans un espace plus accessible à nos sens. Le démon des inventeurs lui avait mis en tête, à cette époque, le problème de la navigation aérienne, sans ballon, et il aurait grandement voulu entamer sur ce chapitre quelques conversations avec la table qui faisait la sourde oreille, et plongeait de plus belle dans les abîmes de l'infini.
Celui de nous tous qui avait évidemment le plus d'influence sur le phénomène, et que nous accusions parfois de nous emballer inconsciemment dans ces profondeurs mystiques, était Charles Brunier, âme raffinée d'artiste, perdant sa vie à faire des tableaux qu'il abandonnait à peine ébauchés, ou qu'il barbouillait quand ils étaient finis, sous prétexte qu'il n'en était pas content, et à qui il n'a manqué que la nécessité de vendre ses toiles, pour se faire un renom et peut-être un grand nom de paysagiste. Nerveux, fantaisiste, un peu fantasque, mais d'une délicatesse exquise, et souverainement bon, Brunier était l'âme de nos réunions, avant que la pratique de ce phénomène auquel il s'adonna avec une ardeur au moins égale à la nôtre, vint nous souder plus fortement encore. C'est à ces longues séances et aux causeries qui en étaient la suite, que je dois d'avoir connu à fond cette charmante nature, à la fois primesautière et réfléchie, d'où je n'ai jamais vu rayonner que d'aimables pensées et de généreux sentiments. Précisément parce qu'il sentait sa puissance supérieure sur le phénomène, il y mettait une réserve extrême, et ne se trouvait rassuré que quand il nous voyait opérer sans lui, et avoir toujours la même nature de dictées, roulant sur le même sujet, et empreintes du même esprit.
Brunier devint plus tard ce qu'on appelle dans le langage spirite, *médium écrivain*. Nous vîmes naître et se développer en lui cette faculté automatique : il prenait un crayon, et laissait aller sa main qui commença par tracer des lignes informes. Peu à peu elle arriva à former des caractères à peu près nets, et enfin à écrire couramment. J'ai pu observer, grâce à lui, cet autre procédé du phénomène, l'écriture inconsciente, plus naturelle en apparence, mais au fond non moins étrange que les coups frappés par la table. Quand il prenait un crayon pour se livrer à ces exercices, sa main devenait une véritable machine aux mouvements nerveux, saccadés, rapides, rapides surtout. Je me rappelle ce crayon posant parfois une question à l'un de nous, et, quand la réponse n'arrivait pas prompte comme la pensée, s'agitant avec impatience, frappant convulsivement le papier qu'il maculait de petits points, et écrivant furieusement : - Mais répondez, donc ; réponds donc, Nus... réponds donc, Méray.., je m'ennuie...
Nous étions déjà blasés sur nos relations avec la table, quand cette faculté se révéla, et nous ne poussâmes pas très-loin ces expériences. Brunier avait une peur horrible de tomber dans l'hallucination, et ne voulait pas se livrer sans notre présence et notre concours à l'entraînement du phénomène. Après quelques mois d'exercice, il y renonça complètement.
Je regrette bien aujourd'hui que nous n'ayons pas poursuivi jusqu'au bout ces nouvelles études. La main de notre ami était un instrument bien supérieur à la table, et nous eût donné des choses plus variées et mieux

définies que les dernières dictées de notre guéridon. Hélas ! Il est mort, pauvre cher Brunier, et nous ne pouvons plus rien ensemble.
J'ai retrouvé tout récemment dans de vieux papiers martelés par son crayon, plusieurs pages ainsi écrites sans que son esprit en eût conscience, et qu'après les avoir tracées, il lisait avec autant de curiosité que nous.
En voici quelques extraits. On verra qu'au fond c'est toujours la même idée, mais sous des formes toutes différentes :
- « *Que faites-vous, imbéciles, sots, - ceci ne s'adresse pas à vous qui êtes là tous deux...* - Moi et lui.
Que faites-vous, sots ?.., Oh ! Misérables, à quoi pensez-vous ?., fainéants, fainéants qui passez votre vie à vivre de celle-là, *et qui ne songez pas aux autres, à celles qui suivent, ou plutôt peuvent suivre et dont la vie terrestre n'est que le point de départ, l'embarcadère n°1*.
Il y a, des stations dans la vie infinie, et des embarcadères autres que celui d'où vous partez, et de très-beaux. - Voyez, voyez ! Quels superbes monuments sont là ! - Quelles richesses, quelles splendeurs ! Que c'est beau, vaste, bien aéré, bien conçu ! - Comme l'art a élevé de magnifiques demeures pour les voyageurs de la grande vie, de la grande vitesse, du train express !...
Mais ces embarcadères ou débarcadères existent-ils déjà... - non, non... entendez-le bien... - Ils ne sont pas... - Ils peuvent être... et vous, vous êtes les ouvriers qui pouvez, à vous et pour vous-mêmes, construire ces embarcadères, ces stations qui sont les étapes de l'immortalité. »
Il faut avoir vu le crayon voler sur le papier, pour se faire l'idée de la rapidité fiévreuse avec laquelle ces choses étaient écrites.
Voici encore une phrase assez curieuse, toujours dans cette forme saccadée :
- « *Bénissez les chercheurs... les rêveurs... les faiseurs de démonstrations impossibles... Ce sont là les seuls... les vrais révélateurs... les prédestinés... véritables phénomènes vivants... chargés du mécanisme divin... sur eux repose la loi... Cette loi d'abord mal vue, mal sue, mal comprise, mais indiquée, s'éclaircit peu à peu dans les esprits, ou plutôt éclaire les pas de ceux qui marchent, marchent toujours... Juifs-Errants... cinq sous, c'était beaucoup... ils n'ont rien, que l'âme.* »
Un autre jour, à propos des singularités de son style, le crayon écrivait :
- « *Si vous aviez le moyen d'écrire par procédés sténographiques, les résultats que vous obtenez seraient encore plus saisissants. Pendant le temps que votre main met à exprimer vos idées, elles perdent déjà de leur fraîcheur, de leur virginité*.
Si, par un procédé d'écriture plus prompt, vous pouviez rendre instantanément vos pensées, ce qui, de l'infini, vient se loger dans vos têtes, dans vos âmes, et s'associer à vos virtualités propres, vous auriez des choses plus franches, plus colorées, plus imprévues, étranges, baroques quelquefois, moins habituelles à votre manière d'être ordinaire, mais souvent étonnantes, effrayantes peut-être, dans la bonne acception du mot... »
- Eh bien, dit l'un de nous, peux-tu nous enseigner un procédé sténographique :
- *Non. Pas de tour de force, S. V. P.*
Nous parlâmes de la transmission mentale, de la faculté attribuée à certains somnambules de lire dans la pensée.
Il traça ces mots :
- *Regardez tout cela comme très-naturel, comme une simple extension des facultés ; mais, à moins d'être ou de vous mettre dans des conditions de surexcitation maladive, et par cela dangereuse, vous ne parviendrez jamais à lire dans vos pensées*.
Vos pensées peuvent s'unitariser naturellement, dans un moment donné, et c'est alors que le phénomène de l'association spirituelle a lieu ; mais cela a lieu non pas par des moyens de surexcitation, passes magnétiques et autres choses, mais par de certains travaux antérieurs de l'esprit, et par la sentimentalité.
Je trouve ceci plus loin :
- *Les mains, fines, délicates, la peau raffinée sont d'excellents conducteurs... Franchot comprend cela... hein ! Qu'en dites-vous, Franchot !... Vous pouvez parler...*
Ainsi étant donnés des sens, étant données des mains d'une grande sensibilité, si ces mains sont réunies, se joignent, se touchent, s'associent, se solidarisent, il en résulte une plus grande puissance du sens unitaire, qui se traduit en idées et en formes.
Une autre fois, à propos de cette part divine, que le crayon, comme la table, misait entrer dans le phénomène, nous lui demandons des explications. Voici ce qu'il écrit :

- La part divine est la portion de la vie infinie que vous avez puissance d'attirer à vous, de vous assimiler. Cette force infinie, c'est l'esprit de vie, l'idéal absolu.
Vous attirez par l'harmonie de vos sens, de vos esprits. Plus il y a d'harmonie dans un mécanisme, plus il est puissant.
Plus il y a d'harmonie dans un corps, mieux il se porte, plus il attire de la vie vitale.
Plus il y a d'harmonie dans une âme et dans des âmes, plus elles ont la puissance d'attirer la vie spirituelle, idéale, - Idéal à réaliser. »
Voici, à propos d'idéal, une page qui mérite d'être citée.
Idéalisme. *L'idéalité, c'est la tendance des êtres... le mouvement, la vie... La réalisation de l'idéal est le fait par lequel un être progresse, et va en s'avançant dans la vie. - L'idéal n'existe que pour l'être libre. - L'homme, sur la terre, a un idéal, lequel idéal se subdivise en autant de variétés correspondant au degré de l'intelligence et au mérite de chacun*.
Tout idéal correspondant à la loi divine, c'est-à-dire à l'ordre universel, à l'idéal de Dieu, a puissance de se réaliser dans le temps.
Le point de départ de la réalisation de l'idéal est la conception d'un avenir supérieur à l'état présent de l'être. - Mais cette conception ne suffit pas. Indépendamment de l'intelligence de la vie, il faut que l'être-homme mérite ou ait mérité, et par conséquent que ses actions soient ou aient aussi été conformes à la loi divine, à l'ordre universel.
Idéal, tout est là... - L'homme sans idéal tombe au rang de la bête. Par l'idéal, il émerge en Dieu.
Poètes, vous êtes bénis. Vous êtes les prêtres de la grande religion... Eh ! Qu'importe que parfois, souvent, vous divaguiez ; qu'importe que vos idées soient en désaccord avec la science... - Il arrive quelquefois que vos âmes idéalisantes se joignent par un point à la science, ou à la portion de l'ordre universel connu et adéquat à la planète que vous habitez. Dans ce cas, le poète crée véritablement, et prépare de fait un organisme dans l'avenir pour les âmes qui sont en communion avec son propre idéal.
Un jour, je pose cette question : - Qu'est-ce que le devoir ? - le crayon écrit :
- « Qu'est-ce que le devoir ?... » Cette question m'est posée par Nus. Voici ma... et un peu sa réponse : »
Le devoir est l'accomplissement librement voulu de la destinée de l'être intelligent.
Le devoir est proportionnel au degré de l'être dans la grande hiérarchie divine, - nécessaire.
- Je dis ce mot nécessaire, parce que toujours la nécessité implique Dieu.
Terminons par cette comparaison qui nous donne une idée vraie de la prière :
- Supposons un être représenté par un cercle. Cet être a une vie interne et une vie externe. Sa vie externe ou rayonnante, ou expansion divine, part du point qui est au centre et dépasse le cercle qui correspond au fini, pour aller dans l'infini. C'est donc l'élévation dans la vie. En religion actuelle, cela s'appelle, au point de vue de la prière simple, élévation à Dieu. - Sondez ces trois mots, et vous pourrez conclure avec la science.
Je n'ai pas assez de science pour conclure ; mais je constate que, crayon ou table, c'est toujours la même doctrine : l'être libre faisant sa destinée, et s'élevant dans la vie en proportion de l'intensité de ses désirs et du mérite de ses actions. - Que l'on trouve, si l'on peut, une meilleure religion, et une plus belle philosophie !

11. Vae soli !

- Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! Fait dire à Jéhovah l'audacieux Rabbi qui a intercalé dans la Bible de Moïse la légende enfantine de la côte d'Adam et du Paradis perdu, empruntée, pendant la captivité d'Israël, aux vieilles fables de la Perse, intercalation qui saute aux yeux, pour peu qu'on veuille se donner la peine de lire attentivement la Genèse, et qui, du reste, si j'ai bonne mémoire, a été dûment constatée, il y a quelques années, par des archéologues anglais, lesquels ont trouvé, écrite tout au long, dans les caractères du temps, sur une pierre contemporaine des vieux âges de la civilisation asiatique, l'histoire du premier homme, de la première femme, de la pomme fatale et du serpent tentateur.

L'aphorisme divin qui coûta à Adam une de ses côtes et plus tard son immortalité, est devenu de plus en plus vrai pour sa race :

- *La force la plus dangereuse*, nous disait notre guéridon, dès les premiers jours de nos expériences sérieuses, *est celle pratiquée dans la solitude.*

C'est probablement au contrôle exercé par nous les uns sur les autres, que nous devons d'avoir maintenu notre équilibre et évité l'hallucination. Voilà le grand danger de ce phénomène qui a eu ses victimes, comme toutes les forces nouvelles qu'on ne sait pas manier encore

Notre pauvre Hennequin en est la preuve terrible.

En parlant de ceux que la mort nous a enlevés, j'ai dit que l'un de nous, sans prendre part à nos expériences, en avait été victime à notre insu. Voici le résumé de cette triste histoire :

Ceux de nos contemporains qui ont suivi le mouvement social et politique dans les dernières années de Louis-Philippe, et après la révolution de 1848 jusqu'au coup d'État, ne peuvent avoir oublié Victor Hennequin qui fut, en ces temps d'activé propagande, un des plus brillants orateurs de l'écolo phalanstérienne.

Fils de l'avocat légitimiste dont la notoriété n'est pas encore éteinte, Victor Hennequin avait rompu avec les idées et les traditions de sa famille, et renoncé à la profession d'avocat qui lui offrait, à lui aussi, un grand avenir, pour se vouer tout entier à la doctrine qui l'avait séduit. Il n'était pas seulement l'infatigable et éloquent conférencier, toujours prêt à la parole ; la *Démocratie pacifique* le comptait au premier rang de ses plus laborieux collaborateurs.

Je n'ai jamais vu d'orateur ni de journaliste avoir le discours ou *l'article* si facile Cela coulait imperturbablement clair, logique, limpide, de ses lèvres ou de sa plume, sans hésitation, sans réticence, sans rature... Ses improvisations, parlées ou écrites, avaient toujours l'air d'une leçon apprise par cœur. Avec cela une mémoire surprenante Quand il nous revenait, après avoir parlé d'abondance dans une conférence ou une réunion, nous nous amusions quelquefois à lui demander :

- Eh bien, Hennequin, qu'avez-vous dit ?

Il reprenait alors son discours et, au dire de ceux qui venaient de l'entendre, nous le répétait mot pour mot, d'un bout à l'autre, tel qu'il l'avait prononcé.

Une particularité de cette organisation cérébrale puissante et singulière, dans laquelle les physiologistes verront sans doute un fatal pronostic, un commencement... de sa fin, hélas ! C'était une habitude de concentration qui le rendait presque insociable. Il participait à nos travaux, et non à notre vie. Dans ce milieu de camaraderie, de fraternité, de véritable affection qui a laissé dans mon esprit son plus charmant, son plus cher souvenir, et qui tenait peut-être moins à l'harmonie fortuite de nos caractères, qu'à notre communauté complète d'idées, et à notre dévouement enthousiaste pour la cause que nous soutenions sans arrière-pensée d'intérêt vulgaire, dans ce milieu réellement sain, chaud et vivant, que je n'ai retrouvé nulle part depuis, Hennequin, aussi désintéressé, aussi largement dévoué que nous au but commun, *ne se fusionnait pas*. C'était un isolé ; rarement ou, pour mieux dire, jamais il ne prônait part à nos bons épanchements, à nos causeries sérieuses ou folles, non par manque de sympathie ; il nous aimait, je crois, à sa manière ; mais, au milieu de nous, comme dans toutes les réunions intimes ou nombreuses, dans les assemblées, dans les banquets où sa qualité de conférencier l'appelait forcément parfois, partout, quand il n'était pas directement sollicité à parler, *il restait seul*.

- *La disposition des fluides de mon cerveau*, dit-il en s'analysant lui-même, dans son dernier livre écrit dans le délire, *donne un charme particulier à mes méditations, à mes souvenirs. Je ne m'ennuie pas seul, et je m'isole volontiers de la conversation, pour m'écouter moi-même.*

Oui, tu t'écoutais trop, pauvre Hennequin !

Il était, lors du coup d'État, représentant de Saône-et-Loire, fut arrêté rue de Lille avec les autres, et enfermé à Mazas.
La perte de cette position de député, dont il espérait tirer parti pour le profit de la cause sociale, la suppression de notre journal, la ruine de la république, le despotisme à perte de vue, furent pour lui un choc terrible La nécessité de reprendre cette fonction d'avocat qu'il avait en horreur, mit le comble à son angoisse Nul doute que toutes ces secousses n'aient été un acheminement à la catastrophe qui allait sur venir.
Depuis sa sortie de Mazas, à peine faisait-il de temps en temps une courte apparition parmi nous. Il nous avait annoncé qu'il s'était fait inscrire au tableau des avocats, et nous le pensions tristement occupé à repasser Cujas et Barthole.
Il n'était donc pas là quand nous nous mîmes à faire tourner les tables ; mais je me rappelle qu'il arriva un soir que nous nous livrions à cet exercice, dont il fut témoin, sans y prendre part. Je ne l'ai pas revu depuis. Il parait qu'en rentrant chez lui, il se mit à essayer tout de suite avec sa femme sa puissance sur le phénomène.
Quatre mois plus tard, il renvoyait à un avoué un procès dont celui-ci l'avait chargé, et lui annonçait que sa carrière d'avocat était terminée, qu'il venait de rédiger un livre en collaboration avec l'*âme de la terre*, et que le manuscrit lui serait acheté cent mille francs, par un éditeur, dans sept jours. Il annonçait à sa sœur sa prochaine renonciation à la succession de sa mère, et écrivait au caissier de la *Démocratie* qu'il tiendrait à sa disposition, dans une huitaine, quatre-vingt-dix mille francs, pour payer les dettes de la société phalanstérienne, à laquelle il prescrivait de se dissoudre, après cette liquidation.
Cette lettre au caissier tomba sur nous comme un coup de tonnerre le seul d'entre nous qui fût lié un peu intimement avec Hennequin, Ferdinand Guillon, courut chez lui. Hennequin lui lut une partie de son livre, et lui dit :
- Crois-tu que ce soit moi qui aie fait cela ?
Dans ce premier livre : *Sauvons le genre humain*, il n'y a de fou que les lettres qui lui servent de préface. C'est une exposition de la théorie phalanstérienne, avec des développements scientifiques et philosophiques vraiment remarquables. C'est surtout une critique absolue et puissante de la morale de Fourier, dans les relations d'amour et de famille, critique étrange de la part d'Hennequin qui défendait souvent contre nous, au point de vue scientifique, tes points les plus scabreux de la doctrine, et dut être bien surpris de voir couler sous sa plume cette réaction de sa pensée
Rien de plus commun, dans les faits de magnétisme, que cette apparente contradiction de sentiments et d'idées entre le sujet éveillé et le sujet endormi. Or, évidemment, dans beaucoup de cas, l'état de ces *médiums écrivains* n'est pas autre chose qu'une sorte de somnambulisme provoqué par une action du sujet sur lui-même. Il est à supposer que, dans cet état de vibration inconsciente, la main d'Hennequin traçait spontanément l'expression des objections qui s'étaient emmagasinées dans son cerveau et peut-être des doutes qui, malgré lui, roulaient dans son esprit.
Quoi qu'il en soit, je comprends l'ahurissement du pauvre halluciné, étonné de s'être réfuté lui-même, et disant à Guillon.
- Crois-tu que ce soit moi qui aie fait cela ?
- Mais oui, nigaud, c'est toi. Va les voir, rue de Beaune ! Ils en font bien d'autres, avec leur table. Mais, grâce à ce qu'ils sont ensemble, et que nous sommes là, autour d'eux, ils ne sont pas tout à fait encore aussi insensés que toi.
Il ne vint pas rue de Beaune. L'âme de la terre lui avait ordonné de travailler seul, et même de rompre toute relation avec nous, sa mission étant exclusivement personnelle. Craignit-il de voir son hallucination ébranlée par nos critiques, ou cet ordre lui fut-il dicté par un sentiment de vanité que jamais pourtant nous n'avions vu se manifester en lui ? L'âme de la terre lui annonçait qu'après sa tâche remplie, il serait élevé au rang de Sous-Dieu de la Planète ; il fallait que son cerveau fût déjà bien malade, pour se laisser envahir par cette bouffée d'orgueil.
Son second livre *Religion*, publié un an après l'autre, accuse un déraillement complot de la raison. A côté de pages fort belles, d'aperçus étincelants, de prévisions scientifiques vraiment lumineuses, de l'Hennequin quintessencié et puissantialisé, comme dirait la table, il y a des choses absolument folles.

Il décrit les appareils à l'aide desquels l'âme de la terre lui infiltre les pensées, et raconte dans tous ses détails

l'évolution des fluides cérébraux qui a déterminé la folie momentanée de sa femme, entraînée par lui dans cette démence.
Le second volume de *Religion* qui n'a pas paru, mais qui était sous presse, et contenait, à ce qu'il paraît, des choses encore plus insensées, fit éclater la catastrophe La famille d'Hennequin le fit enfermer dans une maison de fous. Il y mourut bientôt, désespéré, furieux, tué par ce phénomène qui a fait tant d'autres victimes, et dont il faut absolument arracher le secret, si l'on ne veut pas qu'il en fasse encore.
Cette mesure violente était-elle bien nécessaire ? Traité d'une autre façon, aurait-il pu guérir ?... je ne veux pas aborder cette question.
Mais comme je comprends notre Brunier renonçant à faire courir son crayon après ce lugubre exemple, et quelle leçon je ferais sur le *vae soli* aux imprudents tentés de se faire Sous-Dieux en chambre, si pareille démonstration ne suffisait pas !

12. Hypothèses et systèmes

Pendant que la table nous dictait, en phrases de douze mots, les prolégomènes de sa savante philosophie, le phénomène, devenu l'objet de l'engouement général, se livrait ailleurs à toutes sortes d'exercices peu philosophiques, pour étonner les spectateurs. Les guéridons, transformés en chiens savants, désignaient la personne la plus amoureuse de la société, devinaient l'âge des opérateurs, l'heure que marquait leur montre, la quantité et le millésime des pièces de monnaie qu'ils avaient en poche. On leur faisait prédire l'avenir ; on les consultait pour les maladies ; on les questionnait sur les objets perdus, C'étaient, en un mot, de véritables somnambules, ni moins ni plus lucides, et tout aussi capricieux, inégaux et fantasques que les sujets magnétisés par M. Deleuse ou par le baron du Potet, répondant à la curiosité des badauds, tantôt par de grossières erreurs, tantôt par des choses renversantes.
Le seul point qui distinguât le phénomène du somnambulisme vulgaire, c'était son indépendance et sa spontanéité. Ses fantaisies allaient parfois très-loin, et dépassaient toutes les bornes. J'ai vu des tables dire des choses bien drôles à des hommes graves, et des dames se lever rougissantes, repoussant avec indignation un joli petit guéridon en bois de rose, outrées des infamies qu'il leur débitait. Cet inconcevable et impudent visiteur ne respectait pas même l'enfance. On m'a montré des dessins, réputés obscènes partout ailleurs que dans les cabinets d'anatomie, tracés par une planchette sous la main d'une innocente de dix ans à peine qui, toute surprise, courut les porter à sa mère, en lui disant : - Maman, qu'est donc cela ?
Ces faits singuliers qui se sont répétés maintes fois, et ne pouvaient sortir de la pensée des jeunes opérateurs, étaient-ils le résultat de l'instinct devançant les années ?... En dehors des *esprits* que nous repoussions, c'était la seule explication à peu près possible. Mais je dois avouer que nous glissâmes assez légèrement sur ce point, le laissant dans l'ombre et dans le vague, sauf à l'examiner plus tard. Du reste, nous nous occupions peu de ce qui se faisait loin de nous, et réservions toutes nos curiosités pour les opérations de notre table.
Nous n'accordâmes donc qu'une médiocre considération aux différents systèmes que l'apparition du phénomène fit bientôt éclore, et dont je ne m'enquis sérieusement que beaucoup plus tard, quand des faits tout nouveaux, affirmés par des témoins dont il n'était pas permis de douter, rappelèrent mon attention sur ce sujet.
A peu près en même temps que le livre d'Hennequin, attribuant toutes ces manifestations à l'*âme de la terre*, parurent en France deux publications qui firent grand bruit : *Les tables tournantes*, par M. Agénor de Gasparin, et *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par M. de Mirville.
Le caractère notoirement honorable de M. de Gasparin et sa haute position dans la société française donnaient une grande valeur à son intervention en faveur de ces faits, déjà honnis par les académies et conspués dans les journaux. M. de Gasparin, s'appuyant sur des expériences minutieuses faites avec des amis sûrs, affirme les mouvements et la dictée des tables. Mais il repousse absolument toute idée d'un agent extérieur dans la production du phénomène. Les mouvements sont produits par l'influence magnétique des opérateurs, et les dictées ne sont que la transmission de leurs pensées. L'honorable écrivain, protestant orthodoxe, ne croit qu'aux miracles de la Bible et de l'Évangile. Il est parfaitement convaincu de l'existence du diable ; mois il refuse à Satan et à ses cohortes le droit et le pouvoir de venir tenter les hommes dans le pied d'un guéridon, Ce rationaliste d'un nouveau genre est surtout effrayé du surcroît d'influence que la croyance aux mauvais esprits va donner au catholicisme, muni d'eau bénite contre les hordes infernales, tandis que le protestantisme n'a pas

d'autres projectiles à leur jeter à la tête que l'écritoire de Luther. Il proclame donc hallucination ou mystification tout ce qui s'écarte du cadre dans lequel il s'est enfermé lui-même, et adjure la science, qu'il gourmande tant soit peu sur ses idées préconçues, de s'occuper sérieusement des faits constatés par lui, ne se rendant pas compte qu'en regardant comme non avenu tout ce qui gêne sa théorie, il part lui-même d'une idée aussi fortement préconçue que les préventions des savants qu'il se permet respectueusement de morigéner. Cette œuvre, deux volumes un peu lourds, est le plus curieux édifice de contradictions, qu'un écrivain consciencieux, mais illogique, n'ait jamais construit avec ses propres idées.

Quant à M. de Mirville, il n'y va pas par quatre chemins : c'est le diable. M. de Mirville croit aux sorciers, au sabbat, aux maléfices, à Lucifer, à Belzébuth. Il est convaincu qu'Urbain Grandier a été justement conduit au bûcher pour avoir ensorcelé les religieuses de Loudun, de concert avec Satan, son maître, et reconnaît qu'avec les idées du temps, on ne pouvait guère se dispenser de brûler Jeanne d'Arc, vu ses relations avec les fées, qui ont toujours passé pour venir en droite ligne de l'enfer. Rien d'étonnant comme ces convictions du plus épais moyen âge écrites, et fort bien, ma foi, dans le style du dix-neuvième siècle M. de Mirville, s'il ne démontre pas péremptoirement l'existence de l'esprit malin, nous fournit du moins en sa personne la preuve incontestable de la réalité des revenants, ce qui est déjà quelque chose.

Citons pour mémoire un livre très-curieux et très-humoristique de M. Morin qui attribue ces phénomènes aux vibrations de l'instinct qui se réveille en nous ; une brochure de M. Thury, professeur à l'académie de Genève, qui leur donne pour agent et pour cause une substance spéciale qu'il nomme psychode, fluide qui traverse les nerfs et toutes les substances organiques et inorganiques, de la même manière que l'éther lumineux des savants ; notons aussi l'opinion d'un physicien américain, M. Roggers, qui, dès les premières manifestations, dans son pays, de cette force inconnue, les accepta comme vraies et prétendit qu'elles étaient produites par l'action automatique des centres nerveux, le cerveau, la matière nerveuse active de la moelle allongée, le cordon spinal et les nombreuses glandes des nerfs sympathiques répandues dans l'abdomen, - ces centres divers agissant au moyen du fluide impondérable et universel découvert par Reichembach, et nommé par lui *od* ou *odyle*. - Rappelons que, pour l'immense majorité des Américains, et des Français, Anglais, Allemands, etc., qui se livraient à ces pratiques, ces choses fantastiques étaient produites par les esprits des morts, - nous reviendrons du reste sur cette croyance qui mérite une mention spéciale, - et disons un mot d'un autre genre d'hypothèses, que la rage de nier de prime abord et sans examen tout ce qui dépasse le cercle des connaissances acquises, fit éclore dans le monde savant.

Je ne parlerai pas de la catégorie des superbes, incrustés dans leur savoir comme les mollusques dans leur coquille, et qui, une fois parqués dans un fauteuil ou dans une chaire, refusent obstinément de bouger et de s'ouvrir.

- On me le prouverait que je ne le croirais pas, répondent ces illustres pétrifications à toute nouveauté qui se présente.

Il parait qu'il en faut comme cela, et même qu'il en faut beaucoup.

- Ce sont, me disait un académicien non pétrifié, les bornes qui marquent la route.

Qu'elles marquent la route, soit ! Mais qu'elles n'empêchent pas les voitures de passer !

Certes, M. Faraday ne fut pas de ceux-là ; mais je ne puis me dispenser de reprocher au grand physicien d'outre-manche cette parole d'un libéralisme scientifique douteux que cite de lui M. Oxon, son compatriote, homme de science, lui aussi, et que nous retrouverons plus tard :

- « Ceux qui prétendent avoir vu ces faits, ne sont pas des témoins compétents. Faire la moindre attention à eux, serait de ma part une trop grande condescendance. »

M. Faraday entreprit pourtant de pulvériser le phénomène. Il inventa des appareils pour prouver que le mouvement des tables était produit par la pression des opérateurs. Si l'illustre savant avait vu la nôtre se raidir sous nos efforts et s'échapper de nos mains pour bondir contre le mur, - fait qui a dû se produire en Angleterre aussi bien qu'en France, - il n'eût pas sans doute récusé la compétence du témoignage de ses propres yeux, et se fût épargné la fabrication de ses aiguilles et de ses disques ; mais, à en croire un de ses panégyristes, M. Foucault, qui ferraillait alors avec une ardeur sans pareille, et des armes peu courtoises, dans le feuilleton scientifique du journal des *Débats*, contre les imbéciles qui faisaient tourner les tables, M. Faraday n'avait pas fait une reconnaissance suffisante des positions de l'ennemi qu'il voulait pourfendre, et contre lesquels il s'exerçait à distance, dans la majesté de son cabinet.

- « Gardez-vous de supposer, dit M. Foucault, que le grand physicien se soit bourgeoisement installé en face d'un guéridon, pour le faire tourner sous l'impulsion de sa propre main ! »
Bourgeoisement me plaît beaucoup ; mais, à la place de M. Faraday, et même d'un physicien plus grand encore, j'eusse mieux aimé expérimenter bourgeoisement les choses par moi-même, que de m'exposer à donner scientifiquement un coup d'épée dans l'eau.
Du reste, ce ne fut pas le seul. M. Faraday en donna aussi un superbe dans la Mer rouge. On se rappelle la campagne qu'il entreprit contre le percement de l'isthme de Suez, prouvant par A plus B que la rencontre des deux mers amènerait un déluge épouvantable, pareil à celui de Noé et d'Ogygez. Constantinople et sa Corne d'Or, Trébizonde, Odessa, la Grèce, les Cyclades, les îles Ioniennes, Venise, Trieste, Naples, Palerme, Messine, Gênes, Nice, Monaco, Toulon, Marseille, Barcelone, Valence, devaient disparaître sous les flots ; c'est tout au plus si les villes d'Algérie étalées sur leurs collines, eussent échappé à la submersion. Avec le Tibre, la vague eût remonté à Rome ; avec l'Arno à Florence ; le Rhône, changé en vaste golfe, eût introduit la mer jusqu'à Lyon.
Un physicien qui a noyé tant de gens, aurait dû épargner les autres.
Mais, de tous ces coups, le plus rude fut asséné par notre académie des sciences, dans sa fameuse séance dite du *long péronier*. Le long péronier est un muscle craqueur établi au bas de la jambe, tout près de la cheville, et qui a la propriété de faire toute espèce de tapage et même un peu de musique. Il sort de sa charnière, à ses moments perdus, tape sur l'os, son voisin, et imite tous les bruits de la création : coups de marteau, assiettes cassées, grincement de scie. Cette faculté, très-rare jusqu'alors dans les mollets humains, est devenue tout à coup si commune, qu'on n'a pas besoin de chercher d'autres causes aux phénomènes d'acoustique attribués par les Américains aux esprits frappeurs.
C'est un M. Schiff qui a fait cette lumineuse découverte M. Jobert (de Lamballe) l'annonce à l'académie ; M. Velpeau fait chorus, et M. Jules Cloquet sanctionne le rapport, en réclamant pour le court péronier, qui pourrait être jaloux de son grand frère ; car il y a deux péroniers, le long et le court, se livrant aux mêmes exercices. Après quoi, l'académie tout entière acclame ses anatomistes, et se frotte les mains de satisfaction, ayant cette fois, *ad aeternam* exterminé le spiritisme.
Je n'ai pas l'avantage de connaître les esprits frappeurs. Ils ne m'ont jamais honoré de leur visite. Dans les rares séances de spirites auxquelles j'ai assisté, je n'ai entendu que ces petits frappements dans la table, déjà mentionnés, et indiquant les lettres de l'alphabet ; jamais de ces coups frappés dans les meubles, dans les murs, dans le parquet, jamais de ces imitations de bruits variés, et de musique rythmée. J'en ai ouï parler, il est vrai ; mais, ayant appris par les hommes de savoir combien l'hallucination est facile, je me tenais en défiance.
A partir de ce jour, le doute n'est plus permis. L'académie des sciences annonce que ces choses existent. Elle fait mieux : elle en révèle la cause. C'est le long péronier qui sort de sa charnière et se livre à ces fantaisies diverses, pour faire croire aux esprits.
Je n'aurais jamais supposé le long péronier capable d'une telle impudence. Il faut que ce soit notre corps le plus savant qui me l'affirme. Évidemment aussi ce sont ces coquins de péroniers, le long et le court, qui nous ont dicté nos phrases en douze mots, le *Chant de la Planète Firmament*, et la *Savante Philosophie*. Ce sont eux qui ont lancé notre guéridon contre le mur où il s'est cassé une patte, et qui dirigeaient le crayon dans la main passive de Brunier. Le docteur Jobert, le docteur Velpeau, le docteur Cloquet nous l'assurent : nous avons été dupés par ces craqueurs, - les muscles, pas les médecins.
Voilà les mémorables travaux auxquels se livrait l'académie des sciences françaises, le 18 avril de l'an de grâce 1859.
Ces docteurs nous ont bien fait rire. Ils nous rappelaient la remarquable parole d'un de leurs devanciers, M. Castel, en 1831, quand la faculté de médecine fit au magnétisme un enterrement de première classe :
- *Si la plupart des faits annoncés*, dit le brave docteur, - annoncés, s'il vous plaît, par une commission prise dans le sein de la faculté et nommée par elle. - *Si la plupart de ces faits étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physiologie. Il faut donc bien se garder de les propager, en imprimant le rapport*.
Aveu dépouillé d'artifice ! Si, du moins, ces messieurs pouvaient supprimer les maladies qu'ils ne savent pas guérir, aussi facilement qu'ils écartent les faits qui dérangent leurs théories.
A propos du magnétisme, - très-proche parent, j'en suis convaincu, du phénomène des tables, - je trouve dans

M. de Mirville, une anecdote assez curieuse, où le diable joue son rôle dans la personne du somnambule Alexis, en présence d'un témoin dont M. Faraday lui-même n'aurait pas contesté la compétence. C'est l'histoire d'une partie d'écarté faite par le dit Alexis et le célèbre escamoteur Robert-Houdin, moins escamoteur, pourtant, que la majorité de l'académie de médecine, car il n'a pas, lui, subtilisé son rapport, et dit à la bonne foi : - Partez, muscade ! - Voici la lettre qu'il écrivit à M. de Mirville, qui l'avait conduit chez le somnambule, et demeura plus que jamais convaincu, après une telle épreuve, qu'il avait mis l'habile prestidigitateur en tête-à-tête avec Satan :

« Monsieur,

« Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance. Celle à laquelle j'assistais hier, chez Marcillet, a été plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse plus aucun doute sur la lucidité d'Alexis. Je me tendis à cette séance avec l'arrière-pensée de bien surveiller la partie d'écarté qui m'avait tant étonné. Je pris, cette fois, de bien plus grandes précautions encore que la première ; car, me défiant de moi-même, je me fis accompagner d'un de mes amis, dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement.

Voici ce qui s'est passé, et l'on verra si jamais des *Subtilités* ont pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachète un jeu apporté par moi, et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé. Je mêle, c'est à moi de donner... je donne avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses de son art ; précautions inutiles ! Alexis m'arrête, et me désignant une des cartes, que je venais de poser devant lui, sur la table :

- J'ai le roi, me dit-il.
- Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne n'est pas sortie.
- Vous allez le voir, reprit-il ; continuez !

Effectivement je retourne le huit de carreau, et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre ; car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût caché *sous la table et serré dans mes mains*. A chacune de ces cartes jouées, il en posait une de son jeu sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

Je suis donc revenu de cette séance aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé qu'il est tout à fait impossible que *le hasard ou l'adresse ne puisse jamais produire des effets aussi merveilleux*.

Robert Houdin..

Le magnétisme a fait quelque chemin, depuis ce temps. Un malin docteur l'a insinué sous le nom d'hypnotisme dans le sanctuaire des sciences. Le voilà maintenant dans les hôpitaux, où M. Charcot, en frappant sur un gong, pratique tant soit peu cabalistique met ses hystériques en catalepsie.

Ce n'est pas le magnétisme, non, grand Dieu ! Le magnétisme n'existe pas ; il existe moins que jamais. Demandez plutôt aux confrères de M. Charcot, qui voudraient bien *in petto* envoyer son invention à tous les diables... de M.de Mirville... - demandez aux médecins journalistes et feuilletonistes forcés de rendre compte des expériences du *maître*... - hélas ! Demandez à M. Charcot lui-même ! - du magnétisme, fi donc !

Je ne sais pas quel nom le savant professeur donne à ses expériences, renouvelées des Hindous ; mais je suis convaincu qu'il n'ignore pas plus que moi que son gong asiatique n'est nullement nécessaire, pas plus que la lumière électrique qu'il emploie aussi, me dit-on ; et que, pour obtenir les mêmes résultats et bien d'autres encore, il remplacera, quand il voudra, les vibrations sonores ou lumineuses par la simple vibration... de sa volonté. Seulement M. Charcot doit se dire que la dose mesmérique qu'il fait avaler à ses vénérables collègues est déjà assez forte, et, vu la pénible digestion de ces messieurs, il a grandement raison.

Magnétisme... tables, ou ce qu'on voudra, si raisonner contre le parti-pris n'était pas peine perdue, je ferais humblement remarquer à ces docteurs qu'en accusant les faits nouveaux de renverser l'édifice des connaissances acquises, ils commettent une erreur... grave. - Les connaissances, non ; les systèmes, oui. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Les connaissances viennent de l'observation ; les systèmes, de l'invention ; ne confondons pas !

Un fait bien et dûment constaté par l'observation est une connaissance acquise. Parfait ! Mais les conséquences que vous tirez de ce fait ne sont pas acquises le moins du monde Je ne vous blâme pas d'en tirer. J'en tire moi-même, quelquefois, comme vous. Je trouve même que ce don de légiférer à tort et à travers dans l'inconnu, est, n'en déplaise à M. Littré, la plus grande puissance de notre être. Sans les coureurs d'aventure qui font des

pointes dans les terres vierges, et creusent un trou pour une nouvelle borne, il n'y aurait pas tant de routes frayées et de piliers sur le chemin. Seulement il faut se défier de l'absolu qui nous séduit et nous entraîne, ne pas faire de code inflexible, de constitution fermée, et laisser l'accès un peu libre aux faits nouveaux, sans quoi, tôt ou tard, ils enfonceront la porte ou forceront la serrure. Et puis il faut aussi, quelque science qu'on possède, ne pas appuyer ses fins de non-recevoir sur des raisons comme celle-ci :
« La vérité constante des lois de Newton ne permettant pas d'admettre ces faits, croire en eux prouve une déviation du jugement. »
- Merci, M. Faraday !
Je donne la parole à un de vos compatriotes pour vous répondre :
« - Ces phénomènes, dit M. Georges Sexton, membre du collège royal des médecins et chirurgiens de Londres, ne sont en aucune manière opposés aux lois de la nature. Ils montrent simplement l'action de lois et de forces supérieures à celles dont la science moderne a connaissance Ces lois ne doivent pas être en opposition avec les autres, mais simplement les subjuguer. Si je laisse tomber ce verre de ma main, il ira sur le parquet, et se brisera probablement. Pourquoi tombe-t-il ainsi ? En vertu de la loi de gravité, me direz-vous. Mais, si je le tiens fermement dans mes mains, et qu'il ne puisse tomber ? Est-ce parce que la loi de gravité est suspendue ? Pas du tout. Elle agit aussi bien lorsque je tiens le verre, que si je le lâche. Seulement, dans le premier cas, la loi de gravité, bien qu'en action, est contrebalancée, annihilée par une force plus puissante - la force qui émane de ma volonté et qui agit par le mécanisme de mon bras. – En cela, il n'y a rien qui soit en opposition avec les lois de la nature. »
Que les savants s'arrangent entre eux ! Moi qui ne suis qu'un ignorant, je demanderai seulement aux Faradays d'aujourd'hui de vouloir bien m'expliquer comment un morceau de fer aimanté, sans muscles, sans levier, sans machine, contre la vérité constante des lois de Newton, en fait sauter un autre en l'air ? Un physicien sauvage qui ne connaîtrait pas l'aimant, déclarerait la chose impossible ; et qu'est-ce que ces messieurs pourraient bien lui dire, s'il refusait de constater le fait ?
- « Connaissez-vous quelque chose en géologie, demandait sir Charles Lyell à un individu qui lui disait que la géologie était une farce, et qu'il n'en croyait pas un mot. - Nullement, répondit le contradicteur ; pourquoi l'aurais-je étudiée, puisque je n'y crois pas ? - Eh bien alors, répliqua le géologue, vous êtes incompétent pour discuter le sujet ou pour avoir une opinion à cet égard. Allez, et étudiez la géologie ; puis revenez vers moi, et j'écouterai vos objections ; mais alors ce sera inutile, car nous serons du même avis. »
Aux pourfendeurs du phénomène, il n'y a pas à dire autre chose. La preuve, c'est que tous ceux qui ont daigné l'expérimenter sérieusement, par eux-mêmes, tous, même les plus rebelles, se sont rendus à l'évidence des faits.
Terminons ces bêtises savantes par une phrase d'un homme d'esprit :
- « Si les charlatans de toutes couleurs sont agaçants avec leurs coups de grosse caisse, il faut convenir que MM. les savants ne le sont pas moins avec l'éteignoir qu'il prétendent poser sur tout ce qui luit en dehors de leurs flambeaux officiels. »
Henry de Pène.

15. Le spiritisme

Voilà le mot terrible. Les colères ameutées contre le phénomène sont encore plus philosophiques que scientifiques. On lui pardonnerait, à la rigueur, de renverser la constante vérité des lois de Newton, si la doctrine qu'il a fait éclore ne renversait pas, d'une part, la constante vérité de certains dogmes chrétiens, et, de l'autre, la vérité non moins constante du matérialisme. Pauvre spiritisme, pris dans un étau, entre les mandements des évêques et les foudres des athées !
Explique qui pourra ce *Moi humain*, qui tient à ses idées plus qu'à lui-même Il y a certainement des gens que l'on contrarierait beaucoup en leur prouvant qu'ils ont une âme, et qui, ayant le choix, plutôt que de voir confondre leur système, supprimeraient leur personne par excès de personnalité, et voteraient le néant pour les autres et pour eux. Ceux-là sont pour les spirites les ennemis les plus acerbes. Rendons-leur pourtant cette justice qu'ils se contentent de les envoyer moralement à Charenton. Mais comme les autres orthodoxes, catholiques ou protestants, les enverraient au bûcher, s'ils en avaient la puissance ! Ce qui prouve qu'il y a des

nuances dans le fanatisme, et qu'il vaut encore mieux avoir affaire à ceux qui ne veulent pas de Dieu, qu'à ceux qui croient au diable, quelque enragés qu'ils soient des deux parts.
Je serais, pour mon compte, enchanté d'être sûr de la réalité des esprits. Malgré la solidité de mes convictions spiritualistes, je ne dédaignerais pas un peu de certitude positive venant justifier les perceptions de mon sentiment et la logique de ma raison. Je ne veux pas me faire plus fort que je ne le suis, et je ne cache pas que, parfois, certaines objections m'inquiètent. Pour surmonter ce trouble et reprendre mon aplomb, il faut que je rentre en moi, et que je m'écoute penser.
Or, en dépit de quelques faits dont j'ai été témoin, - bien froid, bien défiant, je l'atteste, - et qui dépassent les bornes que, primitivement, à l'instar de M. de Gasparin, j'attribuais à ce phénomène ; en dépit d'autres faits bien autrement singuliers affirmés par des hommes qui ont toutes les aptitudes et qualités requises pour des expérimentations sérieuses, je ne puis me décider à me laisser convaincre.
Ces morts désœuvrés qui ne paraissent occupés que de notre vie à nous, et sont toujours là, prêts à répondre ; ces grandes personnalités qu'on évoque et qui arrivent, ou qui se présentent sans être évoquées et vous débitent des absurdités ou des banalités signées des noms les plus illustres ; Bossuet qui a oublié sa langue ; Musset qui fait des vers faux ; le même individu se manifestant à la fois dans les groupes spirites de tous les pays du monde et dictant ou signant des sentences contradictoires acceptées partout comme articles de foi ; les esprits de France qui annoncent la réincarnation, les esprits d'Amérique qui la repoussent ; ceux-ci se disant envoyés par Dieu, ceux-là niant son existence, car il y a des esprits athées... toute cette confusion, tout ce gâchis, fidèle image du chaos qui s'agite dans les profondeurs de l'esprit humain, me semble plutôt sortir du cerveau des vivants, que des révélations d'outre-tombe.
A cela les spirites répondent qu'il y a, dans l'autre monde comme dans celui-ci, de mauvais plaisants qui se moquent de nous, et même des âmes perverses qui se plaisent à nous égarer. Voilà qui rassemble furieusement à la vieille démonologie, avec cette seule différence que les démons, au lieu d'être des anges déchus, sont des hommes tombés.
Je ne veux pas insister sur ces critiques. La doctrine spirite, en soumettant le phénomène aux caprices des *invisibles*, répond à toutes les objections. Il ne s'agit que de pouvoir l'accepter.
Beaucoup l'acceptent pourtant. Elle compte par millions ses adeptes, et parmi eux des esprits élevés, des hommes intelligents, des savants, des artistes, des penseurs, les uns naturellement mystiques, ralliés spontanément et sans trop d'examen par le côté sentimental et consolant du phénomène, les autres amenés peu à peu, malgré leur résistance, de la négation au doute, et du doute, disent-ils, à la certitude. Ceux-là, je l'avoue, m'ébranlent un peu, sans me persuader toutefois.
Vis-à-vis du côté moral et social de la doctrine, - je parle du spiritisme français, - je suis plus à mon aise Dans cette religion, car c'en est une, je trouve beaucoup de points de contact avec mes propres idées. C'est peut-être pour cela que je me sens un faible pour les spirites, bien que beaucoup d'entre eux m'horripilent quelquefois par leur parti pris de tout accepter, aussi dénué de bon sens que l'outrecuidance de ceux qui refusent l'examen, et nient tout quand même.
Je n'ai pas connu leur maître, Allan Kardec, et n'ai pas cherché à le connaître. J'étais prévenu contre lui. Quand parut sa première publication, *le livre des Esprits*, dicté, affirme-t-il, par saint Louis, patron des spirites de France, et par une série d'autres habitants de l'erraticité, nous eûmes, mes amis et moi, la curiosité de le lire. Il fut évident pour nous qu'il avait lu Fourier, et qu'il avait emprunté à la *théorie des quatre mouvements* la base de son système, à savoir la réincarnation des âmes dans des existences successives et la théorie de leur enveloppe fluidique que Fourier appelle corps aromal, et Kardec, périsprit. L'attribution à l'autre monde de ces idées écloses et développées, presque dans la même forme, depuis vingt ans dans le nôtre, nous parut, comme on dit aujourd'hui, un peu raide. Il nous sembla que saint Louis et les autres désincarnés qui apportaient cette révélation à la terre, ne pouvaient ignorer qu'un homme de génie, au moins égal au roi qui fut le fils de la reine Blanche, était venu la formuler avant eux. Allan Kardec nous parut un rusé qui démarquait tout simplement un système à sa convenance. Comme il nous était agréable de voir, même sous une autre étiquette, propager ces idées bien supérieures aux doctrines courantes, nous ne cherchâmes pas à entraver l'œuvre, et laissâmes faire l'ouvrier. Je suis convaincu aujourd'hui que nos réclamations eussent été noyées dans le courant spirite, et que saint Louis était nécessaire pour donner à cette grande conception, antique mais rajeunie, qui est la logique suprême de la justice, l'impulsion qu'il lui fallait pour pénétrer dans les esprits.

Ce premier livre de Kardec, traduit dans toutes les langues et tiré à des centaines de mille, est le monument du spiritisme dogmatique C'est, pour les adeptes répandus dans tous les pays, un évangile nouveau. M. de Gasparin craignait, bien à tort, que ce phénomène ne donnât une recrudescence d'autorité à l'Église catholique. Les spirites se passent d'eau bénite pour combattre les *mauvais esprits*. Au lieu de les chasser, ils essaient de les améliorer et de les convaincre. Touchante aberration, si c'en est une, et qu'il est impossible de ne pas respecter.

En tous cas, j'accepte le fond, si je n'admets pas 1a forme. Le progrès pour loi de la vie, l'expiation effaçant le crime, la responsabilité proportionnelle aux forces, la monstrueuse conception de l'enfer effacée de la conscience, la solidarité érigée en dogme, la charité s'échelonnant de sphère en sphère ; partout le fort ayant mission d'élever le faible, partout la sympathie, partout le devoir... - Voilà la loi des spirites, qui n'est pas autre chose que le souffle chrétien épuré.

Les Américains ne se sont pas élevés à des conceptions si générales et si hautes. Individualistes et positifs en toutes choses, ils utilisent pour leur usage personnel le commerce avec les esprits, et leur demandent surtout des règles pour bien vivre. Or il parait que, de l'autre côté de l'Atlantique, les morts, comme les vivants, entendent le bien vivre chacun à sa façon. Le spiritisme américain, *the modern spiritualism*, comme ils l'appellent, s'est éparpillé en sectes et, sauf la croyance aux communications d'outre-tombe, n'a pas enfanté de doctrine commune. Chaque groupe a son code social et moral, tout différent des autres, élaboré par les frappeurs. Les mormons, comme les trembleurs et les perfectionnistes, sont approuvés dans l'autre monde. Les partisans de l'amour libre, comme ceux du mariage indissoluble, ont leurs esprits familiers. Il y a même des habitants du ciel qui pactisent avec l'avortement, pratiqué, comme on sait, sur une grande échelle, dans la libre Amérique.

- Preuve, disent nos spirites français, qu'il n'y a pas la différence qu'on croit entre les deux mondes, que les morts emportent dans l'autre vie leurs erreurs et leurs démences, et que, dans les *communications* apportées par ces visiteurs invisibles, c'est à notre conscience de juger et à notre liberté de choisir.

Preuve... Si l'on veut. Cela ne prouve-t-il pas aussi bien, pauvres amis, que vous ne communiquez avec personne qu'avec vous-mêmes, et que tous ces systèmes, et que toutes ces doctrines, y compris notre *savante philosophie*, émanent tout simplement de nos propres cerveaux, par un procédé que, toutefois, je ne m'engage pas à définir ?

Ainsi, je suis persuadé que les *Esprits* des Américains auraient admis la réincarnation, s'il ne semblait pas souverainement ridicule et encore plus inadmissible à ces yankees si fiers de leur peau blanche, que leur âme pût revenir en ce monde, même par pénitence, même par dévouement, sous un épiderme rouge ou noir ; et je garantis que les sages-femmes décédées n'enseigneraient pas aux *Young-Women* l'art de se débarrasser des ennuis et des produits de la maternité, si ce procédé économique inspirait la moindre répugnance aux dames qui le pratiquent et aux maris qui l'autorisent.

Il est entendu que je ne généralise pas, non plus que les Américains eux-mêmes, et qu'en opposition à ces instructions spirituelles qui engagent leurs adeptes à limiter la production humaine, il en est d'autres qui recommandent à des groupes plus pénétrés des préceptes bibliques, de ne pas violer la loi de multiplication.

Le spiritisme américain, malgré ses aberrations partielles, a eu pourtant sur les mœurs du pays une influence heureuse Il a détendu la rigidité puritaine importée par les colons de la Pennsylvanie, et qui n'était plus guère qu'un masque hypocrite sur le front de leurs descendants. Le *Modern Spiritualism*, en créant des relations religieuses d'un ordre tout nouveau, sociabilise insensiblement la sécheresse américaine entretenue par ses églises presbytériennes et méthodistes qui s'épuisent en vains efforts pour sauver la tradition, et se voient souvent désertées même par leurs propres ministres. Les esprits, morts ou vivants, ont fait là une bonne besogne Les nôtres ont une tâche plus difficile Ce n'est pas l'exagération religieuse qu'ils ont à vaincre, c'est l'indifférence et la négation.

Je ne m'occupe pas des charlatans et des exploiteurs qui, médiums ou non, ont dupé et dupent encore les crédules. Les tromperies de tout genre sont faciles dans cet ordre de faits ; mais toutes les farces et toutes les fraudes n'empêchent pas le phénomène d'exister.

Je fais une part bien large aux enthousiasmes, aux engouements, aux hallucinations, aux mensonges, aux duperies. J'écarte d'un bloc les innombrables faits racontés dans les publications spirites et dont tout le monde a le droit de douter, moi le premier, et je ne m'en fais pas faute ; j'écarte tous ceux qui m'ont été affirmés par

des personnes en qui j'ai toute confiance, mais qu'aucun titre spécial ne recommande à celle du lecteur ; j'écarte enfin les faits dont j'ai été témoin moi-même, dans des groupes où l'on m'a conduit, et dont certains membres étaient plus ou moins connus de moi. Puisqu'en sortant de là, je doutais du témoignage de mes sens, à plus forte raison douterait-on de ma parole. J'ai retrouvé des faits analogues attestés par des témoins bien autrement compétents que moi, et j'ai été forcé de reconnaître que ce que j'avais vu, entendu et senti, ce dont je ne pouvais douter et dont je doutais pourtant, devaient être des choses bien réelles, puisque des hommes pratiques, spéciaux, accoutumés aux expériences scientifiques et placés dans des conditions de leur choix, déclaraient les avoir constatées.

En faisant le récit de ces expériences, je citerai les quelques faits semblables observés par moi-même.

Jusque-là, je ne donne comme affirmation personnelle du phénomène que les dictées de la table. Sauf l'incident des citations d'Agrippa et de Naudé, point d'interrogation auquel vont s'ajouter bien d'autres, tout s'explique jusqu'à présent, comme nous l'expliquions, mes amis et moi, par l'émission de la propre pensée des opérateurs, quel que soit d'ailleurs le mode employé.

Nous entrerons bientôt dans un ordre de faits qui, je l'avoue, déroute mon système, ou du moins semble établir qu'il y a autre chose à côté. Nous entendrons des savants conclure, après mûr examen, pour une intelligence extérieure tout à fait indépendante de la volonté, de la mémoire et de la pensée des assistants. Nous verrons des phénomènes bien plus surprenants encore, et le lecteur conviendra que je ne mens pas à mon titre, et que je lui raconte réellement des choses de l'autre monde.

J'espère qu'il me suivra, sans perdre pied plus que moi, sur ce terrain scabreux, et que sa conclusion sera la mienne qui n'est autre que celle-ci : - Il y a là une cause mystérieuse, une force, une loi cachée, qu'il importe de découvrir.

En attendant, retournons pour quelques instants aux États-Unis d'Amérique, assister aux premiers pas, assez curieux, du *Modern Spiritualism*.

2ème Partie : En Amérique

Ô morts aimés que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère !
Ô morts aimés, où vivez-vous ?
(Dogmes nouveaux).

Quelques-uns cherchent, dans les pratiques du spiritisme,
un refuge contre le néant et une foi qui parle au cœur.
(Grands mystères).

1. Le premier frappeur

Comment il se fait qu'en 1853, le journal que parcourait Bureau, - une feuille du Texas probablement, - ne racontait que les faits de mouvement purement matériel produits par les tables *tournantes*, et ne faisait pas mention de la partie intellectuelle du phénomène, bien autrement curieuse et étrange, je l'ignore ; depuis au moins deux ans, les *tables parlantes* et les médiums écrivains, intuitifs ou automatiques, constituant ce qu'on appelait déjà le *spiritual télégraph*, étaient connus en Amérique, indépendamment de cette autre manifestation du phénomène, les coups frappés, *noises*, *rappings*, *knockings*, qui mirent la science en émoi, de l'autre côté de l'Atlantique, comme plus tard de ce côté-ci, et firent là-bas, comme chez nous, dans d'augustes corporations, débiter de doctes sottises, jusqu'à ce qu'enfin le parti pris du silence et du refus d'investigation mît à couvert, un peu trop tard, la responsabilité des sages professeurs.
Du reste, d'autres journaux des États-Unis avaient déjà apporté en France des documents plus complets sur ces bizarres pratiques, puisque notre ami Arthur de Bonnard, lorsque nous n'en étions encore qu'au début de nos modestes expériences, connaissait déjà la manière de correspondre avec l'autre monde, et entretenait, à la façon américaine, des relations suivies avec son esprit Jopidiès.
Les années 1848-49 sont la phase d'incubation du *modern spiritualism*, devenu le *spiritisme* en Europe.
Un petit village du nom d'Hydesville, dans la circonscription d'Arcadia, comté de Wayne, fut son berceau.
Un regard en arrière sur l'origine de cette nouvelle croyance, qui compte déjà par millions ses adeptes dans le nouveau monde, et a fait sur le vieux continent, même dans notre Paris sceptique, plus de prosélytes qu'on ne croit, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.
J'extrais ces détails d'un livre américain, *History of modern american spiritualism*, écrit par une dame, Mme Emma Hardinge, qui a joué, je crois, un rôle de quelque importance dans le mouvement spiritualiste aux États-Unis, et en décrit scrupuleusement toutes les phases. Le lecteur qui s'imagine, sur la foi de l'ignorance et du persiflage contemporains, que ces phénomènes ont été uniquement affirmés, jusqu'à ce jour, par des crédules et des naïfs faciles à duper ou à s'halluciner eux-mêmes, verra que, dès le début de ces expériences, des hommes sérieux, penseurs et savants, n'ont pas craint de se livrer à ces études compromettantes, et, une fois édifiés, de braver le ridicule, en proclamant leurs convictions.
« En décembre 1817, une famille du nom de Fox, vint demeurer dans le village d'Hydesville. Cette famille était composée du père, M. John D. Fox, de mistress Fox, la mère, et de trois filles, dont les deux plus jeunes, Marguerite et Kate (Catherine), étaient âgées, la première de quinze, la seconde de douze ans, « membres exemplaires de l'église épiscopale méthodiste, dit Mme Hardinge, et que ne pouvait atteindre nul soupçon de fraude ou de duplicité. »
« Quelques jours après leur installation dans la maison qu'ils avaient achetée à Hydesville, des faits étranges s'y passèrent. Cela commença par des coups frappés qui semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou du cellier situé au-dessous.
Madame Fox attribua d'abord ces bruits à un cordonnier, son voisin ; mais elle fut forcée de reconnaître que sa propre maison en recelait la cause, quand le mystérieux frappeur se mit à agiter les meubles et à imprimer des mouvements d'oscillation au lit dans lequel dormaient les enfants. « Parfois les bruits ressemblaient à des pas sur le parquet, parfois encore les enfants se sentaient touchés par quelque chose d'invisible, semblable à

une main froide, ou à un gros chien se frottant contre leur lit. »
« En février 1818, les bruits devinrent si distincts et si continus, que le repos de la famille était troublé toutes les nuits. M. et M^me^ Fox s'épuisèrent en vains efforts pour en découvrir la cause.
Le vendredi 31 mars, la famille se sépara plutôt que de coutume, fatiguée des *troubles* de la nuit précédente.
La mère avait bien recommandé aux enfants de dormir tranquilles et de ne faire aucune attention aux bruits accoutumés. Mais, comme pour narguer cette détermination, les coups frappés retentirent bientôt, plus forts et plus obstinés que jamais, rendant tout repos impossible. Les enfants appelèrent et se dressèrent sur leur lit pour écouter. M. et M^me^ Fox, accourus au bruit, firent jouer pour la centième fois les fenêtres et les portes, afin de s'assurer que le tapage ne venait pas de là ; les coups frappés, comme par moquerie, imitaient le bruit produit par les volets qu'agitait M. Fox. A la fin, la plus jeune des filles, Kate, qui, dans sa naïve innocence, s'était familiarisée avec l'invisible frappeur, à tel point qu'elle s'amusait beaucoup plus qu'elle ne s'alarmait de sa présence, fit claquer gaiement ses doigts, et s'écria :
- Ici, monsieur Pied-Fourchu, faites comme moi !
- L'effet fut instantané ; M. Pied-Fourchu fit entendre aussitôt les mêmes claquements de doigts, en nombre pareil. L'enfant fit en l'air un certain nombre de mouvements avec ses doigts et son pouce, *mais sans bruit*, et son étonnement joyeux redoubla, quand elle entendit frapper un nombre de coups égal à celui des mouvements silencieux qu'elle avait faits...
- Mère, s'écria-t-elle, écoute ! Il voit aussi bien qu'il entend.
La mère, aussi émerveillée que sa fille, dit au frappeur mystérieux : - Compte dix ! - Il obéit. - Quel âge a ma fille Marguerite ? - Quel âge a Kate ? - Il fut répondu correctement aux deux questions. - Combien ai-je d'enfants ? - La réponse, cette fois, ne fut pas exacte. Sept coups furent frappés. M^me^ Fox n'avait que six enfants vivants. Elle répéta sa question auquel répondit encore le nombre sept. Soudain elle s'écria : - Combien en ai-je de vivants ? - Six, fut-il répondu. - Combien sont morts ? - Un seul coup fut frappé. A cette nouvelle question : - Êtes-vous un homme, vous qui frappez ? Aucune réponse ne fut faite ; mais à celle-ci : - Êtes-vous un esprit ? Il fut répondu par des coups nets et rapides. Enfin, à cette autre demande : - Voudriez-vous frapper, si j'appelais des voisins ? Des coups répondirent, et elle envoya son mari chercher une dame du voisinage, M^me^ Redfield, qui, après avoir questionné de la même façon et obtenu des réponses nombreuses et toujours correctes, s'en fut, grandement troublée, appeler d'autres voisins. Pendant presque toute la nuit, on procéda aux mêmes expériences, avec le même succès. »
Voilà, résumé aussi naïvement que possible, le point de départ du *Modern spiritualism*, la première communication établie par une enfant de douze ans avec ce phénomène qui devait bientôt envahir l'Amérique et l'Europe, nié par la science, exploité par les charlatans, ridiculisé par les journaux, anathématisé par les religions, condamné par la justice, ayant contre lui tout le monde officiel, mais pour lui cette force plus puissante que tout : l'attrait du merveilleux.
Par cette nuit mémorable du 31 mars 1848, la lancée était faite. Il ne restait plus qu'à découvrir le moyen d'entretenir avec *l'esprit* des communications un peu suivies, car on ne pouvait raisonnablement appeler conversations, ces questions auxquelles on n'obtenait pour toute réponse qu'un silence négatif ou une insuffisante affirmation.
Un jour, un visiteur, le *très-respectable* ami Isaac Post, membre estimé de la Société des Quakers, s'avisa de réciter à haute voix, l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet, en invitant l'esprit à désigner par des *rappings*, celles qui composaient les mots qu'il voulait faire entendre L'expérience réussit. La communication sérieuse avec l'invisible, le *spiritual télégraph* était trouvé.
On remarqua en outre que le phénomène se manifestait surtout en présence des demoiselles Fox, principalement de la plus jeune, miss Kate, et la *médiumnité* fut constatée.
« - Il fut établi, dit madame Hardinge, que, sous certaines conditions inconnues et incompréhensibles pour les mortels, des esprits, bons ou mauvais, élevés ou bas, pouvaient correspondre avec la terre ; que cette communication était produite par les forces du magnétisme spirituel et humain, en affinité chimique ; que les variétés de constitution magnétique chez les divers individus donnaient aux uns le pouvoir de médium et le refusaient aux autres ; que ces relations magnétiques entre les deux mondes, nécessaires à la production du phénomène, étaient d'une matière très-délicate, très-subtile, sujettes à des troubles, et singulièrement sensibles à l'influence des émotions mentales des opérateurs ; que les *chefs spirituels* qui avaient préparé ce mouvement

et présidé à l'inauguration de ces communications des morts et des vivants, étaient des esprits philosophiques et scientifiques, dont la plupart, durant leur existence terrestre, s'étaient livrés à l'étude de l'électricité et des autres impondérables, et, en première ligne, le docteur Benjamin Franklin, qui vint souvent, lui-même, donner ses instructions. Outre les communications destinées à expliquer le phénomène et à faciliter les moyens de correspondance, nombre d'esprits amenés par des affections de famille ou dans le but d'aider à la constatation du phénomène, venaient réjouir les cœurs de leurs amis étonnés, par des témoignages directs et indiscutables de leur présence, proclamant la joyeuse nouvelle qu'ils vivaient toujours, qu'ils aimaient toujours, et annonçant, avec les tendres expressions de l'affection humain et la sagesse d'êtres placés dans une sphère plus élevée de la vie, qu'ils veillaient sur les bien-aimés qui avaient pleuré leur mort, et remplissaient auprès d'eux le gracieux ministère des anges gardiens. Ils recommandaient les assemblées d'amis et de famille, réunies en harmonieux *meetings* qui prirent bientôt le nom de cercles spirituels, dans lesquels les pratiques du magnétisme animal furent suggérées par les esprits, comme un moyen d'obtenir les phénomènes de clairvoyance.

- Mais, ajoute madame Hardinge, dont j'ai vraiment plaisir à retracer cette description émue des premières émotions de la nouvelle foi américaine, ce parfum de joie et de consolation qui charma les âmes quand la communication méthodique avec les chers défunts eut succédé aux expériences douteuses, ne fut pas tout de suite accordé aux initiateurs du mouvement spiritualiste.

- Au dedans et au dehors de la demeure des médiums, tout d'abord fut crainte, consternation, trouble et anxiété. Des fanatiques des différentes sectes firent irruption dans les cercles de famille, et des scènes sauvages, de violences, d'injures grossières et d'absurdités de toutes sortes s'ensuivirent.

Les opinions les plus stupéfiantes furent hasardées sur le but de ce mouvement ; quelques-uns déclarèrent que c'était le *millenium*, et annoncèrent la venue prochaine du Messie en personne, et la destruction également prochaine de ce monde pervers. Des bruits furieux accompagnèrent les lamentations des énergumènes et une horrible confusion, dans laquelle d'invisibles acteurs jouaient leur partie magique, s'ajoutait aux tortures des médiums.

On ne peut supposer, poursuit la narratrice, que le clergé soit resté spectateur impassible de ce tumulte. Plusieurs prêtres s'offrirent à exorciser les esprits. Mais quand ils virent que ceux-ci faisaient chorus avec les *Amen* par lesquels se terminaient les pieuses incantations, ils se retirèrent furieux, déclarant que les médiums avaient fait un pacte avec le diable. »

Cette lamentable description du premier accueil fait par le public américain au *spiritualism* naissant, est confirmée par des événements qui se passèrent dans la ville de Rochester où la famille Fox, qui était venue s'y fixer, faillit, paraît-il, être mise en pièces. Mais revenons à l'esprit d'Hydesville :

Grâce à la découverte de l'alphabet par le vénérable *ami*, Isaac Post, le *frappeur* avait pu enfin donner des renseignements sur sa personnalité, expliquer sa présence dans cette maison, et les motifs du tapage obstiné qu'il y faisait.

Il apprit à ses hôtes qu'il se nommait Charles B. Rosna, colporteur de son vivant, et qu'il avait été assassiné dans cette maison, pour son argent, et enterré dans le cellier. Il désigna même son assassin parmi les noms qu'on lui cita, un brave homme qui, en effet, habitait le cottage à l'époque peu reculée indiquée par l'esprit. On fit des fouilles sous le cellier. On y trouva, dit M^{me} Hardinge, de la chaux, du charbon, des débris de vaisselle, une petite touffe de cheveux, quelques os et un fragment de crâne déclarés par un chirurgien du lieu, avoir fait partie d'une charpente humaine. - « Preuve évidente qu'un homme avait été enterré là, et que la chaux et le charbon qui accompagnaient ces quelques débris avaient été employés à faire disparaître les traces de cette mystérieuse inhumation. »

On comprend l'émoi causé dans la contrée par cette découverte que corroboraient les déclarations persistantes répétées par l'esprit à tous ceux qui venaient le visiter.

L'individu, - indiqué comme l'assassin de ce colporteur que nul n'avait jamais connu, - à qui, sans plus de renseignements, la foule, dans le premier moment, aurait peut-être fait un assez mauvais parti, avait heureusement quitté le pays. Instruit de l'accusation qui pesait sur lui, il y revint plus tard, muni d'honorables certificats attestant qu'il était incapable d'avoir commis ce crime ; et les choses en restèrent là, dit madame Hardinge, avec une involontaire expression de regret. Il est certain que, si l'on eût pendu ce pauvre diable dûment atteint et convaincu du meurtre révélé par les *rappings*, les progrès du spiritisme n'eussent pas été entravés, comme ils le furent à leur début, par l'incrédulité furieuse des pieux énergumènes dont nous avons

parlé tout à l'heure.
Quoique pouvant désormais communiquer tout à son aise avec les habitants de la maison, l'esprit n'en continua pas moins, et même redoubla son tapage nocturne « Les meubles furent remués plus que jamais, les portes ouvertes avec plus de fracas encore, les mains rudes et glacées étreignirent fortement les jeunes filles, et les couvertures de leur lit furent arrachées avec tant de violence, que mesdemoiselles Fox se virent contraintes plusieurs fois de quitter leur chambre, et d'aller camper, comme elles disaient, sur le gazon. On envoya Kate à Ausburn chez sa sœur aînée ; mais les mêmes scènes se renouvelèrent avec Margaret. »
Enfin la famille, n'y tenant plus, se décida à émigrer, et s'en fut demeuré à Rochester. L'esprit du colporteur avait voulu sans doute, par ces mauvais procédés, contraindre les jeunes médiums à transporter le spiritualisme sur un plus grand théâtre, car il les suivit dans leur émigration, et, tout en continuant de se manifester par leur intermédiaire, mit fin aux obsessions qui avaient motivé le départ. Ce fut alors, contre l'honnête famille, un autre genre de persécutions infligées cette fois par le mauvais esprit des vivants.
Accusés d'imposture et sommés de renoncer à leurs pratiques, M. et M^me^ Fox, « se faisant un devoir suprême de propager la connaissance de ces phénomènes, qu'ils considéraient comme une grande et consolante vérité, utile pour tous, » refusèrent de se soumettre, et furent chassés de leur église Les adeptes qui se réunirent autour d'eux furent frappés de la même réprobation. Les conservateurs fanatiques de la *foi des aïeux* ameutèrent contre eux le populaire Les apôtres de la foi nouvelle offrirent alors de faire la preuve publique de la réalité des manifestations devant la population réunie à Corynthian-hall, la plus grande salle de la ville. On commença par une conférence où furent exposés les progrès du phénomène depuis le premier jour. Cette communication, accueillie par des huées, aboutit pourtant à la nomination d'une commission chargée d'examiner les faits ; contre l'attente générale, et contre sa propre attente, cette commission fut forcée d'avouer qu'après l'examen le plus minutieux, elle n'avait pu découvrir aucune trace de fraude On nomma une seconde commission qui eut recours à des procédés d'investigation encore plus minutieux, fit fouiller et même déshabiller les médiums, - par des dames, bien entendu ; - toujours des rappings, des meubles en mouvement, des réponses à toutes les questions, même mentales ; pas de ventriloquie, pas de subterfuge, pas de doute possible. Second rapport plus favorable encore que le premier, sur la parfaite bonne foi des spirites et la réalité de l'incroyable phénomène.
« - Il est impossible, dit M^me^ Hardinge, de décrire l'indignation qui se manifesta à cette seconde déception. Une troisième commission fut immédiatement choisie parmi les plus incrédules et les plus railleurs. Le résultat de ces investigations, encore plus outrageantes que les deux autres pour les pauvres jeunes filles, tourna plus que jamais à la confusion de leurs détracteurs. »
Le bruit de l'insuccès de ce suprême examen avait transpiré dans la ville. La foule exaspérée, convaincue de la trahison des commissaires et de leur connivence avec les imposteurs, avait déclaré que, si le rapport était favorable, elle *lyncherait* les médiums avec leurs *avocats*. Les jeunes filles, malgré leur terreur, escortées de leur famille et de quelques amis, ne se présentèrent pas moins à la réunion, et prirent place sur l'estrade de la grande salle, « tous décidés à périr, s'il le fallait, martyrs d'une impopulaire, mais indiscutable vérité. »
La lecture du rapport fut faite par un membre de la commission qui avait annoncé, lors de son élection, que, « s'il ne parvenait pas à découvrir *le truc*, il se précipiterait lui-même dans la chute du Genessee, » - le Niagara de l'endroit ; - il conclut en affirmant que lui et ses collègues « avaient réellement entendu les rappings, mais qu'il était impossible d'en découvrir l'origine. »
A peine eut-il achevé cette déclaration, qu'un tumulte effroyable s'éleva, et la foule exaspérée allait se précipiter sur l'estrade, lorsqu'un quaker, nommé Georges Willetts, « dont la religion pacifique donnait une autorité particulière aux paroles qu'il prononça, déclara que la troupe de ruffians qui voulait lyncher les jeunes filles, ne le ferait qu'en marchant sur son corps. »
Aucun attentat ne fut commis, et la foule s'écoula en tumulte. Le danger couru fut-il aussi grand que le suppose M^me^ Hardinge ? J'aime à croire le contraire, pour l'honneur des habitants de Rochester.
En tous cas, cette scène est à la fois curieuse et touchante. La résignation de ces jeunes filles à subir des investigations qu'elles considéraient comme outrageantes, leur courageuse attitude devant une populace affolée qui les menaçait de mort, ce père et cette mère prêts à partager le sort de leurs filles, et ne songeant pas même un instant à les détourner de leur dangereuse mission, ces commissions nommées par lés habitants de toute une ville, unanimes entr'elles et dans tous leurs membres pour proclamer loyalement, et non sans risque, la vérité qui les confond, tout cela nous sort un peu de nos coutumes et de notre monde, sauf peut-être cette obstination

de la foule à tourner le dos à l'évidence plutôt que d'abandonner ses idées reçues, apanage de la sottise humaine commun à tous les continents de ce globe, et dont les vieilles académies ne sont pas plus exemptes que les jeunes populations.

2. The modern spiritualism

La persécution est le coup de fouet qui fait galoper une idée. Moins d'un an après l'émeute de Corynthian-hall, c'est-à-dire avant la fin de 1850, le *Modern spiritualism* avait déjà envahi quelques États de l'Union, et comptait à New-York plusieurs centres.

La presse, là-bas comme partout, trouvant la raillerie plus commode que l'étude, et peu disposée à soutenir les nouveautés qui peuvent nuire à l'abonnement, avait pris naturellement parti contre la doctrine naissante, et renchérissait par ses sarcasmes et ses injures sur la réprobation dont les médiums étaient l'objet ; les ministres des cultes tonnaient à qui mieux mieux, dans leurs chaires, contre la nouvelle superstition qui faisait tort aux anciennes ; les maîtres de la science s'insurgeaient contre ce phénomène assez outrecuidant pour employer des procédés inconnus à la physique et à la biologie de nos jours, et la masse moutonnière, entendant vociférer ses bergers et aboyer ses chiens de garde, était prête à se jeter, cornes en avant, sur les intrus qui venaient troubler le repos de la bergerie en offrant de nouveaux pâturages au troupeau. Mais l'opiniâtreté des apôtres s'accrut en raison de la résistance.

Quelques hommes d'une autorité morale et intellectuelle reconnue, amenés, - curiosité ou hasard, - en face de ce phénomène, et forcés d'en constater la réalité, eurent le courage de proclamer leurs convictions et de tenir tête aux détracteurs.

Des écrivains, des orateurs, des magistrats, de révérends ministres prirent fait et cause pour la doctrine bafouée ; des missionnaires éloquents se mirent en voyage ; des écrivains fondèrent des journaux ; des brochures, des pamphlets, répandus à profusion dans ce pays où tous savent et veulent lire, frappèrent à coups redoublés sur l'opinion publique, et ébranlèrent les préventions.

A ce mouvement qui s'accéléra de jour en jour, l'influence féminine fut d'une aide puissante.

L'égalité d'instruction chez les deux sexes a fait la femme américaine l'égale de l'homme. Bien différente de nos Françaises dont l'immense majorité reste engourdie dans l'ignorance, tandis que l'existence de la plupart des autres, instruites de la façon qu'on sait sur les genoux de l'église, oscille à peu près invariablement du magasin de modes au confessionnal, la dame américaine, - et aux États-Unis toutes sont des dames, par l'éducation analogue et souvent commune, - a sa part légitime, active et sérieuse, dans les choses de la pensée. Sur la table de son humble salon, où les voisins, les amis viennent converser une fois par semaine, la femme du petit marchand, de l'ouvrier, du cultivateur, a les brochures du jour, les journaux du pays, les revues en renom, parfois même celles qui viennent de France, d'Allemagne, et surtout d'Angleterre. On peut dire en toute sûreté que la fille ou la femme du plus pauvre Yankee est plus au courant des affaires et des idées de ce monde, que les neuf dixièmes des demoiselles et des dames qui étalent leurs jupes dans les salons de nos diverses aristocraties. Non que les Américaines se privent volontairement du luxe des bijoux et des robes à traîne ; la femme est femme partout, Dieu merci, et le goût du beau se développe en raison de la culture intellectuelle Elles visitent, comme chez nous, les magasins, et se font déployer les nouveautés de la mode ; mais elles veulent aussi, avec non moins d'ardeur, se tenir au courant des nouveautés de l'esprit.

Et, puisque je me suis entraîné à parler un peu longuement du beau sexe américain, moins pour faire rougir notre beau sexe à nous, que pour nous faire rougir nous-mêmes, je veux encore citer un bien joli chapitre des mœurs de ce grand pays.

De temps en temps, dans le courant de l'année, - je tiens ceci d'un ami qui a longtemps habité la Californie, - à propos d'une fête locale, d'une foire, d'une exposition, d'une circonstance quelconque qui met la population en mouvement, on décide qu'il y aura un *Calicot-Party*. - Insuffisante traduction française : *fête du calicot*, ou *fête en calicot*.

Le *Calicot-Party* est un bal où les danseuses ne sont reçues qu'en robe de cotonnade, ce que nous appelions autrefois indienne. Riche ou pauvre, ouvrière ou grande dame, nulle ne manque à ce rendez-vous de cordiale égalité, possible seulement dans un pays où il n'y a d'autre différence entre tous et entre toutes que celle des fonctions et de la fortune, et où vous rencontrez le soir, au théâtre, dans la stalle voisine de la vôtre, cravaté et

ganté comme un gentleman, le charretier qui vous a amené le matin une barrique de vin ou un tonnelet de rhum.
Là se trouvent mêlés et nivelés, pour quelques heures, tous les rangs, toutes les positions, toutes, les fortunes, dans cette toilette uniforme, dans cette gracieuse et amicale confusion. Là se rejoignent et s'entretiennent les amitiés d'enfance, les camaraderies d'école, toutes ces affections, tous ces frais souvenirs, ainsi ravivés, qui chassent chez les unes les fumées de l'envie, chez les autres les bouffées de l'orgueil.
Après cette vraie fête, chacune reprend sa vie, y compris la servante qui s'était hâtée de finir sa journée pour revêtir la robe du *Calicot-Party*, qu'elle serrera précieusement au retour.
D'où vient cette charmante coutume, où le Roi-Coton joue le principal rôle ? Est-ce un hommage rendu au père nourricier des États du Sud ? N'est-ce pas plutôt un reflet des traditions bibliques si chères aux premiers colons de la Pennsylvanie, un compromis avec le jubilé des Hébreux qui, tous les sept ans, rétablissait entre les citoyens l'égalité de fortune, - compromis peu compromettant pour les dollars des millionnaires, mais utile pour leur cœur ?...
On comprend la part des femmes américaines dans la propagande d'une doctrine qui ramenait le culte dans la famille par cette touchante communion, pour ainsi dire palpable, des vivants avec les chers morts, et leur attribuait, dans ces pieuses pratiques, un rôle égal et souvent supérieur à celui de l'homme. Je les soupçonne même d'avoir usé un peu vivement de leur gracieuse influence, et d'avoir été pour quelque chose, sinon pour beaucoup, dans une démarche assez aventureuse qui eût suffi en Europe, et surtout en France, pour enterrer une doctrine naissante, et n'eut d'autre résultat, en Amérique, que de stimuler plus fortement encore le zèle des novateurs.
Des personnages de plus en plus importants avaient fait, l'un après l'autre, acte d'adhésion à la foi nouvelle ; entr'autres un des hommes les plus considérables de la magistrature, le juge Edmonds, chief-justice de la suprême cour du district de New-York, où il avait été élu membre des deux branches de la législature, et nommé président du sénat. Sa conversion au nouveau spiritualisme fit grand bruit dans l'Union, et lui attira force invectives des feuilles évangéliques et des journaux profanes.
Ces attaques passionnées valurent à la jeune doctrine une importante recrue. A la suite d'une violente, diatribe contre le juge Edmonds et ses nouvelles croyances, insérées dans le *National intelligencer*, (moniteur) de Washington, ce journal reçut et inséra la lettre suivante :
« J'ai entendu parler depuis longtemps des Knockins de Rochester ; mais je n'y attachai aucune importance, considérant ces choses comme une illusion qui passerait vite. J'ai persisté dans cette impression, jusqu'à ce que mon attention fût attirée sur les attaques dont le juge Edmonds était l'objet dans les journaux, pour sa croyance aux manifestations spiritualistes. Je connais le juge Edmonds depuis trente ans ; nous avons exercé ensemble des fonctions dans les mêmes cours ; je l'ai connu juge de la Cour d'appel et de la Cour suprême, occupant un rang distingué parmi ses collègues ; je le tiens en outre pour un homme profondément instruit, un jurisconsulte d'un esprit pénétrant et spécialement doué d'une rare faculté d'investigation ; sachant tout cela, j'en conclus que, s'il s'est déclaré un croyant des manifestations spiritualistes, il y a tout au moins dans ce phénomène un sujet sérieux d'observation. »

N.-P. Tallmadge.
Sénateur des États-Unis, ex-gouverneur du Wisconsin.

M. Tallmadge, conséquent avec ses déclarations, chose remarquable chez un homme d'État, se mit en effet à étudier le phénomène, et ne tarda pas à se proclamer spirite.
Soutenu par de telles adhésions, d'autant plus ardentes qu'elles étaient plus nouvelles, le *Modern spiritualism* crut le moment venu de frapper un coup décisif, en faisant affirmer sa doctrine par les représentants du pays.
Une pétition appuyée de quinze mille signatures, en tête desquelles figurait le nom du gouverneur Tallmadge, fut adressée au congrès siégeant à Washington. Sur la demande de M. Tallmadge, qui eut peut-être tort de ne pas se faire lui-même l'avocat de sa cause, un de ses collègues au Sénat, le général Shields, se chargea de présenter la pétition et d'appuyer la requête qui y était exprimée.
Voici le texte de cette pétition qui n'est pas une des moins curieuses et des moins élevées qu'un groupe de citoyens ait présentées à la législature de leur pays :
Pétition.

Aux très-honorables membres du Sénat et de la chambre des représentants des États-Unis, rassemblés en congrès :

Vos pétitionnaires, citoyens de la République des États-Unis d'Amérique, demandent respectueusement la permission d'exposer à votre honorable assemblée qu'un certain phénomène physique et intellectuel, d'une origine contestée et d'une provenance mystérieuse, s'est récemment manifesté dans ce pays et dans presque toutes les contrées de l'Europe, et a acquis tant d'importance, notamment dans les États du nord, du centre et de l'ouest de l'Union, qu'il accapare une grande part de l'attention publique. La nature particulière du sujet sur lequel les pétitionnaires désirent solliciter l'attention de votre honorable assemblée, ressort d'une analyse partielle des divers aspects du phénomène imparfaitement exprimés dans la courte exposition qui suit :

Premièrement. Une force occulte qui se manifeste en agitant, soulevant, arrêtant, saisissant, suspendant, affectant enfin de toutes manières nombre de corps considérable, dans des conditions directement opposées aux lois connues de la matière, et dépassant tout à fait le pouvoir ordinaire de l'esprit humain, s'est manifestée à des milliers de personnes intelligentes et judicieuses, sans que nul n'ait pu jusqu'à ce jour, découvrir, à la satisfaction du public, la cause première ou immédiate de ce phénomène.

Secondement. Des lumières de formes et de couleurs variées, et de divers degrés d'intensité, apparaissent dans des chambres sombres, où il n'existe aucune substance capable de développer une action chimique ou une illumination phosphorescente, et en l'absence de tous les moyens et de tous les instruments par lesquels l'électricité est engendrée et la combustion produite.

Troisièmement. Une autre classe générale de phénomènes que nous désirons porter à la connaissance de votre auguste assemblée, consiste en une variété de sons très-diversifiés dans leurs caractères, et plus ou moins significatifs dans leur expression. Ce sont, en général, des coups mystérieusement frappés, qui semblent indiquer la présence d'une intelligence invisible. Ces bruits, pareils à ceux que produirait une machine en mouvement ou certaines occupations manuelles, se font entendre très-souvent. Il en est d'autres qui ressemblent aux hurlements des vents et des vagues, auxquels parfois se mêlent de rudes craquements, comme ceux des mâts et des voiles d'un navire tourmenté par une mer furieuse - Parfois éclatent de fortes détonations semblables au bruit du tonnerre ou à une décharge d'artillerie, accompagnées d'un mouvement oscillatoire des objets environnants et, dans certains instants, d'une vibration et d'un tremblement du parquet. Il arrive même que toute la maison est ébranlée par le phénomène. - Dans d'autres occasions, on entend des sons harmonieux semblant sortir de voix humaines, mais le plus souvent d'instruments variés, tels que fifres, tambours, trompettes, guitares, harpes, pianos, dont les accords sont mystérieusement et successivement produits, avec ou sans la présence des instruments, et, en certains cas, sans la présence même d'un être humain, ou de tout autre agent visible - Ce phénomène, autant qu'on peut étudier son mode d'action, semble dépendre de principes d'acoustique encore inconnus. Il y a là évidemment une impression exceptionnelle des nerfs auditifs, causée par un mouvement ondulatoire de l'air, quoique le moyen par lequel ces ondulations atmosphériques sont produites, échappe complètement à l'investigation des plus scrupuleux observateurs.

Quatrièmement. Toutes les fonctions du corps et de l'esprit humain sont souvent influencées d'une façon étrange, et placées dans certains états anormaux, dont personne ne peut définir ni comprendre les causes. Cet invisible pouvoir interrompt l'opération normale des facultés, suspendant la sensation et la capacité pour le mouvement volontaire, arrêtant la circulation des fluides animaux, et réduisant la température des membres et de certaines parties du corps aux conditions du froid et de la rigidité cadavériques. Parfois la respiration est entièrement interrompue pendant quelques heures, et même quelques jours ; après quoi les facultés de l'esprit et les fonctions du corps sont complètement rétablies.

Il est de plus dûment établi que ces phénomènes ont été suivis, dans beaucoup de cas, d'un trouble mental et physique permanent, et il est positivement affirmé et cru que plusieurs personnes affectées d'infirmités organiques ou de maladies, en apparence incurables, ont été soudainement soulagées et entièrement guéries par le même mystérieux agent.

Il nous sera permis d'observer à ce sujet que deux hypothèses générales ont été émises sur ce remarquable phénomène.

Les uns l'attribuent au pouvoir et à l'intelligence des esprits qui ont quitté cette terre, agissant sur les éléments subtils et impondérables qui traversent et pénètrent toutes les formes matérielles, et cette explication, nous devons le faire remarquer, s'accorde avec les déclarations nettes et affirmatives des manifestations elles-

mêmes.
Parmi ceux qui acceptent ces hypothèses, se trouvent un grand nombre de nos concitoyens aussi distingués par leur valeur morale et la haute portée de leur esprit, que par leur dominante position sociale et leur influence politique.
Les autres, non moins distingués dans toutes les relations de la vie, rejettent cette conclusion, et soutiennent l'opinion que les principes connus de la physique et de la métaphysique doivent fournir des moyens d'investigation suffisants pour expliquer tous ces faits d'une manière scientifique et rationnelle.
Quoique vos pétitionnaires, loin de s'entendre sur cette question, soient, au contraire, consciencieusement arrivés à des conclusions toutes différentes sur les causes probables des faits ci-dessus décrits, ils prennent très-respectueusement la liberté d'assurer à votre honorable assemblée qu'ils sont complètement d'accord dans l'opinion que ces phénomènes sont bien réels, et que leur mystérieuse origine, leur nature toute spéciale et leur haute importance pour les intérêts de l'humanité demandent une investigation patiente, complète et scientifique.
On ne peut raisonnablement nier que ces divers phénomènes ne soient appelés à produire d'importants et durables résultats, affectant les conditions physiques, le développement intellectuel et le caractère moral d'une grande partie du peuple américain.
Il est clair que ces pouvoirs occultes influencent les principes essentiels de la santé et de la vie, des pensées et des actions, et peuvent être destinés à modifier les conditions, de notre être, la foi et la philosophie de notre époque et le gouvernement du monde.
Estimant, en outre, qu'il est intrinsèquement convenable et en même temps strictement compatible avec l'objet principal et l'esprit essentiel de nos institutions de s'adresser aux représentants du peuple pour tous les sujets présumés vraiment capables de conduire à la découverte de nouveaux principes qui doivent, ou peuvent amener des conséquences importantes pour l'humanité, nous, vos concitoyens, dont les noms sont apposés au bas de cette pétition, désirons ardemment être écoutés dans cette circonstance.
En conséquence donc de l'objet considéré dans cette présente pétition, et en considération des faits et raisons qui y sont contenus ou relatés, vos concitoyens demandent très-respectueusement à votre honorable assemblée qu'il soit nommé une commission à qui soit référé ce sujet, et choisie parmi les hommes les plus capables que possible de mener à bonne fin cette investigation. »
Le général Shields appuya, comme on va le voir, la requête de ses clients. Si l'honorable général est encore de ce monde, et que j'aie une cause quelconque à plaider aux États-Unis, je ne la lui confierai pas. Je cite cet épisode parlementaire de la grande république qui me semble curieux pour nous autres Français, et qui est un point intéressant dans l'histoire du phénomène.
Voici d'abord le speech du général, tel qu'il est reproduit par le journal officiel de Washington, date : avril, 1854.
- « Je demande la permission de présenter au Sénat une pétition signée de quinze mille personnes, sur un sujet très-singulier et tout nouveau.
Les pétitionnaires n'exposent que certains phénomènes matériels et spirituels, de mystérieuse provenance, sont devenus assez importants dans ce pays et en Europe, pour occuper une grande partie de l'opinion publique. »
Suit l'énumération des principaux faits exposés dans la pétition, après quoi le général Shields poursuit en ces termes :
« Je viens de donner un véridique tableau synoptique de cette pétition qui, quoique sans précédents, jusqu'à ce jour, a été préparée avec une remarquable habileté, et présente le sujet avec une grande délicatesse et une louable modération.
Les différents âges du monde ont eu leurs illusions particulières. L'alchimie occupa pendant plusieurs siècles l'attention d'hommes éminents, et il y a eu des choses sublimes dans l'alchimie : la pierre philosophale, la transmutation des métaux en or, l'élixir de longue vie furent des bienfaits que la pauvre humanité désira ardemment, et que l'alchimie s'efforça de découvrir avec persévérance et piété. Roger Bacon, un des plus grands hommes du treizième siècle, en cherchant la pierre philosophale, découvrit le télescope, la lentille et la poudre à canon.
La poursuite de cette illusion conduisit ainsi à un nombre de découvertes utiles. Au seizième siècle florissait Cornélius Agrippa, alchimiste, archéologue et magicien, un des plus illustres professeurs de la philosophie

hermétique, qui n'aient jamais vécu. Il avait tous les esprits de l'air et tous les démons de la terre à ses ordres. Paulus Servius dit que le diable, sous la forme d'un chien noir, suivait Agrippa partout où il allait Thomas Nash rapporte que, sur la demande de lord Surrey, il rappela de la tombe quelques-uns des grands philosophes de l'antiquité, entre autres Cicéron, a qui il fit répéter son fameux plaidoyer pour Roscius. Pour plaire à l'empereur Charles IV, il évoqua le roi David et le roi Salomon, et l'empereur s'entretint longuement avec eux sur la science du gouvernement.

Je passerai sous silence le fameux Paracelse, pour faire allusion à un Anglais, dont il est important que chacun connaisse la véridique histoire :

Dans le seizième siècle, le docteur Dee fit de tels progrès dans la science cabalistique, qu'il acquit le pouvoir d'entretenir des conversations familières avec les esprits et les anges, et d'apprendre d'eux tous les secrets de l'univers. Dans une occasion, l'ange Uriel lui donna un cristal noir de forme convexe, qu'il lui suffisait de regarder avec attention, et, par un grand effort de sa volonté, il faisait venir aussitôt l'esprit qu'il désirait voir apparaitre pour savoir de lui les choses de l'avenir.

Dee raconte dans ses véridiques mémoires qu'un jour qu'il était assis avec un noble Polonais nommé Albert Loskin, ils virent sortir de l'oratoire une créature spirituelle semblable à une jeune fille de sept à neuf ans, des cheveux bouclés tombant sur ses épaules, et une robe à traîne de couleurs changeantes, variant du rouge au vert, Elle semblait folâtrer au milieu des livres, qui se dérangeaient pour lui livrer passage. J'appelle cela une manifestation spirituelle de la meilleure espèce, puisque même des livres subissaient l'influence de cette créature fascinatrice.

Un Irlandais, Eward Kelly, qui était présent et fut témoin de cette charmante apparition, confirme le récit du docteur ; et certes il ne serait pas raisonnable de douter d'une histoire affirmée par un Irlandais (*rires*). Le docteur Dee fut le favori distingué de plusieurs rois et reines, ce qui prouve que la science spiritualiste était en haute réputation, au temps de la bonne reine Élisabeth...

Il serait curieux de suivre les sciences occultes à travers les phases du magnétisme minéral et animal, etc... Jusqu'à la présente et plus faible de toutes, les manifestations spiritualistes ; mais j'en ai dit assez pour démontrer la vérité de ce bel aphorisme de Buckles : « La crédulité des dupes est aussi inépuisable que le génie inventif des fripons. »

Voilà comment le général Shields appliqua sa verve humoristique sur les épaules de ses clients.

La délibération fut digne du speech :

« M. Weller. - Que propose le sénateur pour cette pétition ?

« M. Petit. - Qu'on la renvoie à trois mille clergymen. (*rires*).

« M. Weller. - Je propose qu'elle soit renvoyée au comité des relations extérieures. (*rires*)

« M. Shields. - J'accepte le renvoi.

« M. Weller. - Je suis d'avis que nous devons entrer en relations extérieures avec ces esprits (*rires*) ; et, dans ce cas, il y a un sujet qui se recommande à l'attention du comité. Il est utile pour les Américains de savoir s'ils perdent leur qualité de citoyen, quand ils quittent ce monde. Il est urgent que toutes ces graves questions soient examinées par le comité des relations extérieures, dont je suis un humble membre Je vote pour le renvoi à ce comité.

M. Mason. - L'honorable sénateur qui a présenté cette pétition est plus compétent que qui que ce soit sur un tel sujet. Je suis donc d'avis qu'il faut choisir le comité qu'il proposera, ou renvoyer la pétition au comité de la guerre dont il est président. Certainement le comité des relations étrangères n'a rien à voir en cette affaire. Peut-être vaudrait-il mieux déposer la pétition sur la table.

M. Shields. - C'est un sujet important et que l'on en peut pas traiter d'une façon aussi légère ; (*rires bruyants*) j'accepte la motion du sénateur de Californie, mais je ne veux pas que la pétition soit remise au comité des relations étrangères, avant que le président ne soit bien certain qu'il peut donner satisfaction au sujet. (*rires*). Je voulais proposer de renvoyer la pétition au comité des postes et voies de communication, car il y a là une possibilité d'établir un télégraphe spirituel entre le monde matériel et celui des esprits. (*rires*)

M. Mason. - Je vote pour que la pétition soit déposée sur la table. - Ce qui est accepté. »

« - La pétition fut, selon la formule, déposée sur la table dit M^{me} Hardinge ; mais, conformément aux prescriptions de la loi en des cas pareils, elle est conservée dans les archives nationales, où elle reste comme une preuve qu'il y eut, à notre époque, au moins quinze mille personnes sur la terre mieux renseignées sur la

philosophie des sciences intellectuelles et des hauts intérêts de l'immortalité, que leurs représentants élus. »
D'importantes recrues devaient bientôt consoler le *modern spiritualism* de cet échec législatif qui n'intimida, du reste, ni les *esprits*, ni les adoptes. Le juge Edmonds répondit aux plaisanteries du congrès en publiant un livre, *Spirit manifestations*, qui fit, dans les États-Unis, une sensation profonde, et, grâce au secours de quelques hommes de science dont les expériences vinrent confirmer le phénomène, les quinze mille devinrent des millions.

3. Les convertis

« - Le 23 avril 1851, écrit le juge Edmonds, je fis partie de neuf personnes qui s'assirent autour d'une table placée au milieu de la chambre, et sur laquelle était une lampe allumée. Une autre lampe était placée sur la cheminée. Bientôt, à la vue de tous, la table fut enlevée au moins à un pied du parquet, et secouée en avant et en arrière, aussi aisément que je pourrais secouer un gobelet dans ma main. Quelques-uns de nous essayèrent de l'arrêter en employant toute leur force, mais en vain. Alors nous nous retirâmes tous loin de la table, et, à la lumière des deux lampes, nous vîmes ce lourd meuble d'acajou suspendu en l'air. - Je résolus de poursuivre ces investigations, pensant que c'était une déception et décidé à éclairer le public ; mais, mes recherches m'amenèrent à un résultat tout opposé. »
« - J'avais d'abord repoussé dédaigneusement ces choses, dit le professeur Mapes, - professeur de chimie à l'académie nationale des États-Unis, - mais quand je vis que quelques-uns de mes amis étaient complètement immergés dans la magie moderne, je résolus d'appliquer mon esprit à cette matière, pour sauver des hommes qui, respectables et éclairés sur tous les autres points, étaient, sur celui-là, en train de courir tout droit à l'imbécillité. »
Le résultat des investigations du professeur Mapes, fut, comme pour le juge Edmonds, une immersion complète dans les eaux du spiritisme.
La même aventure arriva à l'un des savants les plus éminents d'Amérique, Robert Hare, professeur à l'université de Pennsylvanie.
Il commença ses recherches en 1853, époque où, selon ses propres paroles, « il se sentit appelé, comme par un devoir envers ses semblables, à employer ce qu'il possédait d'influence pour essayer d'arrêter le flot montant de démence populaire qui, en dépit de la science et de la raison, se prononçait si opiniâtrement en faveur de cette grossière illusion, appelée *spiritualism*. »
D'abord convaincu que son confrère anglais, Faraday, avait donné la véritable explication du soi-disant phénomène, il reconnut bientôt que les expériences du grand physicien étaient insuffisantes, et s'ingénia, pour les compléter, à inventer des appareils nouveaux.
« Il prit des billes de billard en cuivre, les plaça sur une plaque de zinc, fit poser, les mains du médium sur les billes, et, à son grand étonnement, la table se remua. Alors il fit plonger les mains du médium dans l'eau, de manière à n'avoir aucune communication avec la planche sur laquelle était placé le vase qui contenait le liquide, et, à sa plus grande surprise encore, une force de dix-huit livres fut, exercée sur la planche Il essaya d'un autre procédé : le long bout d'un levier fut placé sur une balance en spirale, avec un indicateur fixe et le poids marqué. La main du médium était posée sur le petit bout du levier, de façon qu'il lui fût impossible de faire pression vers le bas et, qu'au contraire, sa pression, s'il en exerçait une, ne pût produire que l'effet opposé et soulever le long bout. A sa grande stupeur, le poids fut augmenté de plusieurs livres sur la balance. Enfin il adapta à une table un disque contenant les lettres de l'alphabet, et disposé de telle sorte que le médium ne put voir les lettres, le cadran où elles étaient rangées faisant face aux spectateurs placés à quelque distance de la table, à l'autre bord de laquelle se tenait le médium qui ne voyait le disque que par derrière. Une aiguille mobile, fixée au milieu du cadran, devait indiquer successivement les lettres des mots dictés, complètement à l'insu du médium. »
Le résultat de ces diverses expériences fut un volume publié en 1856 par le docteur Hare, *Expérimental investigation of the spirit manifestations*, qui fit aux États-Unis un effet encore plus considérable que le livre du juge Edmonds.
La bataille continua pourtant, malgré ces conversions éclatantes. Savants contre savants, la mêlée devint pire encore La passion scientifique ou dévote fut poussée si loin, qu'en 1860, la législation de l'Alabama fit un bill

déclarant que toute personne qui ferait de publiques manifestations spirites dans l'État serait condamnée à 500 dollars d'amende - Assez joli pour la libre Amérique ! - Le gouverneur, il est vrai, refusa sa sanction à ce bill. Je voudrais savoir combien de ces braves législateurs de l'Alabama sont devenus, depuis ce jour, d'enragés spirites.

Donc les plus importantes recrues du *Modern Spiritualism*, aux États-Unis, se-firent parmi les hommes qui s'étaient donné mission de le combattre.

La même chose eut lieu quelques années plus tard, en Angleterre, où nous allons voir des savants de premier ordre, dédaigneux des clameurs de leurs confrères, s'occuper laborieusement de ces phénomènes réputés inadmissibles, et proclamer en honnêtes gens et en vrais expérimentateurs scientifiques, le résultat de leurs recherches et le bilan de leurs convictions. Au point de vue de l'indépendance personnelle, de la libre conscience et de la véritable *dignity*, la race anglo-saxonne produit décidément d'autres hommes que la nôtre. S'il se trouve chez elle, comme chez nous, même parmi ses intelligences d'élite, de sottes vanités, de puérils entêtements, d'indignes paresses et de pauvres caractères, on y rencontre du moins, çà et là, des maitres, dignes de ce nom, regardant la recherche du vrai comme le devoir de l'homme et le but de la science, marchant dans cette voie contre leurs propres idées, et ne s'arrêtant ni devant le ridicule, ni devant la défaveur.

Un des derniers convertis au *Modern Spiritualism*, parmi les grands noms américains, est Robert Dale Owen, qui jouit à la fois d'une réputation de savant et d'une renommée spéciale d'écrivain dans la langue anglaise. Son dernier livre, imprimé à Philadelphie en 1877, sous le titre original : *Foot falls on the boundary of another World*, - faux-pas sur la limite d'un autre monde - est plein d'idées élevées, d'aperçus ingénieux, et, comme il l'annonce lui-même, d'instructives narrations.

Je laisse les faits de côté. L'Angleterre nous en fournira en quantité suffisante ; mais je me fais un devoir de traduire ces deux paragraphes, qui, dans leur forme ironique, donnent une assez rude leçon à plusieurs générations de savants :

« - Il y a deux manières de procéder dans la recherche de la vérité :

L'une : - s'asseoir tranquillement sur un stock d'idées préconçues ; bien déterminer, avant de se livrer à aucune recherche, ce qui peut être, ce qui doit être, ou ce qu'il faut que les choses soient ; se faire à l'avance ce qu'on appelle une idée claire des faits naturellement possibles ou impossibles ; et alors, aller de l'avant, armé contre toutes les nouveautés *non conformes*, avec la résolution de ne pas perdre de temps à les examiner. - L'autre procédé, plus modeste et plus *baconien*, consiste à allonger le pas dans le monde, l'œil ouvert, l'oreille tendue, spectateur indépendant, sachant que notre fagot d'opinions est encore incomplet et épars. Nul *ce ne doit pas être* ne se dresse devant celui-là, pour l'empêcher de regarder et d'écouter tout ce qui se présente ; nulle impossibilité convenue ne le détermine à rejeter un témoignage digne de confiance : nul préjugé dans son esprit, ne barre le chemin à l'évidence, sous prétexte d'improbabilité.

Nous rions de la mère de Jack le marin, qui, lorsque son fils s'efforça de lui persuader qu'il y a des poissons volants, regarda cette tentative comme une insulte à son entendement, mais accepta sans conteste l'histoire que lui fit le jeune drôle d'une roue du char de Pharaon, rapportée du fond de la mer Rouge par l'ancre de son navire. Pourtant la vieille lady fait partie d'une classe nombreuse, comptant parmi ses membres des illustrations savantes et lettrées, et c'est un phénomène très-fréquent dans les académies scientifiques et les royales institutions. »

Hélas ! Il n'est que trop vrai. Que nous en connaissons de ces vieilles ladies, dans les chaires, dans les tribunes, dans les revues, dans les journaux ! Impossible de faire entrer, dans leur tête branlante, l'idée des poissons volants. Il en est même qui ferment les yeux pour ne pas les voir tomber sur le pont du navire, et qui, ensuite, écrivent des articles acariâtres contre ceux qui en ont vu voler.

3ème Partie : En Angleterre

La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face et sans crainte, tout problème qui peut franchement se présenter à elle.
Sir Williams Thompson.
(Discours d'ouverture prononcé en 1871, devant l'Association britannique, à Édimbourg.)

Les faits sont plus utiles quand ils contredisent, que quand ils appuient les théories reçues.
Sir Humphrey Davy.

Essayez l'expérience pleinement et localement ; alors, si vous rencontrez la fraude, dévoilez-la ; si c'est la vérité, proclamez-la ! Voilà la seule méthode scientifique, et c'est celle-là que je me propose de suivre résolument.
Williams Crookes.

L'injure et le ridicule que nous avons subis ne partent que de ceux qui n'ont eu ni le courage, ni la convenance de faire quelque recherche, avant d'attaquer ce qu'ils ignorent entièrement.
Cromwel F. Varley.

1. Une conférence à Tombouctou

Jusqu'à ce que le Niger soit déclaré navigable, ou que le chemin de fer transsaharien fasse siffler la vapeur dans le désert, les chimistes de Tombouctou sont bien excusables d'ignorer ce qui se passe dans cette région peu fréquentée qu'on nomme l'Europe, sur les bords d'un fleuve appelé Tamise, dont ils n'ont jamais ouï parler, ou dans le fond d'un pays intitulé Allemagne, qu'ils ne connaissent pas du tout. Ils sont donc exposés à faire preuve d'une légitime ignorance, quand ils invoquent, à l'appui de leurs thèses plus ou moins risquées, les savants étrangers dont ils ne savent pas même les noms.
C'est ce qui advint à M. Alfred Naquet dans une conférence qu'il fit, un soir de l'an dernier, sur le boulevard des Capucines de la capitale africaine. Il ne parlait malheureusement ni du divorce, ni de la République. Après avoir éreinté précédemment les révélateurs anciens, il traitait, ce jour-là, la question des révélateurs modernes, autrement dit les spirites du Niger, qu'il arrangeait d'une belle façon. C'était à croire qu'il avait lu tous les lieux communs et toutes les vulgaires plaisanteries qui se débitent depuis vingt ans, dans les pays civilisés, sur cet ordre de phénomènes, car l'éminent conférencier, toujours charmant causeur, il est vrai, tirait peu d'arguments de son propre fonds.
Il lui arriva pourtant tout-à-coup, - inspiration personnelle cette fois, mais, comme on va le voir, malencontreuse, - de déclarer que jamais, au grand jamais, nulle part, sur la surface de ce globe, un homme tant soit peu sérieux, initié le moins du monde aux arcanes de la science, n'avait daigné s'occuper de ces fadaises, partout abandonnées à la crédulité des nigauds. Sur ces mots, une jeune dame se leva, et déposa sur le bord de la chaire, à côté du verre d'eau, un petit papier plié en quatre. L'orateur déplia le petit papier.
« On me cite, dit-il, avec le nom des auteurs, des ouvrages de savants européens qui ont traité cette matière Je me fais un devoir d'affirmer à l'honorable assistance que je n'ai pas la moindre connaissance des travaux dont il est question. »
Chose toute naturelle à Tombouctou.
Cet incident ne fut pas étranger à la confection du présent livre. Persuadé que les autres savants de ce pays fermé ne sont pas mieux renseignés que leur spirituel confrère sur des recherches faites si loin d'eux, je résolus de les éclairer, en écrivant ces pages que j'expédierai par la plus prochaine caravane aux conférenciers de Tombouctou.

2. L'investigation en Angleterre

Parmi les hommes marquants de l'Angleterre qui se sont résolument livrés à l'étude de ce phénomène si dédaigneusement, traité dans les laboratoires du Soudan, figure en première ligne, par ordre chronologique, M. P. Barkas, membre de la Société de géologie de Newcastle.

« - Il y a dix ans, écrit M. Barkas, dans un livre publié en 1802, *Outliness of investigations into modern spiritualism*, - esquisses d'investigations des phénomènes du spiritualisme moderne, - « il y a dix mis, ayant entendu parler des manifestations dites spiritualistes en Amérique, sachant que ces phénomènes avaient le témoignage d'hommes recommandables et sérieux, et que quelques manifestations élémentaires avaient fait leur apparition en Angleterre, je résolus d'examiner pleinement ce sujet, et de ne pas me détourner d'un côté ou de l'autre, jusqu'à ce que j'eusse obtenu un nombre de faits suffisant, entendu le témoignage de celles de mes connaissances qui s'occupaient de ces faits, et lu tous les bons ouvrages, pour ou contre, que mes moyens et le temps me permettraient *d'embrasser*. »

Dix ans d'investigations, M. Naquet, avant de faire une seule conférence ! Ce n'est pas à Tombouctou que la science nous offre de ces consciences-là.

- Pardon, huit, huit seulement, rien que pour s'assurer du fait en lui-même :

« - Durant huit ans d'investigation tenace, j'évitai avec soin de m'engager dans aucune théorie, et dans ces deux dernières années, malgré l'attente impatiente des crédules et des non-croyants, de me risquer à exprimer une idée définitive Je résolus d'avoir mes convictions bien mûres, avant de hasarder aucune opinion. »

Je sais un pays, sur l'autre rive de la Manche, où les savants ne se donnent pas tant de peine, et n'en expriment que plus aisément leur manière de voir, sans avoir vu.

« - L'effet de ces conclusions auxquelles je suis arrivé à la fin, dit M. Barkas, sera peut-être de m'aliéner les spiritualistes ardents qui pensent avoir de bonnes raisons pour croire qu'ils sont en fréquente communication avec leurs amis défunts, de m'attirer le dédain de ceux qui sont forts en philosophie matérialiste, et les bah ! Bah ! Des superficiels et des demi-savants en sciences naturelle, psychologique ou physiologique, assez suffisants pour supposer qu'ils ont atteint la vérité dans toutes ces matières, et qu'en dehors des limites de leurs expériences, il n'y a rien que de faux. »

A cette lumineuse objection des connaissances acquises qui ferment la porte aux connaissances à acquérir, M. Barkas a répondu par une boutade qui mérite d'être traduite pour les facultés étrangères. Elle se trouve dans une lettre adressée à l'éditeur du *North of England advertiser*, qui s'était fait l'écho de cette remarquable théorie.

« - Nous ne devons croire, dites-vous, aucune chose qui ne soit pas d'accord avec nos connaissances acquises. Alors le roi de Siam a raison, quand il dit qu'il ne peut exister une chose pareille à la glace, car son expérience acquise n'a jamais apporté la glace dans la sphère de ses observations. Les philosophes du XVII^{e} siècle qui niaient la chute des aérolithes étaient entièrement dans le vrai, car les aérolithes n'étaient jamais venus tomber devant eux et n'étaient pas en accord avec leurs connaissances acquises. Benjamin Franklin fut justement regardé comme un halluciné par le monde savant, quand il prétendit avoir soutiré l'électricité des nuages ; un fou aussi, le docteur Harvey, avec sa théorie de la circulation du sang, tous les médecins sachant que c'était en désaccord avec le savoir acquis ; traverser l'Atlantique par la vapeur contre vents et marées, insensé ! Communiquer de Londres à Paris en quelques secondes, allons donc ! Forcer le soleil de faire le portrait de quelque gamin malpropre qui s'assoira devant une chambre noire, impossible ! Cela blesserait la dignité de l'astre du jour et n'est pas en harmonie avec nos connaissances acquises. Photographier et rendre parfaitement apparent et distinct sur un espace pas plus large que la seizième partie d'un pouce, un paysage couvrant l'espace de plusieurs milles, ridicule ! Montrer mille animaux parfaits nageant, plongeant, mangeant, jouant dans la dixième partie d'une goutte d'eau, monstrueux ! Ce n'est pas en accord avec nos connaissances acquises. Voir et entendre une table répondre correctement aux questions, ou flotter dans l'air sans machine, entendre jouer des accordéons et des guitares sans musicien visible, apercevoir des mains prenant des crayons et écrivant des communications que l'on peut ensuite conserver et lire à son aise., folie ! ce n'est pas en accord, etc...

Un éditeur du *North of England advertiser*, en l'an 1600, aurait ainsi répondu à chacun des faits précités, et cependant, de tous ces faits, les seuls auxquels l'éditeur de l'*Advertiser* de 1861 puisse faire cette réponse sont les derniers que je viens de dire, et la seule justification qu'il donne pour les traiter ainsi, c'est qu'ils ne sont pris en accord, etc. »

M. Wallace que nous allons rencontrer tout à l'heure, fait, au sujet des mêmes objections, la remarque suivante

:
« - Il y a un siècle, un télégramme à trois milles de distance n'aurait pas été cru possible, et n'aurait été admis sur aucun témoignage, sauf par les ignorants et les superstitieux qui croient aux miracles. Il y a cinq siècles, les effets produits par le moderne télescope et par le microscope auraient semblé miraculeux, et, s'ils eussent été racontés par un voyageur venant de la Chine ou du Japon, n'auraient certainement trouvé que des incrédules. Le pouvoir de plonger la main dans un métal en fusion et de la retirer intacte est un remarquable exemple d'une loi de la nature contredisant une autre loi connue. »
« - Presque toutes nos connaissances en anatomie et en physiologie, poursuit M. Barkas, sont le résultat de l'observation et non de la raison. La raison, sans l'observation, ne nous enseigne rien sur la germination et la croissance fœtale du corps humain. La raison, sans l'observation, ne nous éclaire pas sur les myriades d'opérations et de mouvements qui opèrent continuellement dans la charpente humaine ; la raison, selon toute probabilité, ne nous aurait jamais appris que, du sang, peuvent être sécrétés, os, muscles, nerfs, peau, chair, ongles, cire, salive, fluide lacrymal, jus gastrique, jus pancréatique, bile, urine, semence... etc..., toutes ces choses ont été enseignées par l'observation et, quand l'observation manque, la raison est en faute. L'observation n'enseigne pas l'usage de la rate et de la glande pinéale, et il en résulte que les médecins philosophes, depuis le temps d'Hippocrate jusqu'aux modernes étudiants qui viennent alternativement pâlir et rougir devant les examinateurs du royal collège des chirurgiens, n'ont été et ne sont capables de donner aucune théorie satisfaisante sur les fonctions de cos deux parties du corps humain. Vous, M. l'éditeur, pouvez dire à vos lecteurs, comme firent les anciens, que la glande pinéale est le siège de l'âme, et que la rate colore ou alimente les globules du sang ; mais, - car vous ne savez rien du contraire, - vos abonnés pourraient être aussi prés de la vérité, s'ils vous répondaient : « - Non ! C'est la glande pinéale qui colore le sang, et la rate, à en juger par les actions de beaucoup de gens, est le siège de l'âme. »
A propos de la chute des aérolithes mentionnée dans les premières lignes de ces pages humoristiques, si les savants du XVII^{e} siècle niaient obstinément que ces pierres tombassent du ciel, ceux du siècle suivant commirent une bévue toute différente, mais beaucoup plus drôle.
Les temps avaient marché ; les monolithes mystérieux tombaient décidément d'en haut. Bien plus et bien mieux, ils étaient fabriqués par la foudre. On avait découvert et décrété *urbi et orbi, ex cathedra scientiarum*, que c'était le tonnerre qui se livrait à cette composition, au sein des nuages, pour occuper ses loisirs. - Anathème à qui eût nié cette vérité universellement reconnue et enregistrée à tout jamais dans le livre d'or des connaissances acquises. *Vade rétro ! Raca !* Absolument comme aux tourneurs de tables d'aujourd'hui.
Mais la foudre ne se bornait pas à la confection grossière de ces pierres informes puant le souffre et noires de fer ; elle fabriquait aussi le plus pur silex, et même s'amusait à le façonner en toutes sortes d'instruments, haches, grattoirs, petits couteaux, dont elle jetait de temps en temps des échantillons sur la terre, poussant la sollicitude jusqu'à faire un trou dans les haches pour qu'on pût y emmancher un bâton. Les silex ainsi taillés et troués s'appelaient *pierres de foudre*, à l'Académie des sciences.
Jussieu, en 1723, fut repoussé avec perte quand, rapprochant les pierres de foudre des haches polies encore en usage chez quelques peuples sauvages, il conclut de cette comparaison que notre continent avait été autrefois habité par des hommes à qui les mêmes besoins et la même disette de fer avaient imposé la même industrie
Onze ans plus tard, Mahudel établit péremptoirement dans un mémoire lu à l'Académie que pierres de foudre et haches polies des sauvages étaient une seule et même chose.
- Soit, lui répondit la science officielle, ne pouvant plus faire autrement ; cela prouve tout simplement que la foudre fabrique des haches et perce des trous pour tout le monde, pour les sauvages comme pour nous. Les sauvages, qui n'ont pas d'usines métallurgiques, se servent de ces pierres, et nous, qui possédons des forges, nous dédaignons le silex, voilà toute la différence. *Prouvez d'abord que les haches ne se forment pas dans les nues*. Ensuite, nous verrons.
Quand on rapproche cette séance de colle du *long Péronnier*, on est tout surpris de voir, à ce point conservée, la dose de naïveté qu'à travers les siècles, se transmettent les corps savants. Il parait que c'est la seule chose qui reste intacte, au milieu de la débâcle des connaissances acquises.
Revenons à M. Barkas ! Voici sa conclusion, après ses longues investigations sur ces phénomènes qui forceront un jour, comme les pierres polies, les portes rouillées et verrouillées des illustres corporations.
« - Les simples faits des tables frappant et se remuant, épelant les noms, indiquant l'âge, l'heure des montres

ou le montant de l'argent qui se trouve dans la poche des assistants, etc., peuvent être expliqués à la rigueur par l'influence magnétique ou hypnotique, comme on la nomme maintenant. Mais comment expliquer les faits supérieurs qui se produisent fréquemment, tels, par exemple, que de donner le montant exact d'une série de pièces de monnaie qu'une personne présente remet à une autre, sans que ni l'une ni l'autre n'en sache le compte ; de communications écrites de diverses manières, sans que personne s'approche du crayon ou du papier ; de livres feuilletés et d'importants passages indiqués, sans que nul ne touche le livre ; de la production d'une musique très-compliquée et parfaitement belle sortant de pianos, de guitares ou d'accordéons, sans que personne n'ait la main sur les cordes ou sur les touches.
Ces faits, et d'autres de même espèce, prouvent l'existence d'agents invisibles et intelligents d'une espèce quelconque Je suis poussé à cette conclusion par ce fait que je n'ai pas été capable de trouver aucune loi physique ou psychologique qui rendit un compte satisfaisant de ces phénomènes.
Qui peut déterminer les limites du possible, limites que la science et l'observation reculent chaque jour ? Examinons, doutons, mais ne soyons pas assez hardis pour nier la possibilité de pareilles occurrences. »
M. Barkas déclare avoir été témoin personnel des faits qu'il énumère Nous en verrons d'autres analogues et plus étranges encore, constatés *de visu* par de non moins compétents explorateurs. Quant aux conclusions à tirer, chacun, selon la tournure de ses idées et le tempérament de son esprit, est maître de penser ce que bon lui semble.

3. La société dialectique de Londres

La société dialectique de Londres, fondée en 1867, sous la présidence de sire John Lubbock, membre de la société royale de Londres, et ayant, parmi ses vice-présidents, Thomas Henry Huxley, un des professeurs les plus savants de l'Angleterre, et M. Georges Henry Lewes, physiologiste éminent, décida, dans sa séance du 6 janvier 1869, qu'un comité serait nommé pour examiner les prétendus phénomènes du spiritualisme, et en rendre compte à la société. Le débat qui s'éleva à ce propos fit constater que la plupart des membres n'admettaient pas la réalité de ces phénomènes, et pensaient, à la suite de cet examen solennel, voir le *modern spiritualism* anéanti pour toujours. Cet espoir fut partagé par la grande majorité des journaux anglais qui saluèrent la nomination du comité par des cris d'enthousiasme,
Dix huit mois après, ce comité composé d'hommes appartenant à la magistrature, au clergé, aux lettres et aux sciences, présentait au conseil d'administration le rapport suivant :
Messieurs,
« Votre comité, après avoir reçu les dépositions orales ou écrites d'un grand nombre de personnes qui ont décrit des phénomènes dont elles ont déclaré avoir fait l'expérience, convaincu qu'il était de la plus grande importance de vérifier les phénomènes en question, par des expériences et des épreuves personnelles, s'est divisé en *sous-comités*, ce qui a paru le meilleur moyen d'arriver à ce résultat.
En conséquence, six sous-comités ont été formés.
Tous ont envoyé des rapports d'où il résulte qu'une grande majorité des membres de votre comité sont devenus les réels témoins de diverses phases des phénomènes, sans l'aide ou la présence d'aucun médium de profession, quoique la plus grande partie d'entre eux aient commencé leurs investigations dans des dispositions d'esprit ouvertement sceptiques. Ces rapports, ci-joints, se confirment l'un l'autre, en substance, et paraîtraient établir les propositions suivantes :
1° Des bruits de nature très-variée, provenant en apparence des meubles, du parquet ou des murs de la chambre, et accompagnés de vibrations qui souvent sont perceptibles au toucher, se présentent sans être produits par l'action musculaire ou par un moyen mécanique quelconque.
2° Des mouvements de corps pesants ont lieu sans l'aide d'appareils mécaniques d'aucune sorte, et sans un développement équivalent de force musculaire de la part des personnes présentes, et même fréquemment sans contact ou connexion avec personne.
3° Ces bruits et ces mouvements se produisent souvent au moment voulu et de la façon demandée par les personnes présentes et, par le moyen d'un simple code de signaux, ils répondent aux questions et écrivent des communications cohérentes.
4° Les réponses et communications obtenues sont, en grande partie, d'un caractère trivial ; mais quelquefois

elles donnent des faits et des renseignements qui ne sont connus que d'une personne présente.
5° Les circonstances dans lesquelles les phénomènes se présentent sont variables. Le fait le plus saillant est que la présence de certaines personnes semble nécessaire à leur production, et que celle d'autres personnes leur est généralement contraire ; mais cette différence ne paraît dépendre ni de la croyance, ni de la non-croyance aux phénomènes.
Les témoignages, oraux ou écrits, reçus par votre comité affirment, non-seulement des phénomènes de même nature que ceux dont les sous-comités ont été témoins, mais, en outre, des phénomènes d'un caractère plus varié et plus extraordinaire, tels que :
1° Corps pesants s'élevant dans l'air (dans certains cas, des hommes) et y restant quelque temps, sans support visible ou tangible.
2° Apparitions de mains et de formes n'appartenant à aucun être humain, mais semblant vivantes par leur aspect et leur mobilité. Ces mains ont été quelquefois touchées et même saisies par les assistants, convaincus par conséquent qu'elles n'étaient point le résultat d'une imposture ou d'une illusion.
3° Exécution de morceaux de musique, très-bien joués sur des instruments, sans qu'aucun agent constatable n'eût joué de ces instruments.
4° Exécution de dessins et de peintures, produits dans un temps si court et dans des conditions telles, que toute intervention humaine était impossible…
En présentant leur rapport, les membres de votre comité, prenant en considération la haute réputation et la grande intelligence de la plupart des témoins des faits les plus extraordinaires, le degré de confirmation que donnent à leur témoignage les rapports des sous-comités, et l'absence de toute preuve d'imposture ou d'illusion pour une grande partie des phénomènes ; de plus ayant égard au caractère exceptionnel de ces phénomènes, et au grand nombre de personnes de toute condition, répandues sur toute la surface du monde civilisé, qui sont plus ou moins influencées par la croyance à leur origine surnaturelle ; et considérant en même temps qu'aucune explication philosophique n'en a encore été obtenue, les membres de votre comité se croient obligés de déclarer que, dans leur conviction, le sujet mérite d'être examiné avec une attention plus sérieuse et plus minutieuse que celle qui lui a été accordée jusqu'à ce jour. »
La Société dialectique, ainsi trompée dans son attente, ne fut pas pour cela convertie. Ceux qui n'avaient rien vu se déclareront naturellement plus édifiés que ceux qui avaient étudié pendant dix-huit mois. On refusa d'imprimer officiellement le rapport que le comité publia, sous sa responsabilité, ainsi que les rapports des sous-comités et sa volumineuse correspondance.
Malgré cette mauvaise grâce à avouer sa défaite, les modernes spiritualistes doivent savoir gré a la Société dialectique de Londres, d'avoir ainsi fourni des verges pour la fouetter, et fait rebondir en avant, renforcé de nouvelles recrues, le *Spiritism* qu'elle croyait abattre.
Parmi les membres du comité, était le grand naturaliste anglais, Alfred Russel Wallace, émule et collaborateur de Darwin, et déjà, lui, convaincu de la réalité des phénomènes. Comme Mapes, comme Hare et tant d'autres, M. Wallace, vaincu par l'évidence, a fait courageusement sa profession de foi dans un livre *Miracles and Modern Spiritualism*, qui passionne encore les esprits en Angleterre.
Il a écrit dans son livre cette page intéressante sur le comité dont il fit partie, la disposition d'esprit de ses collègues, et le résultat sur eux-mêmes de leurs investigations :
« - Dans ce comité, composé de trente-trois membres actifs, huit seulement crurent au commencement à l'existence de ces faits, quoiqu'il n'y en eut que quatre qui acceptassent la théorie spiritualiste. Dans le cours de l'enquête, douze des plus complets sceptiques devinrent convaincus de la réalité de plusieurs des phénomènes physiques, en suivant les séances du sous-comité, et presque uniquement par le moyen de la médiumnité de membres du comité. Trois membres qui étaient auparavant incrédules, continuèrent leurs investigations en dehors de nos réunions, et, en conséquence, sont devenus entièrement spiritualistes. Mes propres observations, comme membre du comité, et du sous-comité le plus important et le plus actif, me conduisent à établir que le degré de conviction produit dans l'esprit des divers membres fut, en tenant compte de la différence des caractères, à peu près proportionné à la somme de temps et de soin apportée à l'investigation. Ce fait, qui est constant dans toute investigation de ces phénomènes, est le résultat caractéristique de l'examen de tout phénomène naturel. L'examen d'une imposture, ou d'une illusion a invariablement un résultat opposé ; ceux qui ne font qu'une faible expérimentation étant trompés, tandis que

ceux qui continuent avec persévérance leur enquête finissent invariablement par remonter à la source de l'imposture ou de l'illusion. S'il n'en était pas ainsi, la découverte de la vérité et la constatation de l'erreur seraient impossibles. »
Je crois l'argumentation assez solide, et je la recommande à l'attention des chimistes de Tombouctou.
Au nombre des témoins entendus par le comité de la Société dialectique, figuraient M. le professeur Auguste de Morgan, président de la Société mathématique de Londres, secrétaire de la Société royale astronomique, et le savant physicien M. C. F. Varley, ingénieur en chef des compagnies de télégraphie internationale et transatlantique, inventeur du condensateur électrique, qui a résolu définitivement le problème de la télégraphie sous-marine.
M. Auguste Morgan a écrit la chose suivante, dans un livre intitulé *From master of spirit* :
« - Je suis parfaitement convaincu de ce que j'ai vu et entendu, d'une manière qui me rend le doute impossible. Les spiritualistes, sans aucun doute, sont sur la trace qui mène à l'avancement des sciences physiques ; les opposants sont les représentants de ceux qui ont entravé tout progrès. »
Je ne le lui fais pas dire. Il continue :
- « J'ai dit que ces *esprits frappeurs* sont sur la bonne route. Ils ont l'esprit et la méthode des grandes époques où des sentiers furent tracés à travers les forêts impénétrables dans lesquelles la routine se promène aujourd'hui. Quel était cet esprit ? C'était l'esprit d'universel examen que n'arrêtait jamais la crainte d'être découvert dans l'investigation d'une absurdité. »
Nous ne sommes pas, en France du moins, dans l'une de ces époques-là.
Quant à M. Cromwell Fleewood Varley, nous allons faire savoir son opinion sur l'objet des études du comité dialectique, en citant des extraits d'une lettre qu'il écrivit en 1868 au célèbre professeur M. Tyndall :
- « Selon votre désir, je m'efforcerai de vous décrire brièvement les phénomènes physiques que j'ai reconnus dans deux occasions, en présence de M. Home, ainsi que les précautions que j'ai prises pour éviter toute supercherie…
J'avais appris à plusieurs reprises par des personnes bien informées, qu'en présence de M. Home, qui n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur, se passaient des manifestations tout à fait extraordinaires, et j'étais très-désireux d'en explorer la nature par moi-même.
Comme je n'avais personne pour me présenter à M. Home, je me rendis chez lui, un matin. Je lui dis que j'étais l'électricien des Compagnies télégraphiques, et que, par conséquent, j'étais très-versé dans la connaissance de l'électricité, du magnétisme et des autres forces physiques ; que j'avais entendu parler des phénomènes extraordinaires qui se produisaient en sa présence, et que, pour cela, j'étais très-désireux de les voir et d'en rechercher la cause.
Je demandai à M. Home s'il voulait me permettre d'être témoin de ces phénomènes. Il répondit qu'il y consentait avec grand plaisir. En même temps, il me prévint d'avance qu'il ne pouvait pas me garantir que des manifestations auraient lieu ; que ces phénomènes étaient d'un caractère délicat, et qu'il fallait ordinairement plusieurs séances avant que le rapport nécessaire pour les produire fût établi de manière à obtenir quelque chose de décisif.
Le lendemain, je reçus une invitation en forme, adressée à moi et à M^me^ Varley, pour le jeudi soir, entre sept et huit heures.
Le salon de M. Home était situé au-dessus de la boutique d'un droguiste. J'examinai soigneusement la cage de l'escalier, pour voir si le plancher n'était pas d'une épaisseur peu commune, qui pût faciliter le placement d'une machine. Je me rendis aussi dans la boutique du droguiste, située au-dessous. J'examinai le plafond qui était sous le salon supérieur, mais je n'y vis rien d'insolite. Le salon était médiocrement meublé. Il y avait un sofa, une douzaine de chaises, et rien de plus ; rien qui eût pu cacher quelques appareils.
Nous nous assîmes au nombre de huit, autour d'une grande table ronde et pesante.
Je m'étais entendu d'avance avec M^me^ Varley pour observer très-exactement et regarder avec attention tout ce qui pourrait ressembler à une supercherie, pour surveiller le salon ainsi que les meubles, et pour ne pas perdre de vue les personnes présentes, afin de ne rien laisser échapper de ce qui aurait pu paraître suspect...
M, Home me pria, à différentes reprises, de diriger mon investigation, sans avoir égard à l'étiquette ou à toute autre considération. Je profitai de cette permission.
Le premier phénomène se produisit vingt minutes après que nous fûmes placés à la table ; nous entendîmes un

certain nombre de bruits ou de coups frappés, comme on les nomme le plus souvent. J'examinai le dessous de la table, tandis que M^me^ Varley observait le dessus. La chambre était bien éclairée par quatre becs de gaz. Toutes les mains étaient placées sur la table, et les pieds fixés sous les chaises, ainsi que l'avait désiré M. Home, dès le début de la séance...

On me donna sur l'alphabet télégraphique les explications suivantes : Un coup frappé, un mouvement ou un acte quelconque signifie *non*, trois coups frappés, trois mouvements, ou trois actes quelconques signifient *oui* ; deux signifient *douteux* ; cinq demandent *l'alphabet*, c'est-à-dire demandent que les lettres de l'alphabet soient prononcées à haute voix ou touchées, auquel cas la lettre voulue est indiquée par trois coups.

De cette manière, les mots pouvaient être facilement, bien que lentement, télégraphiés par un être capable de produire les dits signaux.

Une dame témoigna à haute voix le désir que je fusse touché. Au moment même, cinq coups se firent entendre et on commença à lire l'alphabet. Nous apprîmes, par ce moyen, que celui qui voulait se communiquer craignait de s'approcher de moi. Je ne fis aucune observation là-dessus, mais je jetai un regard attentif autour de moi, et je m'efforçai de découvrir d'où venaient les bruits...

Enfin il fut communiqué que l'être en question avait cessé de me craindre, et allait toucher mon habit. Celui-ci fut en effet tiré ou secoué trois fois, de manière à laisser entre les attouchements des intervalles d'une demi-seconde.

Ces tiraillements de mon habit ayant eu lieu en bas, il me vint à l'idée que ceci ne pouvait être considéré comme une preuve, mais que, si mon habit était tiré plus haut que la table, de manière à ce qu'il fût possible de le voir, cela serait beaucoup plus satisfaisant. Au moment même où cette idée traversa mon esprit, le pan droit de mon habit fut soulevé trois fois, à une distance d'un pied de mon visage.

Je souhaitai alors *mentalement*, pour avoir une preuve convaincante, que le collet de mon habit fût remué du côté gauche. Avant même que ce désir eût été formulé en paroles dans mon esprit, le collet fut secoué trois fois du côté gauche.

Bientôt après il me fut communiqué que mon genou allait être touché. Je désirai de suite mentalement que cela fût fait trois fois, à mon genou droit, et, au moment même, j'y ressentis trois pressions bien sensibles. Je dis alors mentalement : « Mon genou gauche, » et il fut touché trois fois ; puis je dis, de la même manière : « Épaule droite, » et à l'instant elle fut touchée, sans qu'il me fût possible de rien voir.

J'exigeai après cela, toujours mentalement, que l'épaule gaucho, puis la partie supérieure de ma tête fussent touchées, ce qui se fit de suite trois fois à chacun de ces endroits. Le tout n'avait pas duré plus de dix secondes. Comme je n'avais pas parlé, et que je n'avais fait ni un mouvement ni un geste, personne ne sut ce qui s'était passé, que lorsque j'en fis part aux assistants.

La table fut balancée plusieurs fois ; puis, par les signes convenus, nous fûmes imites à nous lever, ce que nous fîmes, en laissant nos mains légèrement posées sur la table. Celle-ci, après quelques mouvements çà et là, fut tout d'un coup entièrement soulevée du plancher, à une hauteur de quatorze ou quinze pouces, fit quelques mouvements latéraux à droite et à gauche, et finalement se baissa.

J'examinai tout sous la table, pendant ce phénomène, mais je ne pus rien voir. Les mains se trouvaient au-dessus de la table, et ne pouvaient par conséquent contribuer à la soulever.

Je souhaitai que la table, si elle se relevait, fît des mouvements selon ma volonté. Après trois ou quatre minutes, elle se souleva de nouveau en l'air. Je souhaitai *mentalement* qu'elle se dirigeât de différents côtés, et elle le fit avant que j'eusse le temps de formuler mes pensées en paroles.

Plusieurs fois il se fit un tremblement général qui attira simultanément l'attention de tous ». Plusieurs d'entre nous, assis sur des chaises, furent tout à coup retournés avec elles, et quand nous essayâmes de le faire nous-mêmes, nous reconnûmes qu'il fallait un très-grand effort pour parvenir à produire un mouvement semblable avec les mains. La séance dura jusque vers 11 heures. M. Home exprima son étonnement qu'un pareil développement de force se fut produit dès ma première investigation.

Rentrés chez nous entre minuit et une heure, nous comparâmes nos observations, M^me^ Varley et moi, et je reconnus qu'elle avait posé elle-même un grand nombre de questions mentales auxquelles il avait été répondu avec la même rapidité qu'à moi.

Au même instant, des coups furent frappés dans les murs de notre propre demeure située à plus de cinq milles anglais du médium.

Le lendemain soir, je reçus une lettre de M. Home dans laquelle il me disait que nous devions avoir entendu des coups dans notre propre maison.
Peu de temps après, je rencontrai M. Home, et lui demandai comment il avait pu savoir cela. Il répondit que la même force qui avait produit le phénomène dans sa maison, avait fait la même chose dans ma chambre, l'en avait informé et l'avait prié de m'écrire, pour que cela me servît d'une preuve nouvelle.
La seconde séance eut lieu dans ma propre maison, où M. Home n'était jamais venu.
Un grand nombre de phénomènes, semblables à ceux déjà décrits, se produisirent. Pourtant quelques-uns différèrent de ceux que j'avais vus chez lui.
Dans le courant de la soirée, M. Home parut devenir nerveux. Il me pria de lui tenir les mains, puis il s'écria : « - Oh ! Regardez derrière vous ! » Et il fut en proie à une certaine agitation. Il plaça ensuite ses deux jambes sur mon genou gauche ; sur sa prière, je les tins entre mes propres jambes, et je saisis ses deux mains dans les miennes. Après cela, chacun de nous porta ses regards vers la direction indiquée.
Il y avait, à une distance de sept pieds derrière M. Home, une petite table placée contre une fenêtre, et dont nous étions, tous deux, les plus rapprochés. Quelques instants après, cette petite table commença à se remuer. Elle était montée sur des roulettes, et fut poussée jusqu'à moi par une force invisible, tandis que personne n'était près d'elle, et que je tenais fortement les mains et les pieds de M. Home.
Un grand canapé, sur lequel huit personnes pouvaient prendre place, fut poussé à travers toute la chambre, et nous força de reculer jusqu'au piano.
Une *tromperie* était impossible...
Vous me demanderez sans doute pourquoi je n'ai pas publié cela plus tôt. La réponse est simple. Vous savez bien vous-même de quelle manière sont accueillies, dans ce monde de discorde, toutes les découvertes nouvelles.
Je me suis efforcé, autant que me l'ont permis les occasions, ma santé et mes affaires, de rechercher la nature de la force qui produit ces phénomènes ; mais, jusqu'à présent, je n'ai pu découvrir autre chose que la source d'où émane cette force *physique*, c'est-à-dire des systèmes vitaux des assistants et surtout du médium. Cette partie du sujet n'est, par conséquent, pas mûre pour la publicité.
Quant aux manifestations proprement dites, il existe là-dessus de nombreux rapports, et, parmi eux, quelques-uns dont l'exactitude est garantie, aussi bien dans notre siècle, que dans le passé.
Nous ne faisons qu'étudier ce qui a été déjà l'objet des recherches des philosophes, il y a deux mille ans ; et si une personne bien versée dans la connaissance du grec et du latin, qui serait en même temps au courant du caractère des phénomènes qui se sont produits en si grand nombre depuis l'année 1848, si un tel homme, dis-je, voulait traduire soigneusement les écrits de ces grands hommes, le monde apprendrait bientôt que tout ce qui a lieu maintenant n'est qu'un vieux côté de l'histoire, étudié par des esprits hardis, à un degré qui porterait bien haut le crédit de ces vieux sages si clairvoyants, parce qu'ils se sont élevés au-dessus des préjugés étroits de leur siècle, et semblent avoir étudié le sujet en question dans des proportions qui, sous plusieurs rapports, dépassent de beaucoup nos connaissances actuelles. »
Après la publication d'une lettre pareille, et pour l'honneur de la vraie science, encore un à envoyer à Bedlam, qui est le Charenton (te l'Angleterre. Ses collègues anglais se contentèrent de l'envoyer à la société royale de Londres, autrement dit l'académie des sciences du pays. M. Tyndall lui-même fut un des plus ardents promoteurs de son élection. - Incroyable, cette Grande-Bretagne !
Le phénomène de la table qui se promène toute seule dans un salon, n'est pas pour moi une chose nouvelle. J'ai vu le fait à Paris, à plusieurs reprises, dans des groupes différents, toujours en pleine lumière, et toute supercherie me semblant impossible. J'ai examiné, palpé, remué ces tables, avant et après l'expérience, et les ai reconnues innocentes de toute ficelle et de tout truc.
Cela n'allait pas toujours aussi facilement que chez M. Varley. Je me rappelle une table à jeu en acajou, que j'avais placée, de mes propres mains, dans l'embrasure d'une fenêtre, en fermant les rideaux sur elle, et qui fit bien des façons avant de se décider à sortir. Il est vrai qu'il y avait double opération : l'écartement des rideaux et la mise en mouvement de la table.
Nous faisions la chaîne autour d'une autre grande table ronde, au milieu de la chambre, et nous avions beau appeler mentalement la petite, blottie derrière ses rideaux ; l'entêtée ne bougeait pas. Il fallut que la nôtre se mit elle-même à marcher, et s'approchât de la fenêtre, nous forçant à nous lever pour la suivre, afin de ne pas

rompre la *pile* que formaient nos mains réunies sur ses bords. Elle alla tout près des rideaux fermés, reculant, se rapprochant à plusieurs reprises, comme pour jeter de la force à l'isolée toujours inerte dans sa cachette.
D'abord les rideaux firent des tentatives pour s'ouvrir ; mais ils retombaient aussitôt. Enfin, après quelques minutes de cette opération magnétique d'une nouvelle espèce, dont nous étions coopérateurs tout à fait passifs, les rideaux s'écartèrent bruyamment, et la table d'acajou s'avança, suivant la nôtre, qui alla tranquillement reprendra sa place au milieu du salon. La petite alors, complètement animée, vint gambader devant nous, se levant sur un pied, sur un autre, et se dressant devant le médium, une charmante demoiselle contre laquelle elle se frottait avec la câlinerie d'un chat.
Je me gardai, naturellement, de raconter ce fait, qui m'eût fait rire au nez... bien inutilement. On ne badine pas, en France, sur ces sortes de choses. Je passe déjà pour un rêveur, à ce que disent mes amis. Visionnaire, j'étais perdu. A présent que je puis me cacher derrière M. Varley, je me risque.
J'ai aussi été témoin de quelques autres choses analogues à celles que mentionne le rapport du comité de la Société dialectique de Londres. Seulement celles-là ne se passaient pas à la lumière, du jour ou des lampes, et je n'aime pas l'obscurité. Mais que faire ? La lumière, me disait-on, empêchant les manifestations, quand les médiums ne sont pas assez forts, c'était à prendre ou à laisser. Je prenais, mais avec une grande défiance. Si j'avais eu le moindre soupçon sur la bonne foi de ceux qui me conviaient à ces sortes d'expériences, je me fusse abstenu. C'était bien assez déjà de suspecter leur indépendance d'esprit vis-à-vis du phénomène, les sachant capables de s'halluciner consciencieusement et de pousser le plus innocemment du monde au chavirement de la raison d'autrui, à seule fin de se prouver une fois de plus à eux-mêmes la solidité de la base sur laquelle ils avaient établi leur foi.
J'ai vu, dans ces séances obscures, des mains lumineuses prendra sur la table des boites à musique, les promener à travers la chambre, jusqu'au plafond, et, un soir, dans une chambre à coucher, les porter sous le lit. La même chose eut lieu avec une sonnette que les doigts phosphorescents agitaient en l'air, s'éloignant, se rapprochant, voltigeant jusqu'aux extrémités de la chambre, et se glissant sous le lit et même sous l'édredon qui le recouvrait, où, bien entendu, la sonnette toujours agitée, ne se faisait plus entendre qu'en sourdine ; après quoi, sur ma demande, elle fut apportée et déposée dans ma main tendue sous la table pour la recevoir.
J'ai entendu aussi, dans l'obscurité, des crayons écrire ou dessiner sur des feuilles de papier que nous avions placées sur la table. La lumière allumée, on trouvait des phrases parfaitement tracées et d'irréprochables dessins. Je me rappelle entr'autres un charmant petit bouquet de fleurs, assez compliqué, et si fin de traits, qu'il fallait le regarder de très-près, et presque à la loupe, pour en distinguer les détails.
Il fut exécuté en moins de trois minutes.
Du reste la rapidité *électrique* du mouvement est un caractère saillant de ce phénomène. *L'esprit* s'amusa une fois à ôter une bague du doigt d'une dame, et à la passer à l'un des miens, au bout, bien entendu. Au moment même où cette dame s'écriait : - « On me prend ma bague ! » l'anneau était à mon doigt. Même chose pour la restitution : la bague glissait à peine de mon doigt, que la dame s'écriait : - « On me l'a rendue ! » - Je maintiens le mot *électrique*.
Inutile d'ajouter que je continuais à ne pas me vanter de ces choses-là, trouvant suffisantes les objections, les suppositions et les objurgations que je m'infligeais moi-même.

4. Miracles in modern spiritualism

M. Broca, dans son cours d'anthropologie, raconte sur MM. Wallace et Darwin, une anecdote qui semblera, j'espère, toute naturelle, aux savants des âges futurs, mais qu'il est bon, parait-il, de citer à ceux de l'âge présent.
M. Wallace était en Amérique, en Océanie, je ne sais plus où, dans un coin quelconque du globe, où l'avait entraîné sa passion de naturaliste. En étudiant la flore et la faune de cette contrée, il découvre, dans certaines espèces, des indices certains de cette loi de l'évolution qui, quelques années plus tard, devait causer tant d'émotion dans le monde savant. Il rédige un mémoire sur sa précieuse découverte, et l'expédie… à qui ? - à Darwin, son rival dans cette recherche, en le chargeant de communiquer ce travail à ses collègues, et de lui assurer ainsi, à lui, Wallace, dans l'histoire de la science, l'honneur et le bénéfice de l'invention.
Or, M. Darwin venait, de son côté, de faire la même découverte, et d'en tirer les mêmes conséquences. Il

terminait son rapport, quand celui de M. Wallace lui parvint. On comprend l'embarras… de tout autre. D'abord, il est toujours peu agréable, dans la lutte pour la gloire, comme dans celle pour la vie, d'être contraint de partager ce dont on n'a jamais assez pour soi, et qu'on a cru bien légitimement vous appartenir, à vous seul. Et puis si quelqu'un allait se figurer, M. Wallace tout le premier, que le manuscrit expédié d'outre-mer, au lieu d'être le frère jumeau de celui écrit à Londres, a plutôt sur lui des droits de paternité... Il paraît que la moralité de nos jours peut rendre facilement un pareil doute possible.

M. Darwin ne s'inquiéta pas pour si peu. Il réunit ses collègues, leur lut les deux mémoires, celui de M. Wallace et le sien ; après quoi il fut établi, sans conteste, que la même découverte et les mêmes raisonnements avaient été faits à la fois, sur deux bords de l'Océan, par deux grandes intelligences, et qu'au lieu d'un prix unique, c'étaient deux palmes *ex aequo* qu'on avait à décerner.

On conçoit que de pareils hommes n'hésiteront pas à froisser les préjugés de leurs contemporains, quand ils croiront avoir découvert une vérité qui heurte les idées reçues, et l'on ne sera pas surpris que M. Wallace ait pris le taureau moderne par les cornes, et écrit bravement en tête de son livre ce mot *Miracles* qui, sortant d'une telle plume, a paru encore plus monstrueux que de coutume, aux fortes têtes de nos jours. Que le lecteur se rassure ! Cet épouvantait est comme tant d'autres. Il suffit de le regarder de près, pour se familiariser avec lui. Les miracles de M. Wallace sont tout simplement des lois naturelles inconnues, des forces intelligentes parfaitement naturelles aussi, mais que notre nature à nous, limitée à quelques modes de perception que nous proclamons ingénument le *nec plus ultra* des puissances de la vie, que notre nature, dis-je, ne saisit pas. Des êtres tant soit peu sensés qui voudraient bien se rendra compte des conquêtes faites sur l'inconnu par l'intelligence humaine encore si obtuse, énumérer les choses réputées hors d'atteinte, et même complètement ignorées, dont nous avons pénétré le secret par les seuls efforts de l'esprit, se diraient peut-être qu'il est téméraire de tracer des limites à l'accessible, et plus imprudent encore de fixer des bornes à ce qui est ; mais il ne faut pas demander un grain de bon sens à la passion, et ce débat, qui se prétend scientifique, est œuvre de passion pure.

M. Wallace reste fidèle à la grande hypothèse qu'il a formulée avec Darwin. Mais la sélection naturelle n'est qu'un procédé de la vie, et n'explique pas la vie elle-même. En outre, et surtout dans l'organisme humain, des points d'interrogation se posent encore, auxquels la loi de sélection ne répond pas. Nous causerons de cela avec M. Haeckel, quand nous serons en Allemagne.

Revenons à M. Wallace. C'est aussi un converti, et de la plus saillante, et de la plus noble espèce.

Voici sa profession de foi, dans ce style original, à la fois simple et imagé, qui est le trait caractéristique de la grande littérature anglaise, et que la plupart de nos traducteurs, pour ne pas dire tous, se font un devoir d'aplatir, en le coulant dans notre moule, sous prétexte de l'accommoder au goût français. Outre la curiosité du fond, j'espère offrir un attrait de plus au lecteur, en lui donnant, scrupuleusement respectés, ces échantillons de la forme anglo-saxonne.

« - J'étais, dit M. Wallace, un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Les faits cependant sont des choses opiniâtres.

Ma curiosité fut d'abord excitée par quelques phénomènes légers, mais inexplicables, qui se produisaient dans une famille d'amis ; et mon désir de savoir et mon amour de la vérité me forcèrent de poursuivre les recherches. Les faits devinrent de plus en plus certains, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce que la science moderne enseigne et de toutes les spéculations de la philosophie de nos jours. Les faits me vainquirent. Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse admettre l'explication spirituelle ; - il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception ; - peu à peu lentement une place se fit. Elle se fit, non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits dont on ne pouvait se débarrasser d'aucune autre façon. »

On voit que M. Wallace accepte et proclame, sans hésiter, la cause spirituelle de ces phénomènes, c'est-à-dire l'ingérence, dans leurs manifestations, d'êtres intelligents et conscients, autres que nous. Quelle est la nature, quel est l'état, le mode de vie de ces invisibles, de ces impalpables... et d'abord peuvent-ils exister ?

En dehors des faits manifestés qui, pour sa raison, sont des preuves, M. Wallace, comme savant, exprime en ces termes la justification de cette hypothèse :

- « La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, et probablement la gravitation et la vie ne sont que des

modes de mouvement de l'éther qui remplit l'espace ; et il n'y a pas une seule manifestation de force, de développement, de beauté, qui ne dérive de l'un ou de l'autre de ces termes. Toute la surface du globe a été façonnée et refaçonnée ; les montagnes ont été abaissées en plaines, et les plaines ont été sillonnées en montagnes et en vallées, par la puissance des vibrations de l'éther mis en mouvement par le soleil. Les veines métalliques et les cristaux, enterrés à des milles sous les rocs et les montagnes, ont été formés par les diverses forces, qu'ont développées les vibrations du même éther. Chaque plante, chaque fleur qui réjouit la surface de la terre, doit le pouvoir de croître et de vivre à ces vibrations que nous appelons chaleur et lumière ; tandis que, dans l'animal et dans l'homme, les puissances de ce merveilleux télégraphe dont la batterie est le cerveau et dont les fils sont les nerfs, sont probablement dus encore à un mode de mouvement tout différent de ce même éther qui pénètre tout. Dans certains cas, nous sommes capables de percevoir directement les effets de ces forces cachées. Nous voyons un aimant, sans contact ou sans impression de quelque matière pondérable capable, dans notre imagination, d'exercer une force, triompher cependant de la pesanteur et de l'inertie, soulever et remuer des corps solides ; nous voyons l'électricité, sous la forme d'un éclair, fendre un chêne robuste, jetant à bas les tours et les clochers, détruisant hommes et bêtes, quelquefois sans une blessure ; et ces manifestations de force sont produites par une matière si impalpable, qu'elle ne peut être connue de nous que par ses effets. Avec de tels phénomènes qui se montrent partout autour de nous, si des intelligences de ce que nous devons appeler la nature éthérée existent, nous n'avons pas de raison de leur nier le pouvoir d'user de ces forces éthérées qui sont la source toujours coulante dont toute force, tout mouvement, toute vie sur la terre est issue. Nos sens limités et notre intellect sont capables de recevoir ces impressions, et de suivre quelques-unes des manifestations variées du mouvement éthéré sous les phases si distinctes de lumière, de chaleur, d'électricité, de gravité ; et un penseur ne voudra pas, pour un moment, admettre qu'il y a d'autres modes d'action possibles de ce premier élément ?... Une race d'hommes aveugles ne pourrait absolument comprendre l'existence de la lumière et les innombrables manifestations de la forme et de la beauté ; ce sens étant supprimé, notre connaissance de la nature et de l'univers ne serait pas la millième partie de ce qu'elle est ; notre intellect serait amoindri ; nous ne saurions jusqu'où il peut s'étendre. Or, il est possible, et même probable, qu'il y a des modes de sensation aussi supérieurs à tous les nôtres, que la vue l'est au toucher et à l'ouïe. »

Sans parler des faits de magnétisme et de somnambulisme irrécusables sur lesquels la science officielle s'obstine sottement à fermer les yeux, les expériences du baron de Reichembach, rappelées par M. Wallace, prouvent que, dans certaines conditions, la puissance de nos facultés de perception peut s'étendre, et découvrir des modes d'action de la matière que, dans leur état habituel, nos sens sont inhabiles à percevoir.

« - Le baron de Reichembach, dit M. Wallace, a 'constaté que des personnes, dans une condition nerveuse particulière, éprouvaient des sensations très-bien remarquées et définies. Mises en contact avec des aimants ou des cristaux, et dans une obscurité complète, elles en voyaient rayonner des émanations lumineuses.

Nombre de personnes en parfaite santé et d'une intelligence supérieure pouvaient percevoir ces phénomènes.

Tous voyaient des lumières et des flammes sortir des aimants, et décrivaient les détails variés de leur dimension, de leur forme, de leur couleur, leur grandeur relative selon les pôles positif ou négatif, et leur apparence sous diverses conditions, telles que combinaison de plusieurs aimants, images formées par des lentilles, etc...

D'autres ne voyaient pas les phénomènes lumineux, mais étaient sensibles aux différentes sensations excitées par les aimants et les cristaux. »

J'ignore ce que la routine contemporaine pense et décrète sur ces phénomènes, qui dérangent évidemment l'équilibre de *nos connaissances acquises*, comme dirait M. Barkas ; mais peu importe, sur ces faits et sur les autres, le sentiment des vieilles ladies de nos laboratoires officiels. Leurs aveugles négations sont, au contraire, un brevet d'authenticité pour les poissons volants dont elles récusent l'existence. A l'appui de cette assertion qui, venant uniquement de ma part, pourrait sembler peu révérencieuse pour les savantes facultés et les illustres académies, j'invoque le témoignage de M Wallace, lui-même, assurément bien placé pour émettre un avis compétent sur cette question :

- « Une objection que j'ai entendu poser en public et qui était grandement applaudie, dit l'éminent naturaliste, est qu'il faut de grandes connaissances scientifiques pour décider de la réalité de faits exceptionnels et incroyables, et que jusqu'à présent les hommes de science ont déclaré que ces faits n'étaient dignes d'aucun crédit.

Je réponds que jamais plus grande erreur ne fut émise. Les faits sont en opposition directe avec cette assertion

; car j'assure, sans crainte d'être contredit, que, toutes les fois que les savants de quelque âge que ce soit, ont nié les découvertes des investigateurs sur des principes *à priori*, ils ont toujours été dans le faux.
Sans parler de Galilée, d'Harvey et de Jenner, les grandes découvertes ont toujours été directement combattues par tous les savants contemporains, à qui elles semblaient absurdes et incroyables. Quand Benjamin Franklin aborda le sujet des fils conducteurs de la foudre, il fut raillé comme un visionnaire. Quand Young prouva la théorie des ondulations de la lumière, il fut déclaré absurde dans toutes les revues scientifiques. Sir Humphrey Davy fut plaisanté pour son idée d'éclairer Londres au gaz. Lorsque Stephenson proposa d'employer des locomotives sur le Railway de Liverpool et de Manchester, on démontra qu'il était impossible de faire ainsi douze lieues à l'heure. Une autre grande autorité scientifique déclara qu'il était impossible aux steamers de traverser l'Océan. »
Empressons-nous de rendre justice à nos savants français. Ils ne se montrèrent pas indignes de leurs confrères d'outre-Manche, et firent chorus avec eux sur toutes ces questions. Lorsqu'il s'agit de bafouer des inventeurs et de repousser quelque chose, d'utile ou de grand, la science officielle de tous pays ne connaît pas de frontières.

5. Psychography

Nous venons d'écouter M. Wallace. Je donne maintenant la parole à M. Oxon, professeur de la faculté d'Oxford. Après quoi, nous entendrons M. Williams Crookes. Les savants de Tombouctou, pour peu qu'ils aient occasion de se renseigner sur la valeur de leurs confrères d'Europe, ne m'accuseront pas de lésiner sur le choix.
- « Les faits que j'expose, dit M. Oxon, sont le fruit de mes propres expériences dans l'investigation des phénomènes psychiques. »
Psychiques ! Le mot me plaît, et je le garde. Psychique me semble, jusqu'à ce jour, l'épithète la plus convenable pour cette force, d'où qu'elle vienne, qui produit des phénomènes intelligents. Appelons-la donc, avec M. Oxon, force psychique, et désignons, comme lui, sous le nom de psychographie, l'écriture anormale déjà mentionnée, et dont le professeur du grand collège anglais va nous parler plus longuement.
Donc, M. Oxon a vu, de ses propres yeux, les faits qu'il expose.
- « Ces faits, poursuit-il, je les affirme avec toute mon autorité. Je n'ai pas à m'occuper de cette allégation qu'ils sont *hors de la nature des choses*, et, par conséquent, doivent être rejetés sans la formalité d'un examen. C'est une ancienne méthode, plus antique que vénérable, de disposer des faits nouveaux. Il y eut un temps, dans l'histoire du monde, où il était de mode d'étouffer toute manifestation de la vérité qui était neuve et déplaisante, de même qu'il vient un moment dans l'histoire de chaque nouvelle découverte, où la vieille méthode est abandonnée. Alors tous ceux qui avaient employé cette méthode pour repousser l'innovation, s'efforcent, *avec un sourire honteux*, de faire croire qu'après tout ils ne faisaient que plaisanter, et étaient, sans en avoir l'air, les plus chauds amis de la vérité nouvelle. - Je ne me propose pas d'anticiper sur ce temps. Convaincu que l'époque est proche où la science reconnaîtra son devoir à l'égard de ces phénomènes, j'attendrai patiemment que quelques-uns de ses plus éminents représentants abandonnent la fausse position qu'ils ont prise, avec autant de bonne grâce qu'ils pourront le faire.
Quant à ces faits, je n'entends soutenir rien de plus que ceci : qu'ils fournissent l'évidence de l'existence d'une force et d'une intelligence régulatrice, extérieure au corps humain. Cette force qu'il convient d'appeler psychique, est la force odique de Reichembach, la force nerveuse ou magnétique d'autres écrivains, la force éténéique de M. Thury, l'akase des Indous, ou plus simplement la force vitale. Le nom importe peu ; mais le terme psychique et ses composés, appliqués à cette force, au canal par où elle passe, et aux formes variées de ses manifestations, semblent plus simples et plus à l'abri des objections.
Touchant l'intelligence qui est déployée dans ces messages écrits en dehors des voies ordinaires, je ne veux pas établir si elle est ou n'est pas digne d'attention, d'après la matière de ses communications. Ce qui est écrit peut être aussi insensé qu'il plait aux critiques de le dire. Si rien n'est plus niais, cela sert mon argument. Est-ce écrit, oui ou non ? Alors laissons de côté les absurdités de la pensée, et ne tenons compte que du fait. »
Je prends l'univers à témoin que je n'ai jamais dit autre chose.
Voilà pour la logique ; passons aux faits. Je cite textuellement, comme toujours.
- « Il y a cinq ans que je suis familier avec le phénomène de psychographie. Je l'ai observé dans un grand

nombre de cas, soit avec des psychiques connus du public, soit avec des dames et des gentlemen qui possédaient le pouvoir de produire ce résultat. Dans le cours de mes observations, j'ai vu des psychographies obtenues dans des boites fermées, - *écriture directe*, - sur un papier scrupuleusement marqué et placé dans une position spéciale d'où il n'était pas dérangé ; sur un papier marqué et placé sous la table, dans l'ombre ; sur un papier placé sous mon coude ou couvert de ma main ; sur un papier enfermé dans une enveloppe cachetée, et sur des ardoises attachées ensemble.

J'ai vu des écritures produites ainsi presque instantanément, et ces diverses expériences m'ont prouvé que cette écriture n'était pas toujours obtenue par le même procédé ; taudis qu'on voit quelquefois le crayon écrire comme s'il était conduit par une main tantôt invisible, tantôt dirigeant ses mouvements d'une manière visible, d'autres fois l'écriture semble produite par un effort instantané, sans le secours d'un crayon. »

L'écriture directe, dans le langage spirite, est celle qui s'obtient ainsi sans l'aide d'une plume ou d'un crayon. On enferme ou l'on dépose quelque part une feuille de papier, et on la retrouve plus ou moins couverte d'écriture. Ce phénomène, encore plus merveilleux que les autres, fut signalé pour la première fois en France, par M. le baron de Guldenstubbe, dont le livre, publié en 1859, fut accueilli, comme on peut le croire, par l'incrédulité absolue du public. Nous tentâmes, en ce temps-là, mes amis et moi, non sans rire un peu de nous-mêmes, ce genre d'épreuves qui n'aboutit jamais. Il me fut depuis affirmé par plusieurs disciples d'Allan Kardec, qui m'exhibèrent même des *communications* ainsi obtenues. J'avoue que cette preuve ne me sembla pas suffisamment probante, et que je restai prudemment dans le doute du sage, sans verser toutefois dans la négation systématique qui est l'apanage du sot. Le peu que j'avais produit et vu dans cet ordre de faits généralement proclamés impossibles par des gens que mes déclarations ne parvenaient pas à convaincre, me rendait circonspect pour les affirmations d'autrui, et, sans admettre ni rejeter, j'attendais l'évidence. La parole d'un homme comme M. Oxon, détaillant, après cinq ans d'études, les expériences faites par lui-même, ne me laisse, je le déclare, plus de doute. Je maintiens mes réserves sur la cause ; mais les faits qu'il raconte, corroborés par ceux que j'ai vus, sont réels pour moi. Rendons-lui maintenant la parole :

- « Voici un premier exemple, qui a trait à cette question de l'usage du crayon : - J'étais à une séance tenue dans la maison d'un intime ami, trois amis présents. Le papier, soigneusement marqué de mes initiales, fut placé sur le parquet avec un crayon noir ordinaire.

L'un de nous, sentant le crayon contre sa botte, mit le pied dessus, et le garda jusqu'à ce que la séance fût levée. De l'écriture cependant fut trouvée sur le papier, et nous débattîmes la question de savoir comment cela avait pu se faire, sachant que le crayon n'avait pu être utilisé pour cet usage. Le papier portait nos marques et n'avait pas bougé. Nous recommençâmes la même semaine, et je pourvus secrètement moi-même au moyen d'éclaircir la chose. J'apportai un crayon d'un vert éclatant, et je le substituai, A l'insu de tous, au crayon noir, tenant mon pied dessus pendant tout le temps. Quand on examina le papier, l'écriture, un très-court griffonnage, fut trouvée être en vert. Le crayon avait donc été employé d'une façon tout à fait inconnue de moi. Je pense que ce doit être fréquemment le cas, et que les écritures instantanées sont produites par quelque méthode autre que l'emploi ordinaire du crayon. - Je l'ai remarqué dans beaucoup de circonstances, notamment chez une dame avec laquelle la surface d'une ardoise était couverte d'écriture en quelques secondes.

Je cite encore deux expériences, faites par moi avec deux psychiques biens connus du public, Henry Slade et Francis Monck :

J'étais assis seul avec Slade, dans le mois de juillet 1877. J'avais apporté avec moi une petite plaque de porcelaine blanche, prise sur mon propre bureau. Je la mis moi-même sous la table, dans l'endroit le plus éloigné de Slade, et j'obtins un griffonnage écrit avec une mine de plomb que j'avais posée dessus.

Slade se servait ordinairement d'ardoises et de crayons d'ardoise, et, sur quelques-unes, de ces ardoises, pendant que nous les tenions ensemble, nombre de *messages* furent écrits. Le plus long et le plus soigné de ces messages qui couvrait les deux côtés d'une ardoise enveloppée, fut écrit pendant que l'ardoise était posée sur la table, devant moi. Je plaçai mon oreille sur le couvercle de la boîte qui renfermait l'ardoise, et j'entendis distinctement l'écriture en production. Le son était celui d'un crayon courant délibérément et soigneusement sur l'ardoise, et dura trois ou quatre minutes. Je remarquai spécialement que le bruit venait de l'ardoise immédiatement sous mon oreille. J'observai aussi que, quand le crayon changeait de position, l'écriture était interrompue.

Le 19 octobre de la même année, j'eus avec un autre médium, M. Monck, un nouveau fait d'évidence

personnelle. Nous étions éclairés par une lampe. Étaient présents le révérend Thomas Colley, ex-curé de Portsmouth, mistress Colley, le psychique et moi.
J'examinai deux petites ardoises à l'usage des écoles, soigneusement nettoyées, que je marquai d'un signe particulier et qui étaient évidemment tout à fait neuves. Je plaçai un petit fragment de crayon entre leur surface intérieure, et je les liai fortement ensemble, de façon à ce qu'elles ne pussent glisser et qu'on ne pût rien introduire entre elles. Je fis de plus à la ficelle un nœud particulier. Quand ce fut fait, je plaçai moi-même devant moi les ardoises sur la table, et priai M. Colley de placer son doigt sur un coin, tandis que moi-même je plaçai un doigt sur l'autre, et que M. Monck, assis en face de nous, posait ses mains sur les deux coins les plus rapprochés de lui. On me pria de choisir un mot court, et de désirer qu'il fût écrit dans l'intérieur des ardoises. Je choisis le mot *snow*. Le bruit du crayon écrivant fut aussitôt entendu, et je fus informé par Monck en sommeil léthargique (*entransed*), qu'on pouvait délier les ardoises. Quand ce fut fait, nous constatâmes trois choses, savoir : que l's mal formée avait été effacée, et que les deux autres lettres avaient une forme toute particulière. De plus, deux autres mots (*favourite way*) étaient écrits. Pendant que nous procédions à l'expérience, nous avions conversé sur la façon dont les noms propres étaient souvent orthographiés dans ces écrits. L'un de nous, citait entre autres un nom de baptême qui, bien que fréquemment tracé, n'avait jamais été orthographié selon la manière favorite, *favourite way*, de son possesseur. Ces deux mots avaient été saisis, et écrits aussitôt entre les ardoises.
Réservant tout commentaire, je note les points suivants dans cette expérience :
1. Les ardoises étaient neuves, propres, marquées d'un signe, et fortement liées ensemble.
2. Je ne les ai pas perdues de vue, et n'ai pas levé ma main posée sur elles, un seul moment.
3. Elles n'ont jamais été hors de ma possession, après que je les eus lavées et marquées.
4. La lumière était suffisante pour l'observation.
5. Les mots écrits ne pouvaient avoir été préparés d'avance.
6. J'ai la corroboration de deux témoins. »
Dans la feuille anglaise, le *Spectator* du 6 octobre 1877, M. Wallace cite un fait de même nature obtenu par lui avec les mêmes précautions et le même succès.
Voici maintenant une preuve d'écriture directe qui implique : ou que M. Oxon est somnambule, ou qu'il s'amuse à nos dépens, ou qu'il n'a pas pris scrupuleusement les précautions qu'il annonce, ou... que cette force psychique, quelle qu'elle soit, tient décidément à dérouter *nos connaissances acquises*.
- « Quand ce sujet, - l'écriture directe, - vint pour la première fois devant moi, j'essayai de le soumettre à l'épreuve du creuset. Dans ce but, je fis une expérience semblable à celles qu'a faites le baron de Guldenstubbe, dont je n'avais pas encore entendu prononcer le nom. Je mis une feuille de papier dans un pupitre de voyage que j'attachai dans sa couverture avec des courroies, et la plaçai dans mon tiroir particulier. La clé de ce tiroir dans lequel je serrais mes papiers les plus secrets, ne sortit jamais de ma possession, et je la gardai minutieusement pendant cette expérience. Je laissai le papier, sans y toucher, pendant trente-quatre heures, et, au bout de ce temps, je le trouvai couvert d'une écriture nette et distincte, qui couvrait toute sa surface. »
M, Oxon cite encore beaucoup d'autres expériences, qui ne seraient que des redites, une entre autres, faite avec le médium Slade, par le président de la Société psychologique de Londres. L'ardoise était placée sur la table, les mains des opérateurs posées dessus ; l'écriture eut lieu en dessous, sur la face de la plaque adhérant à la table.
Dessous, dessus, à côté... du moment que nous nageons en pleine féerie, peu importe ! M. de Mirville a raison : Ce ne peut être que le diable. Mais quelle drôle d'occupation !
La somme de ce qu'a constaté M. Oxon sur ces phénomènes d'écriture anormale, y compris celle tracée mécaniquement par la main du médium, peut se réduire, comme il le dit lui-même, aux propositions suivantes :
1. Il existe une force qui opère au moyen d'un type spécial d'organisation humaine, et qu'il convient d'appeler force psychique.
2. Il est démontré que cette force est, en certains cas, gouvernée par une intelligence.
3. Il est prouvé que cette intelligence est souvent autre que celle de la personne ou des personnes au moyen desquelles elle agit.
4. Cette force, ainsi gouvernée par une intelligence extérieure, manifeste parfois son action, - indépendamment

d'autres modes - en écrivant des phrases cohérentes, sans l'intervention d'aucune des méthodes connues pour écrire.
5. L'évidence de l'existence de cette force ainsi gouvernée par une intelligence repose sur :
(A) L'évidence de l'observation des sens.
(B) Le fait qu'elle se sert souvent d'une langue inconnue du psychique.
(C) Le fait que la matière traitée est fréquemment supérieure aux connaissances du psychique.
(D) Le fait qu'il est démontré impossible de produire ces résultats par la fraude, dans les conditions où les phénomènes sont obtenus.
(E) Le fait que ce phénomène spécial est produit non-seulement en public et par des médiums payés, mais en particulier, et sans la présence d'aucune personne étrangère au cercle de la famille.
Ce fait de sujets bien au-dessus de la portée des médiums, et traités magistralement par eux, au grand étonnement de l'assistance, est confirmé par M. Wallace qui cite, entre autres preuves à l'appui de son affirmation, un récit de M. Serjeant Cox, son ami, jurisconsulte, philosophe, écrivain, qui, lui aussi est arrivé à la conviction par l'examen. Il ne s'agit pas ici d'un médium écrivain, mais d'un médium *parlant*, autre procédé du phénomène, qui produit, comme dans les choses dictées ou écrites, des manifestations de tous degrés et de toutes valeurs.
Voici ce que raconte M. Serjeant Cox, bon juge, dit M. Wallace, en matière de style :
« - J'ai entendu un garçon de comptoir, sans éducation, soutenir, quand il était en *transe*, une conversation avec un parti de philosophes sur la raison et la prescience, la volonté et la fatalité, et leur tenir tête. Je lui ai posé les plus difficiles questions de psychologie, et j'ai reçu des réponses toujours sensées, toujours pleines de force, et invariablement exprimées en langage choisi et élégant. Cependant, un quart d'heure après, quand il était dans son état naturel, il était incapable de répondre à la plus simple question sur un sujet philosophique, et avait toujours peine à trouver un langage suffisant pour exprimer les idées les plus communes. »
Ainsi ce phénomène, par un juste sentiment d'équilibre, met des choses savantes dans la bouche des ignorants, pour compenser les balourdises qu'il fait débiter aux érudits. Preuve de plus qu'une intelligence le dirige.
Cette intelligence, M. Oxon croit qu'elle appartient, dans la plupart des cas, aux esprits des morts. L'exposé de sa doctrine et les discussions qu'il soutient contre les adversaires de cette croyance diffèrent peu de ce qu'on peut lire dans les écrits de nos spirites français ; mais, parmi les preuves *personnelles*, sur lesquelles sa foi s'appuie, je trouve, dans un livre signé de son nom, *Spirit identity*, un fait d'un tout autre ordre que ces mystérieuses psychographies, mais non moins curieux.
Je laisse M. Oxon raconter lui-même. Ces choses sont si délicates, qu'on doit les traduira mot pour mot, sous la responsabilité du narrateur :
- « Le 10 février 1874, nous fûmes attirés par un triple frappement nouveau et tout particulier sur la table, et nous reçûmes un récit long et circonstancié de la mort, de l'âge, - même les mois, - et des petits noms, - quatre pour deux d'entre eux, et trois pour l'autre, - de trois petits êtres, enfants du même père, à qui ils avaient été enlevés subitement par la mort. Nul de nous n'avait connaissance de ces noms qui étaient peu communs. Ils étaient morts dans un pays éloigné, l'Inde, et, quand le message nous fut donné, nous n'avions aucun moyen apparent de vérification. Cette révélation cependant fut vérifiée peu de temps après, d'une singulière manière :
Le 28 mars de la même année, je rencontrai, pour la première fois, M. et M^me^ A. Watts, dans la maison de M. Cowper-Temple, docteur médecin. Notre conversation roula principalement sur l'évidence des phénomènes psychiques. Je racontai plusieurs faits, entre autres celui de ces trois enfants. M^me^ Watts fut très-frappée de ce récit qui correspondait, dans son esquisse, avec une pénible histoire quelle avait récemment entendue. Le lundi d'avant, M. et M^me^ Watts avaient dîné chez une vieille amie, Mme Leaf, et avaient appris d'elle l'histoire d'une perte douloureuse qu'avait faite le parent d'une connaissance de M^me^ Leaf. Ce gentleman résidant dans l'Inde avait, dans un court espace de temps, perdu sa femme et trois enfants. Mme Leaf était entrée dans de grands détails tristes, mais n'avait fait aucune mention des noms, ni du lieu de ce douloureux événement. En racontant l'incident des trois jeunes enfants qui avaient communiqué avec moi, je donnai les noms et le lieu, tels qu'ils m'avaient été fournis par le message. M^me^ Watts se chargea de s'informer auprès de M^me^ Leaf, des particularités du récit que celle-ci lui avait fait. Ce qu'elle fit le jour suivant, et les noms étaient les mêmes.
Je dus a l'obligeance de M^me^ Watts de faire la connaissance de M^me^ Leaf, et fus très-impressionné de la parfaite

coïncidence de chaque détail qu'elle me donna sur les faits en question. »
Nous nous éloignons de plus en plus du n° 2 de la rue de Beaune. - Je ne regarde plus devant moi. Je vais, tête baissée, les yeux fixés sur ces livres britanniques, reliés en carton bleu, et rougis ou dorés sur tranches, sans plus me soucier de ce qui va en advenir, et de ce que je dis, et de ce que je fais, qu'un conférencier de Tombouctou qui abat des noix.
J'ouvre un autre livre, également relié en bleu, et je tombe sur cette phrase, vraiment incroyable, si elle n'est pas une splendide ironie adressée à ses doctes confrères par celui qui l'a écrite :
- Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est.

6. Les recherches de M. Crookes

L'homme éminent à qui la science moderne doit la découverte du Thallium, dans un voyage qu'il fit à Paris, il y a quelques années, racontait devant un de mes amis quelques-uns des faits plus qu'étranges qu'il a publiés depuis.
- Alors, lui dit-on, vous êtes spirite.
- Je suis chimiste, répondit M. Crookes.
Nous n'allons trouver là aucune croyance, aucune théorie, aucun système : des faits, mais des faits étourdissants.
« - En présence de pareils phénomènes, dit M. Crookes, les pas de l'investigateur doivent être guidés par une intelligence aussi froide et aussi peu passionnée que les instruments dont il fait usage. Ayant une fois la satisfaction de comprendre qu'il est sur la trace d'une vérité nouvelle, ce seul objectif doit l'animer à la poursuivre sans considérer si les faits qui se présentent à ses yeux sont naturellement possibles, ou ne le sont pas. »
Voilà la science vraie, grande et courageuse, - courage du savant, courage de l'homme, qui ne recule ni devant la difficulté des investigations, ni devant les sarcasmes et les colères de ses entêtés contemporains.
« - M'étant assuré de la réalité de ces faits, écrit plus tard M. Crookes, ce serait une lâcheté morale de leur refuser mon témoignage, parce que mes publications précédentes ont été ridiculisées par des critiques et autres gens qui ne connaissent rien du tout de ce sujet, et qui avaient trop de préjugés pour voir et juger par eux-mêmes. Je dirai tout simplement ce que j'ai vu et ce qui m'a été prouvé par des expériences répétées et contrôlées, et « j'ai encore besoin qu'on m'apprenne qu'il n'est pas raisonnable de s'efforcer de découvrir les causes de phénomènes inexpliqués. »
M. Crookes n'a porté sa laborieuse attention que sur les phénomènes physiques.
- « Le spiritualiste, dit-il, parle de corps pesant 50 ou 100 livres, qui sont enlevés en l'air sans l'intervention de force connue ; mais le savant chimiste est accoutumé à faire usage d'une balance sensible à un poids si petit, qu'il en faudrait dix mille comme lui, pour faire un grain. Il est donc fondé à demander que ce pouvoir qui se dit guidé par une intelligence, et qui élève jusqu'au plafond un corps pesant, fasse mouvoir, sous des conditions déterminées, sa balance si délicatement équilibrée.
Quant aux manifestations de cette puissance équivalente à des milliers de livres et qui se produit sans cause apparente, l'homme de science qui croit fermement à la conservation de la force, et qui pense qu'elle ne se produit jamais sans un épuisement correspondant de quelque chose pour la remplacer, demande que les dites manifestations se produisent dans des laboratoires où il pourra les peser, les mesurer, et les soumettra à ses propres essais. »
Ainsi fut fait comme le voulait M. Crookes, qui, dans des communications successives, tint au courant de ses expériences les lecteurs du *Quaterty Review*, auxquels il avait annoncé son projet. On comprend avec quelle curiosité ces lettres étaient attendues.
Il commença ses essais avec le concours de M. Home qui se prêta à toutes ses exigences avec une bonne grâce à laquelle il rend hommage.
- « Parmi les remarquables phénomènes qui se produisent sous l'influence de M. Home, écrit-il dans sa première lettre, les plus frappants et en même temps ceux qui se prêtent le mieux à l'examen scientifique sont : 1° l'altération du poids des corps ; 2° l'exécution d'airs sur des instruments de musique (généralement sur l'accordéon, à cause de sa facilité de transport,) sans intervention humaine directe, et sous des conditions qui

rendent impossible tout contact ou tout maniement des clefs : Ce n'est qu'après avoir été fréquemment témoin de ces faits et les avoir scrutés, avec toute la profondeur et la rigueur dont je suis capable, que j'ai été convaincu de leur véritable réalité. »

M. Crookes renouvelle les expériences du physicien américain Hare, et invente, pour étudier l'influence des psychiques sur la pesanteur, des appareils nouveaux qu'il décrit longuement.

La première période est celle des tâtonnements. La régularité et la fixité des expériences sont contrariées par « notre connaissance imparfaite des conditions qui favorisent ou gênent les manifestations de cette force, par la manière capricieuse, en apparence, dont elle s'exerce, et par le fait que M. Home lui-même est sujet à d'inexplicables flux et reflux de cette force. » Il y a même des séances où les expériences échouent complètement ; mais, loin de faire comme les savants de Saint-Pétersbourg qui, après une séance infructueuse, abandonnèrent et condamnèrent M. Home, M, Crookes recommence et finit par réussir.

De ces épreuves maintes fois répétées, non-seulement avec M. Home, mais avec d'autres psychiques, il résulte, répète M, Crookes :

- « L'existence d'une force associée, d'une manière inexpliquée, à l'organisme humain, force par laquelle un surcroit de poids peut être ajouté à des corps solides, sans contact effectif. Cette force peut agir à une certaine distance du psychique ; il n'est pas rare que ce soit à deux ou trois pieds ; mais toujours elle est plus puissante auprès de lui. »

Sans contact ! Il y a progrès sur les premiers essais, à la suite desquels les systématiques à outrance cherchaient à M. Crookes, à propos de ses leviers et de ses balances des querelles d'Allemands doublés de Bretons. Les mêmes ne s'étaient pas fait faute, comme toujours, de lui prodiguer les encouragements et les félicitations, convaincus que les explorations d'un tel observateur allaient enfin réduire à néant les soi-disant phénomènes. L'espoir déçu se tourne en fureur, et peu s'en faut qu'on ne le traite de compère.

Mais constater la force ne suffit pas. Il s'agit de savoir d'où elle vient, ou du moins comment elle agit.

- « Dans la ferme conviction où j'étais qu'un genre de force ne pouvait se manifester sans la dépense correspondante de quelque autre genre de force, dit M. Crookes, j'ai vainement cherché pendant longtemps la nature de la force ou du pouvoir employé pour produire ces résultats. Mais maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force psychique emploie pour se développer. En me servant des termes de *force vitale*, *énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais, après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la force psychique ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale. »

Quant « à la cause directe qui met cette force en activité, » M. Crookes, je l'ai dit, n'émet pas d'opinion.

- « Je veux, du moins pour le moment, qu'on me considère comme étant dans la position d'un électricien à Valentia, qui, par le moyen d'instruments de contrôle appropriés à cet effet, examine certains courants électriques et certains mouvements qui passent à travers le câble transatlantique. Il ne connaît pas la cause de ces mouvements et ignore si ces phénomènes sont produits par les imperfections des instruments de contrôle eux-mêmes, - que ce soit par des courants terrestres ou par défaut d'isolement, - ou bien s'ils sont produits par un opérateur intelligent placé à l'autre extrémité de la ligne. »

Voilà le commencement ; et voici à quelles constatations est arrivé M. Crookes, après quatre ans d'expériences, la plupart faites chez lui, soit avec M. Home, soit avec notre ancienne connaissance d'Amérique, miss Kate Fox, venue en Angleterre, soit avec divers psychiques de la société de Londres, une dame entre autres dont il ne dit pas le nom, et enfin avec miss Florence Cook, qui devait lui manifester, d'une manière irréfutable, le plus incroyable de ces prodiges :

1° - Altération du poids des corps. - Première expérience, déjà citée.

2° - Airs joués par l'accordéon. - L'instrument placé dans une cage, tenu par M. Home entre le pouce et le doigt du milieu, par le bout opposé aux clefs.

3° - Mouvements de corps pesants avec et sans contact. - le premier de ces deux ordres de phénomènes est élémentaire. Le second, plus rare, a déjà été mentionné par d'autres expérimentateurs, et s'est, comme je l'ai raconté, produit sous mes yeux. M. Crookes a vu, en différentes occasions, de lourdes tables s'élever de terre, des chaises et différents meubles aller et venir dans un salon, des personnes retournées brusquement sur leur

siège, et même enlevées à quelque distance du parquet.
- « Attribuer ces résultats à la fraude, dit-il, est absurde, car je rappelle que ce que je rapporte ici ne s'est pas accompli dans la maison d'un médium, mais dans ma propre maison, où il a été tout à fait impossible de rien préparer à l'avance. Un médium, circulant dans ma salle à manger, ne pouvait pas, quand j'étais assis dans une autre partie de la chambre avec plusieurs personnes qui l'observaient attentivement, faire jouer par fraude un accordéon que je tenais dans ma propre main, les touches en bas, ou faire flotter ce même accordéon, çà et là, dans la chambre, en jouant tout le temps. Il ne pouvait pas apporter avec lui un appareil pour agiter les rideaux de la fenêtre ou enlever des jalousies vénitiennes jusqu'à huit pieds de hauteur ; faire résonner des notes à distance sur un piano, soulever une carafe et un verre à pied au-dessus de la table ; faire dresser sur un de ses bouts un collier de corail ; faire mouvoir un éventail et éventer la compagnie, ou bien mettre en mouvement une pendule enfermée dans une vitrine solidement scellée au mur... »
4° - Phénomènes de percussion et autres sons de même nature. - M. Crookes a entendu tous les bruits signalés par les spirites américains. Ces bruits se sont produits à sa volonté, sur les objets qu'il désignait, même dans un arbre.
5° - Apparitions lumineuses. - Ces manifestations demandent nécessairement que la chambre ne soit pas éclairée ; mais, dit M. Crookes :
- « J'ai à peine besoin de rappeler que, dans de pareilles conditions, j'ai pris toutes les précautions convenables pour éviter qu'on ne m'en imposât par de l'huile phosphorée ou par d'autres moyens. Bien plus, beaucoup de ces lumières étaient d'une nature telle que je n ai pu arriver à les imiter par des moyens artificiels.
Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments jusqu'au plafond et ensuite descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, et, avant de s'évanouir, il frappa trois fois la table avec un bruit semblable à celui d'un corps dur ou solide.
J'ai vu des étincelles de lumière s'élancer de la table au plafond, et retomber sur la table avec un bruit très-distinct. J'ai obtenu une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main. En pleine lumière, j'ai vu un nuage lumineux planer sur un héliotrope placé sur une table, à côté de nous, en casser une branche et l'apporter à une dame... »
6° - Apparitions de mains, en pleine lumière. - Les mains lumineuses, apparaissant dans l'obscurité, telles que plusieurs fois j'en ai vu moi-même, sont un phénomène ordinaire que M. Crookes se borne à mentionner. Il s'agit ici de faits obtenus au grand jour, ou dans une chambre parfaitement éclairée :
- « Une petite main, d'une forme très-belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur. Dans une autre circonstance, une petite main et un petit bras, semblables à ceux d'un enfant, apparurent, se jouant sur une dame qui était assise près de moi. Une autrefois un doigt et un pouce furent vus, arrachant les pétales d'une fleur qui était à la boutonnière de M. Home, et les déposants devant plusieurs personnes assises auprès de lui. Nombre de fois, moi-même et d'autres personnes, avons vu une main pressant les touches d'un accordéon.
Les mains et les doigts ne m'ont pas toujours paru être solides et comme vivants. Quelquefois, il faut le dire, ils offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux condensé en partie sous forme de main.
J'ai vu plus d'une fois, d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin le nuage se condenser, prendre une forme, et se changer en une main parfaitement faite. Cette main n'est pas toujours une simple forme ; quelquefois elle semble parfaitement animée et très-gracieuse ; les doigts se meuvent et la chair semble être aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes. Au poignet ou au bras elle devient vaporeuse, et se perd dans un nuage lumineux.
Au toucher, ces mains paraissent quelquefois froides comme de la glace et mortes ; d'autres fois elles m'ont semblé chaudes et vivantes, et ont serré la mienne avec la ferme étreinte d'un vieil ami.
J'ai retenu une de ces mains dans la mienne ; aucun effort ne fut fait pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte. »
7° - Ecriture directe. - M. Crookes a vu nombre de faits à peu près semblables à ceux déjà relatés ; mais en voici deux tout particuliers, dont un *insuccès* très-bizarre :
- « le premier, dit-il, eut lieu dans une séance noire ; mais le résultat n'en fut pas moins très-satisfaisant. J'étais

assis près du médium, M[lle] Fox, et je tenais ses deux mains dans les miennes. Du papier était devant nous sur la table, et ma main libre tenait un crayon.
Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et, après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes et se perdit peu à peu dans l'obscurité.
Mon second exemple peut être considéré comme un insuccès. « Un bon échec enseigne souvent plus que l'expérience la mieux réussie. » Cette manifestation eut lieu à la lumière, dans ma propre chambre, et seulement en présence de M. Home et de quelques amis intimes. Plusieurs circonstances, dont il est inutile de faire le récit, m'avaient montré que le pouvoir de M. Home était très-fort ce soir-là. J'exprimai donc le désir d'être témoin en ce moment de la production d'un message écrit, ainsi que, quelque temps auparavant, je l'avais entendu raconter par un de mes amis.
Immédiatement il nous fut donné la communication alphabétique suivante : « Nous essayerons. » Quelques feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table : alors le crayon se leva sur sa pointe, s'avança vers le papier avec des sauts mal assurés, et tomba. Puis il se releva, et retomba encore. Une troisième fois il essaya, mais sans obtenir de meilleur résultat. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte, qui se trouvait à côté sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table ; le crayon se leva de nouveau, et s'étayant contre la latte, ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir essayé trois fois, la latte abandonna le crayon et revint à sa place ; le crayon retomba sur le papier, et un message alphabétique nous dit : - « Nous avons essayé de satisfaire votre demande, mais c'est au-dessus de notre pouvoir. »
8° - Formes et figures de fantômes. - Ces phénomènes sont les plus rares de ceux dont M. Crookes fut témoin, du moins dans des conditions de contrôle satisfaisantes. Il ne cite que les deux faits suivants :
« - Au déclin du jour, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, et cette forme agitait le rideau avec sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit et les rideaux cessèrent de se mouvoir.
Le cas qui suit est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, M. Home était le médium. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui poussa un cri, à la suite duquel l'ombre disparut. »
9° - Cas semblant indiquer l'action d'une intelligence extérieure. - En dehors des cas où l'action inconsciente du médium ou des personnes présentes influence évidemment le phénomène, d'autres, selon M. Crookes, semblent montrer d'une manière concluante l'action d'une intelligence extérieure. Il donne ceux-ci comme exemple :
« - Pendant une séance avec M. Home, la petite latte, dont j'ai déjà parlé, traversa la table pour venir à moi en pleine lumière, et me donna une communication en me frappant sur la main. J'épalais l'alphabet, et la latte me frappait aux lettres qu'il fallait. L'autre bout de la latte reposait sur la table, à une certaine distance des mains de M. Home.
Les coups étaient si nets et si précis, et la règle était si évidemment sous l'influence d'une puissance invisible qui dirigeait ses mouvements, que je dis : « L'intelligence qui dirige les mouvements de cette règle peut-elle changer le caractère de ses mouvements, et me donner, au moyen de coups frappés sur ma main, un message télégraphique avec l'alphabet de Morse ? »
J'ai toutes les raisons possibles pour croire que l'alphabet de Morse était tout à fait inconnu des personnes présentes, et moi-même je ne le connaissais qu'imparfaitement. J'avais à peine prononcé ces paroles, que le caractère des coups frappés changea, et le message fut continué de la manière que j'avais demandée. Les lettres me furent données trop rapidement pour pouvoir faire autre chose que de saisir un mot par-ci par-là, et par conséquent ce message fut perdu ; mais j'en avais assez vu pour me convaincre qu'à l'autre bout de la latte il y avait un bon opérateur de Morse, quel qu'il pût être d'ailleurs.
Encore un autre exemple : Une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayai de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La

planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que, quoi qu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, l'*intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui jouait du cerveau de la dame comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.
Je dis alors à cette intelligence : « - Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? - Oui, écrivit la planchette. - Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? Ajoutai-je, en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi, mais sans le regarder. - Oui, répondit la planchette. - Bien, dis-je, si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai. » La planchette commença à se mouvoir lentement, et avec beaucoup de difficulté elle écrivit le mot « *honneur*. » Je me tournai et je vis que le mot honneur était couvert par le bout de mon doigt.
Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue. »
10° - Manifestations diverses d'un caractère composé :
- « Sous ce titre, dit M. Crookes, je me propose de faire connaître quelques manifestations qui, à cause de leur caractère complexe, ne peuvent se classer différemment. Sur plus de douze faits, j'en choisirai deux. Le premier eut lieu en présence de M^lle^ Fox, et, pour le rendre intelligible, il faut que j'entre dans quelques détails.
M^lle^ Fox m'avait promis de me donner une séance chez moi, un soir du printemps de l'année dernière. Pendant que je l'attendais, une dame de nos parentes et mes deux fils aînés, âgés l'un de 14 ans et l'autre de 11, se trouvaient dans la salle à manger, où les séances avaient toujours lieu ; et moi-même je me trouvais seul dans ma bibliothèque, occupé à écrire. Entendant un cab s'arrêter et la sonnette retentir, j'ouvris la porte à M^lle^ Fox, et la conduisis aussitôt dans la salle à manger, parce qu'elle me dit que, ne pouvant rester longtemps, elle ne monterait pas. Elle déposa sur une chaise son chapeau et son châle. Je me dirigeai alors vers la porte de la salle à manger ; je dis à mes deux fils d'aller dans la bibliothèque étudier leurs leçons ; je poussai la porte sur eux, la fermai à clef, et, selon mon habitude pendant les séances, je mis la clef dans ma poche.
Nous nous assîmes : M^lle^ Fox était à ma droite et l'autre dame à ma gauche. Nous reçûmes bientôt un message alphabétique nous engageant à éteindre le gaz ; nous l'éteignîmes ; nous nous trouvâmes dans une obscurité complète, et, pendant tout le temps qu'elle dura, je tins dans une des miennes les deux mains de M^lle^ Fox. Presque aussitôt une communication nous fut donnée en ces termes : « - Nous allons vous produire une manifestation qui vous donnera la preuve de notre pouvoir, » et, presque immédiatement après, nous entendîmes tous le tintement d'une clochette, non pas stationnaire, mais qui allait et venait, de tous côtes, dans la chambre, tantôt près du mur, une autre fois dans un coin éloigné de l'appartement, tantôt me touchant à la tête, puis frappant sur le plancher. Après avoir ainsi sonné dans la chambre pendant au moins cinq minutes, cette sonnette tomba sur la table tout près de mes mains.
Pendant tout le temps que ce phénomène dura, personne ne bougea, et les mains de M^lle^ Fox demeurèrent parfaitement tranquilles. Je pensais que ce ne pouvait pas être ma petite clochette qui sonnait, car je l'avais laissée dans ma bibliothèque. (Peu de temps avant que M^lle^ Fox arrivât, j'avais eu besoin d'un livre qui se trouvait au coin d'une étagère ; la sonnette était sur le livre, et je l'avais mise de côté pour le prendre. Ce petit incident m'assurait que la sonnette était dans la bibliothèque.) Le gaz éclairait vivement le corridor sur lequel donnait la porte de la salle à manger, de telle sorte que cette porte ne pouvait pas s'ouvrir, sans laisser la lumière pénétrer dans la pièce où nous nous trouvions. Du reste, pour l'ouvrir, il n'y avait qu'une clef, et je l'avais dans ma poche.
J'allumai une bougie. Il n'y avait pas à en douter, c'était bien ma clochette qui était là sur la table, devant moi. J'allai tout droit à la bibliothèque. D'un coup d'œil je vis que la sonnette n'était plus là où elle aurait dû se trouver. Je dis à mon fils aîné : « - Savez-vous où est ma petite sonnette ? - Oui, papa, répondit-il, la voici ; » et il montrait la place où je l'avais laissée. En prononçant ces mots, il leva les yeux et continua ainsi : - « Non, elle n'est pas là ; mais elle y était, il n'y a qu'un moment. - Que voulez-vous dire ? Quelqu'un est-il venu la prendre ? - Non, dit-il, personne n'est entré ; mais je suis sûr qu'elle était là, parce que, lorsque vous nous avez fait sortir de la salle à manger pour venir ici, J... (Le plus jeune de mes fils) s'est mis à la sonner si fort, que je ne pouvais pas étudier mes leçons, et je lui ai dit de cesser. » J... confirma ces paroles, et ajouta qu'après avoir agité la clochette, il l'avait remise à l'endroit où il l'avait trouvée.
Le second cas que je vais rapporter eut lieu à la lumière, un dimanche soir, en présence de M. Home et de

quelques membres de ma famille seulement. Ma femme et moi nous avions passé la journée à la campagne, et en avions rapporté quelques fleurs que nous avions cueillies. En arrivant à la maison, nous les remîmes à une servante pour les mettre dans l'eau. M. Home arriva bientôt après, et tous ensembles nous nous rendîmes dans la salle à manger. Quand nous fûmes assis, la servante apporta les fleurs qu'elle avait arrangées dans un vase. Je les plaçai au milieu de la table, dont la nappe était enlevée. C'était la première fois que M. Home voyait ces fleurs.

Après avoir obtenu plusieurs manifestations, la conversation vint à tomber sur certains faits qui ne semblaient pouvoir s'expliquer qu'en admettant que la matière pouvait réellement passer à travers une substance solide.

À ce propos, le message qui suit nous fut donné alphabétiquement : « - Il est impossible à la matière de passer à travers la matière, mais nous allons vous montrer ce que nous pouvons faire. »

Nous attendîmes en silence. Bientôt une apparition lumineuse fut aperçue, planant sur le bouquet de fleurs ; puis, à la vue de tout le monde, une tige d'herbe de Chine, de quinze pouces de long, qui faisait l'ornement du centre du bouquet, s'éleva lentement du milieu des autres fleurs, et ensuite descendit sur la table, en face du vase, entre ce vase et M. Home. En arrivant sur la table, cette tige d'herbe ne s'y arrêta pas ; mais elle passa droit à travers, et nous la vîmes bien jusqu'à ce qu'elle l'eût entièrement traversée.

Aussitôt après la disparition de l'herbe, ma femme qui était assise à côté de M. Home, vit entre elle et lui une main qui venait de dessous la table et qui tenait la tige d'herbe, dont elle la frappa deux ou trois fois sur l'épaule avec un bruit que tout le monde entendit, puis elle déposa l'herbe sur le plancher et disparut. Il n'y eut que deux personnes qui virent la main ; mais tous les assistants aperçurent le mouvement de l'herbe. Pendant que ceci se passait, tout le monde pouvait voir les mains de M. Home placées tranquillement sur la table en face de lui. L'endroit où l'herbe disparut était à 18 pouces de la place où étaient ses mains. La table était une table de salle à manger à coulisses, s'ouvrant avec une vis : elle n'était pas à rallonges, et la réunion des deux parties, formait une étroite fente dans le milieu. C'est à travers cette fente que l'herbe avait passé ; je la mesurai, et je trouvai qu'elle avait à peine 1/8 de pouce de large. La tige de cette herbe était beaucoup trop grosse pour qu'elle pût passer à travers cette fente sans se briser, et cependant tous nous l'avions vu y passer sans peine, doucement, et, en l'examinant ensuite, elle n'offrait pas la plus légère marque de pression ou d'érosion.»

Kate King

À quel genre d'expériences appartient le fait qu'il me reste à citer ? Le lecteur a beau être familiarisé maintenant avec les tours de force les plus inouïs de ce phénomène… inqualifiable. Ne dira-t-il pas, cette fois, que décidément je me moque de lui ?

Ce ne sont plus des doigts, des mains, ni d'insaisissables fantômes qui vont apparaître. C'est un être comme vous et moi. - Non, pardon, pas comme moi ; comme vous, madame, si vous êtes jeune et charmante ; - une jeune fille, une femme, une vraie, dans toute l'acception du mot, qui parle, qui s'assoit, qui marche, que l'on voit, que l'on touche, que l'on prend dans ses bras, avec sa permission, bien entendu, et au point de vue de l'expérience pure.

Elle prend le nom de Katie King. Elle apparaît en pleine lumière, vivante, je le répète, grande, belle, blanche, presque blonde, tandis que le médium, miss Florence Cook, petite, brune, les cheveux si foncés qu'ils semblent noirs, est plongée dans l'étrange sommeil, - *intransed*.

Cette *manifestation* a duré trois ans. C'est dans les derniers mois seulement que M. Crookes en a eu connaissance. Il a assisté à quelques séances chez M. et M^{me} Cook, le père et la mère du jeune médium, une enfant de quinze ans ; puis il a obtenu d'eux que la jeune fille vint chez lui, et y passât même quelquefois une semaine entière. Là, dans la maison, dans la famille du savant, a *vécu* l'être incompréhensible qui, avec l'aide inconsciente et plus incompréhensible encore de son médium endormi, prenait un corps humain, des organes, des sons, causait avec madame, racontait des histoires aux jeunes garçons, et se prêtait aux expériences du maître.

C'est insensé, c'est absurde, c'est fou ; - c'est à renverser, fond par dessus tête, l'académie de Tombouctou tout entière ; c'est à faire pâlir du Tartare l'ombre de M. Faraday, si M. Faraday a une ombre ; à faire dresser d'épouvante les cheveux de Büchner, de Karl Vogt, d'Helmholtz, d'Haeckel, et de madame Clémence Royer... et pourtant cela est, à moins que M. Crookes ne nous déclare un beau jour qu'il a écrit cette histoire et toutes les autres, pour voir jusqu'où pourrait aller, sur la foi d'un homme de science et d'un nom respecté, la crédulité des badauds du dix-neuvième siècle.

Je déclare, quant à moi, plus que jamais, que je ne suis qu'un simple reproducteur, aussi ébouriffé de ce que je transcris, que pourra l'être le typographe, reproducteur en second, en répétant ce récit, lettre par lettre, s'il s'avise de lire ce qu'il compose.
Et maintenant que vous êtes préparés, écoutez ce que dit M. Crookes.
Le cabinet dont il va parler, est une pièce, fermée par des rideaux, derrière lesquels, pondant les séances, repose mademoiselle Cook endormie. C'est là que s'opère l'incarnation mystérieuse ; c'est de là que Katie sort et vient se montrer aux assistants. Ces conditions sont défectueuses et rendent le doute possible. Pour constater que miss Crookes et Katie sont deux êtres bien distincts, il faut des preuves irréfutables. Katie promet ces preuves à M. Crookes, et tient parole, comme on va le voir :
« - Depuis quelque temps, j'expérimentais avec une lampe à phosphore, consistant en une bouteille de 6 ou 8 onces qui contenait un peu d'huile phosphorée, et qui était solidement bouchée. J'avais des raisons pour espérer qu'à la lumière de cette lampe, quelques-uns des mystérieux phénomènes du cabinet pourraient se rendre visibles, et Katie espérait, elle aussi, obtenir le même résultat.
Le 12 mars, pendant une séance chez moi, et après que Katie eut marché au milieu de nous, qu'elle nous eut parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau qui séparait mon laboratoire, où l'assistance était assise, de ma bibliothèque qui, temporairement, faisait l'office, de cabinet. Au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « - Entrez dans la chambre, et soulevez la tête de mon médium ; elle a glissé à terre. » Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. Immédiatement, je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever M^lle^ Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet, M^lle^ Cook avait glissé en partie de dessus le canapé, et sa tête penchait dans une position très-pénible. Je la remis sur le canapé, et en faisant cela j'eus, malgré l'obscurité, la vive satisfaction de constater que M^lle^ Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir, et se trouvait dans une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi, et celui où je relevai M^lle^ Cook sur le canapé en la tirant de la position où elle se trouvait.
En retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau, et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains en disant : « - Maintenant, entrez, et venez voir mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque, et, à la lueur de ma lampe, je vis M^lle^ Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.
Je repris ma place et Katie réapparut bientôt, et me dit que tout le temps elle avait été debout auprès de M^lle^ Cook. Elle demanda alors si elle ne pourrait pas elle-même essayer une expérience, et, prenant de mes mains la lampe à phosphore, elle passa derrière le rideau, me priant de ne pas regarder dans le cabinet pour le moment. Au bout de quelques minutes, elle me rendit la lampe en me disant qu'elle n'avait pas pu réussir, qu'elle avait épuisé tout le fluide du médium, mais qu'elle essayerait de nouveau une autre fois. Mon fils aîné, un garçon de quatorze ans, qui était assis en face de moi, dans une position telle qu'il pouvait voir derrière le rideau, me dit qu'il avait vu distinctement la lampe à phosphore paraissant flotter dans l'espace au-dessus de M^lle^ Cook, et l'éclairant pendant qu'elle était étendue sans mouvement sur le sofa, mais qu'il n'avait pu voir personne tenir la lampe.
Je passe maintenant à la séance tenue hier soir. Jamais Katie n'est apparue avec une aussi grande perfection ; pendant près de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant et l'impression, ressentie par mon esprit, que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté, et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte, que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible.
Pensant donc que, si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolixe Cette permission me fut gracieusement donnée, et, en conséquence, j'en usai - convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances. - Je puis assurer que le « fantôme » (qui, du reste, ne fit aucune résistance,) était un être aussi matériel que M^lle^ Cook elle-même.

Katie dit alors que cette fois elle se croyait capable de se montrer en même temps que M^lle^ Cook. Je baissai le gaz, et ensuite, avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet. Mais, préalablement, j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet, car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ses notes sont en ce moment devant moi.

J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai M^lle^ Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à sa lueur je vis cette jeune fille vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance, et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tins la lampe tout à fait près de son visage ; mais elle continua à respirer paisiblement.

Élevant la lampe, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait tout près de M^lle^ Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante, comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant une des mains de M^lle^ Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie, que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement M^lle^ Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante et, à trois reprises différentes je tournai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. À la fin, M^lle^ Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet, et cessai alors de voir Katie ; mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que M^lle^ Cook se fût éveillée, et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre M^lle^ Cook et Katie. La taille de Katie est variable : je l'ai vue plus grande de six pouces que M^lle^ Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert et la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que M^lle^ Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que M^lle^ Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très-blanc, tandis que celui de M^lle^ Cook est très-brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de M^lle^ Cook, et son visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

Au commencement de ses apparitions, Katie King, qui va prendre tout à l'heure un autre nom, avait annoncé qu'elle n'avait le pouvoir de rester avec son médium que pendant trois ans, et qu'après ce temps, elle lui ferait ses adieux pour toujours. La fin de cette période eut lieu le jeudi 21 mai 1874.

M. Crookes assista à la séance d'adieu.

Je reprends son récit :

« Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, elle a donné des séances chez moi, presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de la grandeur de plaque entière, une de demi-plaque, une de quart, et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés, et nombre de glaces furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation ni retard pendant les opérations photographiques, que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

Ma bibliothèque servit de cabinet noir : elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire ; un de ces battants fut enlevé de ses gonds, et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement. Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les chambres noires étaient placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir, il

y avait trois ou quatre expositions de glaces dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, j'ai quarante-quatre négatifs, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons ni mauvais, et d'autres excellents. Katie donna pour instruction à tous les assistants de rester assis et d'observer cette condition ; seul je ne fus pas compris dans cette mesure, car depuis quelque temps elle m'avait donné la permission de faire ce que je voudrais, de la toucher, d'entrer dans le cabinet et d'en sortir, presque chaque fois qu'il me plairait. Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois elle et son médium en même temps ; mais, le plus généralement, je ne trouvais que le médium en léthargie, et reposant sur le parquet : Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef ; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque, absolu d'occasion de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé moi-même ma bibliothèque et mon cabinet noir, et d'habitude, auprès que M^lle^ Cook avait dîné, et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet ; et à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : alors on baissait le gaz, et on laissait M^lle^ Cook dans l'obscurité.

En entrant dans le cabinet, M^lle^ Cook s'étendait sur le plancher, sa tête sur un coussin, et bientôt elle était en léthargie. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau, lorsque Katie était debout tout auprès ; les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pouvaient voir en même temps M^lle^ Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds ; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble ; mais Katie est placée devant la tête de M^lle^ Cook.

Pendant que je prenais une part active à ces séances, la confiance qu'avait en moi Katie s'accroissait graduellement, au point qu'elle ne voulait plus donner de séance à moins que je ne me chargeasse des dispositions à prendre, disant qu'elle voulait toujours m'avoir près d'elle et près du cabinet. Dès que cette confiance fut établie, et quand elle eut la satisfaction d'être sûre que je tiendrais les promesses que je pouvais lui faire, les phénomènes augmentèrent beaucoup en puissance, et des preuves me furent données qu'il m'eût été impossible d'obtenir, si je m'étais approché du sujet d'une manière différente.

Elle m'interrogeait souvent au sujet des personnes présentes aux séances, et sur la manière dont elles seraient placées, car dans les derniers temps elle était devenue très-nerveuse, à la suite de certaines suggestions malavisées qui conseillaient d'employer la force pour aider à des modes de recherches plus scientifiques.

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie ; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite M^lle^ Cook comme Katie ; elle et moi, nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident parfaitement quant à la taille, etc., mais Katie est plus grande d'une demi-tête que M^lle^ Cook, et auprès d'elle, elle semble une grosse femme. Dans beaucoup d'épreuves la largeur de son visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde.

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que, dans un précédent article, j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que M^lle^ Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui

concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de M^lle^ Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de M^lle^ Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est l'à sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

Un soir je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de M^lle^ Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de M^lle^ Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience. Éprouvés de la même manière les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au, moment où je fis mon expérience, M^lle^ Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume...

Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à M^lle^ Cook. De ces instructions qui furent sténographiées, je cite la suivante : « M. Crookes a très-bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il ne trompera pas la foi que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues il pourra faire mieux que moi-même, car il a plus de force. »

Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à M^lle^ Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

Mlle Cook s'éveilla, et toute en larmes elle supplia Katie de rester quelque temps encore « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » Répondit Katie, et elle continua à parler à M^lle^ Cook. Pendant quelques minutes elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de M^lle^ Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir M^lle^ Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que M^lle^ Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet. »

Un témoin de cette séance confirme en ces termes le récit de M. Crookes, et y ajoute plusieurs détails. Le sujet est assez curieux pour que je reproduise cette lettre, malgré quelques redites :

- « À sept heures et quart du soir, M. Crookes conduisit miss Cook dans le cabinet obscur, où elle s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un coussin. À 7 heures 28 minutes, Katie parla pour la première fois, et à 7 heures 30 minutes elle se montra en dehors du rideau et dans toute sa forme. Elle était vêtue de blanc, les manches courtes et le cou nu. Elle avait de longs cheveux châtain-clair, de couleur dorée, tombant en boucles des deux côtés de la tête et le long du dos jusqu'à la taille. Elle portait un long voile blanc qui ne fut abaissé qu'une ou deux fois sur son visage pendant la séance.

Le médium avait une robe bleu-clair en mérinos. Pendant presque toute la séance Katie resta debout devant nous ; le rideau du cabinet était écarté, et tous pouvaient voir distinctement le médium endormi, ayant le visage couvert d'un châle rouge, pour le soustraire à la lumière. Elle n'avait pas quitté sa première position depuis le commencement de la séance durant laquelle la lumière répandait une vive clarté. Katie parla de son départ prochain et accepta un bouquet que M. Tapp lui avait apporté, ainsi que quelques lis attachés ensemble et offerts par M, Crookes. Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle Alors elle partagea les fleurs et donna à chacun un petit bouquet qu'elle entoura d'un ruban bleu.

Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis en les signant « Annie Owen Morgan, » et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre. Elle écrivit également une lettre à son médium, et choisit pour ce dernier un bouton de rose comme cadeau d'adieu. Katie prit alors des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et nous en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre, et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son

voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe, et tandis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle pourrait réparer le dommage, ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un coup dessus et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant. Ceux qui se trouvaient près d'elle examinèrent et touchèrent l'étoffe avec sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou, ni couture, ni aucune partie rapportée, là où un instant auparavant ils avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre.
Elle donna ensuite ses dernières instructions à M. Crookes et aux autres amis sur la conduite à tenir touchant les manifestations ultérieures promises par elle au moyen de son médium. Ces instructions furent notées avec soin et remises à M. Crookes. Elle parut alors fatiguée et disait tristement qu'elle désirait s'en aller ; que sa force disparaissait ; elle réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse Les assistants la remercièrent pour les manifestations merveilleuses qu'elle leur avait accordées.
Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en versant des larmes, de rester encore un peu ; mais Katie lui dit : « Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie ; que Dieu te bénisse ! » Et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous entièrement épuisé et profondément consterné.
Katie disait qu'elle ne pourrait désormais ni parler, ni montrer son visage Qu'en accomplissant pendant trois ans ces manifestations physiques, elle avait passé une vie bien pénible pour expier ses fautes. Qu'elle était résolue de s'élever à un degré supérieur de la vie spirituelle ; que ce ne serait qu'à de longs intervalles qu'elle pourrait correspondre par écrit avec son médium, mais que ce médium pourrait toujours la voir au moyen de la lucidité magnétique ([1]). »
On se regarde, on se tâte, on se demande si l'on rêve.
- Mais alors, ce sont des esprits. Vous, M. Crookes, lui disait-on à Paris, vous ne pouvez pas ne pas y croire. »
- Je crois à Katie King, répondit-il.
Moi, je jure que je n'aurais pas reproduit un mot de cette histoire, si je ne croyais pas à M. Crookes.

4ème Partie : En Allemagne

Un scepticisme présomptueux qui rejette les faits sans examen est plus funeste que la crédulité qui les accepte.
Humboldt.

Les forces dont la connaissance nous échappe seraient suffisantes pour créer l'univers.
Williams Crookes.

Nous voyons la vie par quatre lucarnes. S'il s'ouvrait une autre fenêtre, qui peut concevoir ce que nous verrions ?
***

La plus grande des hallucinations, c'est de croire qu'on connaît toutes les lois de la nature.
L'auteur.

1. Les professeurs de Leipzig

Il y a aussi, dans l'Allemagne savante, de vieilles ladies qui ne veulent pas entendre parler des poissons volants. Dans une narration qu'a publiée la *République française*, M. Jules Soury, un peu vieille lady lui-même, avec quelque chose en plus, nous en offre un échantillon superbe.

[1] Le livre de M. Crookes, Recherches sur le Spiritualisme, traduit en français, se trouve à la librairie des Sciences psychologiques, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs.

La scène se passe à Leipzig, chez M. Zœllner. L'illustre astronome, après nombre d'expériences faites avec le médium Henri Slade, que nous avons vu en Angleterre, convoque à une séance d'investigation les notabilités scientifiques de Leipzig. Dans le nombre se trouve M. Wundt, qui a soixante-douze ans, parait-il, et n'est pas encore ramolli, quoique M. Jules Soury prétende que, chez les professeurs des universités allemandes, le ramollissement vient à peu près à cet âge, témoins messieurs Weber et Fechner, dont le témoignage, dit M. Soury, « ne manquerait point de poids, si l'un n'était âgé de soixante-seize ans, et l'autre de soixante-dix-huit. » En admettant que le ramollissement de M. Weber soit arrivé spontanément le premier jour de sa soixante-seizième année, M. Wundt n'a que quatre ans à attendre pour n'être plus admis à témoigner de quoi que ce soit devant M. Jules Soury. S'il a encore des témoignages à lui fournir, qu'il se hâte !

Donc M. Wundt assiste à cette séance, où se produisent les phénomènes que nous avons décrits, entre autres l'écriture sur une ardoise enfermée dans une boite. M. Wundt invité tout exprès, comme les autres, pour examiner les conditions de l'expérience, assiste à tout, se retire sans mot dire, et, quelques jours après, publie une lettre dans laquelle il déclare que les faits dont il a été témoin n'existent pas pour lui, les manches de M. Slade n'ayant pas été visitées.

Cette lettre, dit M. Soury, est fort piquante. Ce qui me semble plus piquant, c'est que M. Wundt, tenant ces manches pour suspectes, ne se soit pas empressé de vérifier si elles cachaient quelque truc, quoiqu'il me soit difficile de comprendre comment un crayon, caché dans une manche, pourrait s'y prendre pour écrire quoi que ce soit sur une ardoise dûment serrée et ficelée entre deux planches.

Et ce qui me semble bien plus piquant encore, c'est la confiance de l'écrivain français dans la naïveté de ses lecteurs, leur lançant en plein nez cette bourde, et ne doutant pas une minute qu'il ne s'en trouvera pas un assez avisé pour lui dire : - « Mais, M. Soury, pourquoi donc M. Wundt n'a-t-il pas visité ces manches, ou du moins n'a-t-il pas dit le lendemain à M. Zœllner : « - Cher collègue, ces manches me tracassent ; recommençons, voulez-vous, et prions M. Slade de les relever jusqu'au coude. »

M. Wundt ayant négligé de visiter les manches, M. Jules Soury en conclut naturellement que M, Slade est un voleur. C'est bien le moins qu'il puisse faire ; le maître, M. Hæckel, qui n'a jamais vu

M. Slade, ayant déclaré à l'Allemagne et à l'univers que M. Slade est un escroc.

Un peu raide, M. Hæckel ! Mais vous êtes bien excusable ; si M. Slade n'est pas un escroc, bonsoir « *L'explication mécanique* qui découvre les causes dernières des phénomènes dans les mouvements des particules ultimes de la matière. »

Il faut de toute nécessité que ce pauvre citoyen d'Amérique soit le dernier des coquins ; de même qu'il est indispensable que MM. Weber et Fechner aient un ramollissement du cerveau ; que le philosophe Ulrici, aussi votre compatriote, qui affirme, comme les professeurs Weber et Fechner, la réalité des phénomènes de Slade, soit tombé en enfance ; que M. Zœllner lui-même s'en aille à la dérive sur la pente de l'aliénation mentale, ainsi que le lui dit obligeamment M. Jules Soury, votre traducteur et disciple ; que les physiciens, chimistes, physiologistes et naturalistes, vos confrères, Mapes, Hare, Owen, Morgan, Varley, Cox, Crookes, Wallace et autres, sans compter quelques millions de misérables pékins, tels que votre serviteur, soient emportés à pleine eau dans le courant de la folie, sinon il est démontré que M. Hæckel, admirable quand il observe, moins infaillible quand il raisonne, a tout simplement tiré, de ses précieuses études, des déductions fausses, et se montre atteint lui-même d'un mode dé... comment dire ? J'aime mieux laisser le mot en blanc... qui ne dérive pas tout à fait de la modestie, quand il déclare que le siècle où nous vivons est *le siècle de l'interprétation de la nature au point de vue moniste*, en autres termes, le siècle de M. Hæckel.

Nous avons, d'autre part, M. Zola qui veut absolument que notre siècle soit le siècle du *naturalisme*, c'est-à-dire celui de M. Zola. - Comment diable arranger cela ?

Moi, je l'appelle tout simplement le siècle de la *théophobie* ; car, à aucun moment de l'histoire humaine, cette espèce de rage ne s'est manifestée avec autant d'intensité, de violence et d'aigreur, que dans nos bienheureux jours.

La théophobie est un mal contagieux qui se communique par la parole et par l'encre d'imprimerie. Symptômes : des accès d'épilepsie mentale, chaque fois que le sujet entend prononcer le mot Dieu. Cela commence par une indigestion de vieux dogmes, trop lourds, qui trouble les fonctions cérébrales. À force de voir des gens qui veulent vous faire manger le bon Dieu, on finit par vouloir manger du bon Dieu, ce qui prouve, une fois de plus, à quel point les extrêmes se touchent. Dans le pays protestant de MM. Büchner et Hæckel, on ne mange

pas tout à fait le bon Dieu, mais c'est à peu près la même chose : on avale la bible, qui est tout aussi difficile à digérer... peut-être même davantage, puisque c'est de ce pays que la maladie nous est venue.
Elle a pénétré dans les couches de notre démocratie française, à une telle profondeur, que si, par hasard, dans une réunion d'ouvriers républicains, même émaillée de bourgeois, il arrive à un orateur, emporté par le feu de la discussion, de prononcer innocemment cette locution familière : « Mon Dieu, citoyens... » Il s'élève aussitôt dans toute l'assemblée un concert de hurlements, à faire croira que vous assistez au banquet d'une meute endiablée.
Mon Dieu ! - pardon, cela m'échappe, - je ne vois pas, pour ma part, grand mal à cela. Théomanes par-ci, théophobes par-là, fanatiques à droite, fanatiques à gauche, les deux tas font la paire et la balance s'équilibre. Je suis sûr d'ailleurs que cette contagion disparaîtra comme la peste bovine et la maladie des pommes de terre.
Ce qui m'afflige, c'est de voir un esprit distingué comme M. Jules Soury verser dans cette ornière, et s'exaspérer en entendant M. Zœllner, qui a certes bien le droit de contempler les étoiles, puisque c'est son métier, s'écrier dans un accès de lyrisme : - Père des cieux étoilés !... - C'est grave, je ne dis pas non, de supposer que les étoiles ont un père ; mais c'est plus grave encore d'expédier un homme aux Petites-Maisons pour avoir émis cette idée. Je me garderais bien, moi, de demander pour M. Hæckel une place à l'hôpital des fous, parce qu'il assure qu'esprit, sentiment, raison, folie, système moniste lui-même, tout procède mécaniquement des particules *ultimes* de la matière, que je le défie de me montrer, comme lui-même défie M. Zœllner de lui montrer *le Père des étoiles*, ce qui fait que M. Littré, pris pour arbitre, les renverrait dos à dos.
Pour prouver à quel point, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, cette maladie contagieuse trouble les fonctions cérébrales, je vais citer à M. Jules Soury un exempte tiré de lui-même : dans le long réquisitoire qu'il publie contre les phénomènes psychiques, magnétiques, odiques, etc..., outre la rengaine d'impossibilité et d'atteinte aux lois d'airain de la nature qui rentre dans la catégorie des objections de la vieille dame contre les poissons volants, le plus grand reproche qu'il leur adresse, c'est de s'être déjà manifestés dans le passé, et de se produire partout, même chez les sauvages et les nègres. Ce qui tendrait à établir que l'ancienneté et l'universalité d'un fait, - je ne parle pas de la cause qu'on lui attribue, - sont une preuve de sa non-existence ; que plus il est connu, moins on doit l'admettre ; que plus il a été, moins il est, absolument comme l'intelligence des professeurs de l'université de Leipzig, qui radotent à soixante-seize ans et pas encore à soixante-douze. Cet argument remarquable, tout à fait inusité jusqu'à ce jour en logique, ne démontre-t-il pas à M. Jules Soury, si habile à trouver des cas pathologiques dans les raisonnements de ses adversaires, qu'il n'a besoin que de se relire un peu, pour en rencontrer dans sa propre maison ?
Ce mal terrible attaque jusqu'à la mémoire, et fait imaginer, à la place des faits réels, des choses qui n'existèrent jamais. Exemple : M. Jules Soury déclare que le prestidigitateur Hermann a étudié et reproduit victorieusement tous les *tours* de Slade. M. Hermann, interrogé, répond qu'il n'a jamais entendu parler de Slade, ni de ses tours. C'est vraiment inquiétant. J'engage M. Jules Soury à surveiller attentivement ces symptômes, et je lui demande la permission de le quitter un instant, lui et ses deux articles, auxquels il a été du reste longuement répondu dans une brochure publiée par la *Revue des sciences psychologiques*, deux mots dont l'accouplement va faire bondir M. Soury. Cette brochure contient deux répliques : l'une due à la plume brillante et solide de Charles Fauvety, qui riposte en philosophe ; l'autre écrite par une dame, avec une verve un peu indignée. L'indignation est de trop : madame G. Cochet a, paraît-il, offert à M. Jules Soury de lui prouver *de visu* la réalité des phénomènes qu'il nie, et M. Jules Soury a refusé. M. Soury ne pouvait pas faire autrement. Supposez qu'il accepte, et qu'il voie... patatras, voilà la philosophie moniste à vau-l'eau. M. Jules Soury n'est pas de ceux qui disent : On me le prouverait, que je ne le croirais pas ; mais il aime mieux ne pas s'exposer à ce qu'on le lui prouve.
Donc M. Slade est allé en Allemagne, et a convaincu MM. Zœllner, Ulrici, Weber, Fechner, et autres, - je ne parle que des hommes de science, - de la réalité des phénomènes qu'il produit.
Pour ceux qui ne l'ont pas vu, ne veulent pas le voir, ou, comme M. Wundt, réfléchissent après coup qu'ils n'ont pas examiné ses manches, M. Slade est un escroc.
Tout n'est pas rose dans le métier de médium. On a contre soi les vieilles ladies, les temples orthodoxes et les églises athées, prêtres, sacristains, fidèles, ameutés dans un concert d'injures et de dénonciations. J'ai raconté ce qui arriva à Rochester, où les demoiselles Fox faillirent être mises en pièces. À Londres, où les mœurs sont plus douces, Slade faillit être mis en prison. Il fut même condamné une première fois par un honnête magistrat

qui n'admettait pas les poissons volants, non plus que beaucoup de ses confrères, et prétendait qu'un être qui court le monde pour faire croire aux esprits, doit être un pur esprit lui-même, et n'avoir nul besoin de se vêtir, de se nourrir, ni de se loger. Un second jugement cassa le premier, au grand désespoir du parti des saines doctrines, et Slade put fouler en paix le sol de Londres, plus heureux qu'à Berlin et à Vienne, d'où il fut expulsé plus tard, sans aucune forme de procès, façon d'agir un peu cosaque, à laquelle, par parenthèse, les monistes ne trouvent pas le plus petit mot à objecter. Dieu nous garde de la police moniste, si le monisme triomphe jamais !

Tous les tribunaux réunis eussent condamné M. Slade, que j'aurais besoin, je l'avoue, d'avoir les pièces du procès sous les yeux, avant d'acquiescer au jugement. Dans ces sortes de causes, et dans certaines autres, je me défie du tribunal, presque autant que de l'accusé. S'il y a, en ce monde, des intrigants, des charlatans, des imposteurs, des ennemis de la propriété, de la religion, de la science et de la famille, il y a aussi, sur les chaises curules, en toque rouge ou en toque noire, des hommes qui, de la meilleure foi du monde, ne rendent que des services, en croyant rendre des arrêts. Je suis convaincu qu'en France d'abord, et dans quelques régions du monde civilisé, la justice est en progrès sur les âges antérieurs. Je suis parfaitement certain que nos juges d'instruction mettraient à la porte, et peut-être à Mazas, le drôle assez hardi pour leur proposer de rendre, à n'importe quel prix, une ordonnance de non-lieu en faveur d'un coquin. Je ne doute pas un instant que le plus pauvre et le moins payé de nos magistrats ne repoussât avec indignation les offres d'un Artaxercès plaidant pour voler la fortune d'autrui ; mais, du moment qu'entrent en jeu les préventions, les passions, politiques, religieuses, voire scientifiques, je crois fermement qu'il n'y a plus de juges, pas même à Berlin.

Pour en revenir à M. Slade, - vu le détail de ses expériences avec MM. Oxon et Wallace, expériences répétées par ces messieurs, avec un égal succès, au moyen d'autres médiums ; vu le récit de plusieurs témoins qui, à ma connaissance, sont allés le visiter à Bruxelles, un entre autres, dont je garantis la compétence et la scrupuleuse véracité, M. Godin, ancien député de l'Aisne, le grand industriel, grand de toutes façons, qui a créé pour ses ouvriers ce palais du travail baptisé familistère, lequel M. Godin apporta chez le médium, encadrées dans une enveloppe de bois, deux ardoises qui, au bout de quelques instants, furent couvertes d'écriture ; vu les faits tout nouveaux certifiés par M. Zœllner, et qui me semblent exclure également toute possibilité de truc ou de fraude, - je ne puis croire que ledit Slade soit l'escroc que proclame l'illustre inventeur de l'interprétation de la nature au point de vue moniste.

Un homme qui n'interprète la nature à aucun point de vue, mais qui est plus compétent que M. Hæckel pour découvrir les tours de passe-passe, et qui, selon les lois de la justice élémentaire, s'est donné la peine d'examiner la cause avant de rendre son arrêt, le prestidigitateur de la cour de Prusse, indigné sans doute du tour d'escamotage dont était victime M. Slade, expulsé sans façon de Berlin, lui a donné le témoignage suivant que, pour plus d'authenticité, il a formulé par devant notaire :

« - Fait à Berlin, le 6 décembre 1877, et inscrit dans les registres de l'étude sous le n° 482 de la dite année, signé et officiellement estampillé par Gustav Hargcn, conseiller et notaire :

Après avoir, sur les instances de plusieurs gentilshommes hautement estimés par leur rang et leur position, étudié la médiumnité physique de M. Slade dans une série de séances, en plein jour, aussi bien que le soir, je dois, dans, l'intérêt de la vérité, certifier hautement que les circonstances phénoménales avec M. Slade ont été soigneusement examinées par moi, avec les plus minutieuses observations et investigations de tous les objets qui l'entouraient, y compris la table ; que je n'ai rien trouvé, dans le plus petit cas, qui pût être produit par le moyen de la prestidigitation et avec des appareils mécaniques, et qu'aucune explication de ces expériences, dans les circonstances et les conditions ainsi obtenues, ne peut trouver place dans les choses de la prestidigitation. - Que c'est impossible.

Je déclare en outre que les opinions publiées par des *laïques*, et tous les *comment* sur ce sujet sont prématurés, et, selon ma façon de penser et mon expérience, faux et *penchant du même côté*.

Voilà ma déclaration écrite et signée devant un notaire et des témoins, le 6 décembre 1877. »

Samuel Bellachini.

On remarquera le soin que prend l'honnête prestidigitateur de ne pas se brouiller avec l'autorité ecclésiastique qui, vraisemblablement, attribuait ces phénomènes au diable, et a dû contribuer, avec les savants, monistes et autres, à l'expulsion de ce pauvre Slade, escroc pour ceux-ci, sorcier pour ceux-là. Les piétistes sont en bonne odeur à la cour de Prusse, et n'ont pas la réputation d'être commodes. Même en ne s'adressant qu'aux *laïques*,

M., Bellachini a fait preuve d'un courage que les sarcasmes des honnêtes gens qui le traitent de *compère*, ne m'empêcheront pas d'honorer.
Il paraît que la *Germania*, organe ultramontain, a défendu M. Slade ; c'est tout simple, puisque les protestants l'attaquaient. Supposez qu'ils l'eussent défendu, la *Germania* l'eût attaqué. On sait comment les choses se pratiquent entre adversaires dans la presse de tous les pays. La France, qui fait exception, confirme la règle.

2. Les expériences de M. Zœllner

Arrivons aux faits qui ont mis en émoi les professeurs de Leipzig et le chroniqueur, de la *République française*.
- « Le 15 novembre 1877, - écrit M. Zœllner dans le second volume de ses *scientific papers* (Wissenschaftliche Abhandlungen), - Slade vint pour la première fois à Leipzig ; après Crookes et Wallace, je ne pouvais refuser une occasion aussi favorable que celle-ci, et j'accompagnai deux amis chez le médium, sans avoir l'intention de préparer une séance.
« L'impression personnelle que Slade me fit était favorable. Son maintien était modeste et réservé, et sa conversation (il parlait seulement l'anglais) était calme et discrète... Je lui demandai s'il n'avait jamais essayé d'influencer une aiguille aimantée, me rappelant que le professeur Fechner avait observé un phénomène similaire avec Erdmann, professeur de chimie, (fait que je considère comme étant du plus haut intérêt pour tout véritable homme de science). Slade répondit négativement.
« Le jour d'une réunion ordinaire et hebdomadaire d'amis, j'invitai M. Slade à prendre le thé avec nous. Je lui expliquai que nous serions complètement satisfaits, s'il pouvait produire seulement la divergence d'une aiguille aimantée dans des conditions qui pussent exclure toute idée de suspicion.
J'apportai un globe céleste qui était muni d'une boussole et le plaçai sur la table. À notre demande, Slade promena sa main, horizontalement, sur le verre convenablement serré de la boîte aimantée. L'aiguille demeura immobile, et j'en conclus que Slade n'avait pas d'aimant caché sous sa peau. À un second essai, l'aiguille fut violemment agitée comme étant sous l'action d'un grand pouvoir magnétique.
J'avais ici un fait qui confirmait les observations de Fechner, bien digne d'investigation ultérieure.
La soirée suivante (vendredi, 16 novembre 1877), je plaçai une table à jeu, avec quatre chaises, dans une chambre où Slade n'était pas encore entré. Après que Fechner, le professeur Braune, Slade et moi, nous eûmes placé nos mains entrelacées sur la table, il y eut des coups frappés dans ce meuble ; j'avais acheté une ardoise que nous avions marquée ; un fragment de crayon fut déposé sur l'ardoise, que Slade plaça partiellement sous le bord de la table ; mon couteau fut subitement projeté à la hauteur d'un pied, et retomba ensuite sur la table...
En répétant l'expérience, on trouva que le fragment de crayon, dont la position fut assurée par une marque, restait à la même place sur l'ardoise La double ardoise, après avoir été bien nettoyée et munie intérieurement d'un morceau de crayon, fut tenue alors par Slade sur la tête du professeur Braune. Le grattement fut entendu, et lorsque l'ardoise fut ouverte, on y trouva plusieurs lignes d'écriture.
Inopinément, un lit placé dans la chambre derrière un écran se transporta à deux pieds du mur, poussant l'écran en dehors. Slade était éloigné du lit auquel il tournait le dos, ses jambes étaient croisées ; ceci était visible pour tous.
Une seconde séance s'organisa chez moi immédiatement, avec les professeurs Weber, Scheibner, et moi ; un craquement violent, tel que la décharge d'une forte batterie de bouteilles de Leyde, fut entendu ; en nous tournant, assez alarmés, l'écran mentionné ci-dessus se sépara en deux pièces ; les porte-vis en bois, épais d'un demi-pouce, étaient déchirés du haut en bas, sans aucun contact visible de Slade avec l'écran. Les morceaux cassés, se trouvaient à cinq pieds du médium qui tournait le dos à l'écran.
Nous fûmes tous étonnés de cette manifestation inattendue d'une force mécanique énorme, et je demandai à Slade ce que tout cela voulait dire ? Il répondit que ce phénomène arrivait parfois en sa présence. Comme il parlait en restant debout, il plaça un morceau de touche sur la surface polie de la table, le couvrit avec une ardoise achetée et justement nettoyée par moi, et en pressa la surface avec les cinq doigts ouverts de la main droite, pendant que sa main gauche restait au centre de la table, L'écriture commença sur la surface intérieure et, lorsque Slade la retourna, la sentence suivante s'y trouvait écrite en anglais : « Ce n'était point notre intention de faire le mal ; pardonnez ce qui est arrivé. » La production de l'écriture dans ces conditions se faisait pendant que les deux mains de Slade étaient immobiles.

Les phénomènes mentionnés nous parurent si extraordinaires et tellement en dehors de nos idées, que William Weber et moi, nous résolûmes de donner à quelques-uns de nos collègues l'occasion de les attester. En conséquence nous nous rendîmes le jour suivant chez le professeur C. Ludwig et nous l'informâmes des faits. L'intérêt qu'il prit à notre récit m'engagea à inviter deux autres amis. Je proposai mes collègues MM. Herr Geheimrath Thiersch, chirurgien, et Herr Wundt, professeur de philosophie.

Le dimanche, 18 novembre, nous étions réunis à trois heures de l'après-midi. J'avais acheté une *nouvelle* table de jeu en bois de noyer. Les ardoises mises à la disposition de Slade étaient achetées par moi et mes amis, marquées par nous. Entre les plis d'une double ardoise que Slade tenait dans sa main *au-dessus* de la table, bien en vue, trois sentences furent écrites en anglais, en français, en allemand, chacune dans une écriture différente. »

C'est la fameuse séance où M. Wundt oublia de visiter les manches de M. Slade. Imaginez-vous le médium en pleine vue, à trois heures de l'après-midi, dans la position où le représente M. Zœllner, et demandez-vous ce qu'il pouvait faire, avec quelque objet que ce fût caché dans sa manche, entre ces deux ardoises, liées ensemble, qu'il touchait pour la première fois. - M. Wundt, M. Wundt, .je crois que votre extrait de naissance est en retard, et que vous êtes bien près de votre soixante-seizième année.

Voici encore le récit abrégé de quelques ingénieuses expériences, imaginées par M. Zœllner :

- Une boule de métal fut suspendue par une corde de soie, à l'inférieur d'un globe de verre : celui-ci étant placé sous la table, une lumière fut projetée dessus, au moyen de bougies arrangées à cet effet, et, pendant que les professeurs Weber et Scheibner, aussi bien que le professeur Zœllner observaient attentivement, la boule commença à osciller et à frapper, à intervalles réguliers, contre la surface intérieure du globe de verre...

Deux aiguilles, une grande et une petite, chacune renfermée sous verre, furent placées devant M. Weber. Les mains de Slade, entrelacées avec celles des professeurs, sur la table, à environ un pied de distance des aiguilles. La petite commença subitement à se balancer, jusqu'à un mouvement constant, tandis que la grande n'eut que quelques oscillations. S'apercevant qu'une espèce de force était en travail, M. Zœllner suggéra à Slade d'essayer s'il ne pourrait produire un effet sur une aiguille non aimantée. Il apporta plusieurs aiguilles à tricoter, parmi lesquelles, lui, et M. Weber, en choisirent une qu'ils éprouvèrent à la boussole ; elle était dans les conditions voulues, Slade déposa l'aiguille sur une ardoise et la tint contre la partie inférieure de la table, comme pour l'écriture ; quatre minutes après, il la plaça de nouveau sur la table ; alors un bout de l'aiguille fut trouvé suffisamment aimanté pour attirer de la limaille d'acier, des aiguilles à coudre, de la soie, même pour tourner l'aiguille de la boussole. Le bout aimanté était un pôle sud...

- Dans un vase plein de fleur de farine, l'impression d'une main fut trouvée, avec toutes les sinuosités de l'épiderme distinctement visibles. En même temps, une portion de la farine, portant aussi les marques d'une grande et puissante main, fut laissée sur le pantalon de M. Zœllner, au genou, où il s'était senti empoigné une minute auparavant. Les mains de Slade étaient constamment sur la table, et, en les examinant, on n'y trouva aucune trace de farine. L'impression était celle d'une main plus grande que la main de Slade.

On obtint une empreinte plus durable, avec du papier noirci à la lumière d'une lampe de pétrole, attaché sur une planchette, et sur lequel apparut la marque d'un pied nu ; a la demande des professeurs, Slade se leva, montra ses pieds, ôta ses souliers, mais aucune trace de noir de fumée ne fut constatée. Son pied, qui fut mesuré, avait quatre centimètres de moins que l'empreinte, Slade et Zœllner répétèrent l'expérience, en employant une ardoise au lieu d'une planchette ; l'empreinte reçue fut photographiée et reproduite. Le professeur appelle l'attention sur ce fait, que, l'impression est évidemment celle d'un pied qui a été comprimé par des bottes, un doigt étant si complètement couvert par l'autre, qu'il n'est pas visible. Cette empreinte ne peut être produite par le pied de Slade. »

Le récit de quelques expériences qui concernent les réactions acides et la lumière polarisée, est trop long à reproduire, et ne serait compris que par les personnes qui s'occupent de chimie et d'optique. M. Zœllner attache une grande importance à ces expériences.

Un essai pour avoir des marques de pied réussit sans le toucher de Slade, quoique le médium eût déclaré que la chose lui semblait impossible : M. Zœllner mit des feuilles de papier préparées avec du noir de lampe, à l'intérieur d'une ardoise pliante, et plaça l'ardoise sur ces genoux, afin de la tenir sous sa vue. Cinq minutes après, dans une chambre bien éclairée, toutes les mains étant sur la table, M. Zœllner remarqua qu'il avait senti, à deux reprises, une pression sur l'ardoise, déposée sur ses genoux. Trois coups dans la table ayant annoncé

que tout était fini, on ouvrit l'ardoise et deux empreintes, l'une d'un pied droit, l'autre d'un pied gauche, furent trouvées sur le papier disposé de chaque côté de l'ardoise.

- Mes lecteurs peuvent juger, dit M. Zœllner, qu'il m'est impossible, après avoir été témoin de ces faits, de considérer Slade comme un imposteur ou un prestidigitateur. L'étonnement de Slade, après ce dernier résultat, était même plus grand que le mien. »

Un autre jour, c'est une corde lisse, dont les deux bouts sont scellés sur la table par de la cire, sur laquelle M. Zœllner appose son cachet, et dans laquelle des nœuds se trouvent formés au bout de quelques minutes.

Puis deux bandes de cuir, jointes seulement par les bouts, également scellés avec de la cire, et qui se trouvent nouées ensemble, quand M. Zœllner soulève ses mains qui les couvraient.

- « Je tenais mes mains sur les bandes de cuir, dit M. Zœllner, Slade qui se trouvait à ma gauche plaça sa main droite doucement sur les miennes. Au bout de trois minutes, je sentis un mouvement des bandes sous mes mains. Trois coups furent frappés dans la table, et quand j'ôtai mes mains, les deux bandes de cuir se trouvèrent nouées ensemble. »

Quelle place, quel emploi possible y a-t-il, dans de telles expériences, pour les trucs d'un prestidigitateur ?

Ce fait encore :

M. Zœllner s'était procuré deux anneaux en bois tournés d'une seule pièce, - diamètre intérieur 74 millimètres. - Il enfile ces anneaux dans une corde à violon, fixe le milieu sur la table avec de la cire dans laquelle il appose son cachet, et les laisse pendre le long de la table. Son désir était de voir les anneaux s'entrelacer. Il s'assoit avec Slade, posant ses deux mains sur la corde cachetée. Un guéridon était devant eux.

« - Après quelques minutes d'attente, écrit-il, nous entendîmes à la petite table ronde placée en face de nous, un bruit comme si des pièces de bois tapotaient l'une contre l'autre. Nous nous levâmes pour nous rendre compte de ce bruit, et, à notre grand étonnement, nous trouvâmes les deux anneaux de bois qui, environ six minutes auparavant, étaient enfilés dans la corde à violon, encerclant la jambe de la petite table, et en parfait état. - Ainsi, ajoute M. Zœllner, mon expérience préparée ne réussit pas de la manière prévue ; les anneaux ne furent pas entrelacés ensemble, et, au lieu de cela, furent transférés de la corde à violon cachetée, au pied de la table ronde en bouleau. »

Pourquoi ne pas accuser tout simplement M. Zœllner d'être aussi un compère ? Cela éviterait aux fils de M. Hæckel le désagrément d'expliquer le truc des anneaux, ou de passer pour des monistes qui rejettent trop facilement les faits embarrassants dans les parties ultimes de la matière.

Mais, bah !

- « La conscience comporte trop d'inconscience ; elle est chose trop complexe et trop obscure chez le croyant, *comme chez le savant* lui-même, pour qu'on lui applique *nos naïves formules morales*, et les distinctions classiques de la bonne et de la mauvaise foi. »

Voilà ce que disent les disciples.

Ah çà ! Est-ce que par hasard le sens moral ne serait tout bêtement, comme le sentiment religieux, qu'une *adaptation pathologique de l'âme, affermie au cours des siècles par l'hérédité*, selon la formule du maître ?

Oui, ma foi, pas autre chose ; du moins si l'on en croit un écrivain transformiste qui fait déjà ses efforts pour l'extirper de l'histoire.

- « Quant à la morale, » dit M. Hellwald, dans son *Histoire de la civilisation*, dédiée à M. Hæckel, l'histoire n'a pas à s'en occuper. Philippe de Macédoine a conquis la Grèce en employant les moyens les plus immoraux, les plus criminels, *dit-on*, il a obéi à la nécessité du *processus* de l'humanité. L'histoire, n'a pas de blâme à lui infliger. Elle n'a pas de compétence pour prononcer de ces sortes de jugement. »

Notons d'abord ce *dit-on* fait pour inspirer des réflexions salutaires aux malheureux qui possèdent encore l'adaptation pathologique des naïves formules de la morale. Il est fâcheux que le livre de l'écrivain de Stuttgard ne soit pas répandu dans les populations par millions d'exemplaires. Cette lecture fortifiante aiderait beaucoup de gens à se débarrasser du reste d'atavisme qui les gènes encore dans leurs mouvements sociaux.

Quant aux jugements de l'histoire encore un vieux cliché pathologique à éliminer « de notre fabrique de pensées, » comme dirait M. Wallace. J'avais eu, jusqu'à ce jour, la simplicité de m'imaginer, avec plusieurs autres, qu'une des fonctions de l'histoire consistait à apprécier les faits et gestes du passé en vue d'un certain idéal, appelé vulgairement moralité, justice, honneur, accordant aux individus le bénéfice de circonstances plus ou moins atténuantes, selon les temps et les lieux, mais faisant ressortir en regard de l'idéal susmentionné, la

valeur relative des mobiles et des actions.
Si les mobiles et les actions n'ont pas de valeur relative, s'il n'y a ni haut ni bas, ni vrai ni faux, ni mal ni bien, ni gloire ni honte, ni abjection ni grandeur dans le processus de l'humanité, il est évident que je me trompais, et que l'histoire n'a rien à juger.
Voilà comment, peu à peu, les erreurs se rectifient... et voilà où l'on arrive, à dada sur un système, quand on pique des deux, droit devant soi, sans s'arrêter.
Comme la plupart des savants anglais que nous avons cités, M. Zœllner admet dans le phénomène l'intervention d'intelligences extérieures. Il suppose un quatrième état de la matière, - nous n'en connaissons que trois : solide, liquide, gazeux, - à l'aide duquel elles opèrent ces prodiges... très-naturels, mais d'une nature que nous ne percevons pas. Il appelle cela *quatrième dimension de l'espace*, hypothèse qui nécessairement fait rire aux larmes ses contradicteurs.
Je pense que, sur ce point, M. Zœllner admet la discussion. Il a, du reste, bec et ongles pour se défendre. Ses adversaires prétendent même qu'il s'en sert trop vigoureusement. Je voudrais les voir à sa place. Quand, à propos de faits répétés, multipliés, qu'il voit de ses yeux, qu'il touche de ses mains, on lui crie, sur tous les tons, qu'il se laisse duper comme un imbécile, n'a-t-il pas vraiment le droit de se mettre un peu en colère et de crier à son tour, par-dessus les toits, à ses entêtés détracteurs, s'appelassent-ils Virchow, Helmholtz ou Hæckel : « - Mais, sacrebleu, têtes carrées, venez voir ! Nous retrousserons nos manches. »

3. Deux mots à M. Hæckel

Nous allons parler *mécanique*. Le lecteur ne m'en voudra pas, si le mot revient fréquemment sous ma plume. Impossible de lui épargner ces répétitions, dussent-elles lui sembler fastidieuses ; ce n'est pas la faute de l'auteur ; c'est celle du sujet.
Le transformisme allemand, plus aventureux que ses pères de la sélection anglaise, a bientôt quitté le terrain solide de l'observation scientifique, pour se lancer, à tête perdue, dans la recherche des causes premières, ou dernières, comme il les appelle afin de ne pas s'exprimer comme tout le monde.
M. Hæckel, enfourchant l'évolutionnisme qui a du bon, mais dont, ainsi que de toutes les bonnes choses, il ne faut pas abuser, est remonté, ou plutôt redescendu de degré en degré, - en en sautant pas mal, - jusqu'aux premières éclosions de la vie. Il les a trouvées cachée au sein des eaux, comme disent les brahmanes qui, ainsi que les druides, ont fait du transformisme longtemps avant nous.
De la mystérieuse fermentation des *parties ultimes* de la matière, formant, au fond des mers, cette substance gélatineuse qui a nom protoplasma, est née la première cellule vivante, la monère ; d'autres l'appellent monade, mais le nom n'y fait rien.
Ces cellules primitives, s'associant avec d'autres par des affinités non moins mystérieuses, ont constitué et constituent encore les organismes d'êtres longtemps inconnus, que nous pouvons, je crois, en toute sécurité, appeler élémentaires, et que le microscope nous montre par milliers dans le quart d'une goutte d'eau, ou dans un infime fragment de calcaire ou de corail.
Une nouvelle association de ces polypes, de ces infusoires, a formé les premiers rayonnés, les premiers mollusques, puis ceux-ci les vertébrés, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères, avec le concours du temps, c'est-à-dire de milliers et peut-être de millions de siècles, avec l'aide des changements de milieux atmosphériques et plastiques, et de la sélection naturelle qui, dans la bataille de la vie, faisait survivre les plus forts pour l'attaque et les plus habiles pour la défense, l'utilité et l'hérédité brochant sur le tout.
Ceux qui ne comprendront pas, et qui tiendront à comprendre, n'ont qu'à lire les ouvrages traduits de Darwin, de Wallace et de Hæckel lui-même. Je leur garantis qu'ils ne perdront pas leur temps.
Il faut dire que tout cela n'est encore qu'une immense hypothèse. On ne peut scientifiquement constater ces évolutions de la vie, qu'en rétablissant la série des organismes à travers lesquels elle a passé pour arriver, de la simple monère, à la mécanique supérieure qui écrit *l'Histoire de la civilisation*, ou publie des articles plus ou moins savants dans la *République française*. Or, la plupart de ces jalons manquent encore, et l'on est contraint d'y suppléer par une ingéniosité mêlée de profondeur. On prétend qu'ils sont enfouis, peut-être, sous la masse des mers actuelles, dans les entrailles des continents submergés qui, jadis, ont vu le jour... Je ne demande pas mieux, car j'avoue que, pour ma part, j'accepte cette hypothèse. Elle me semble conforme à l'unité de plan et

à la simplicité de moyens et de ressorts dont je me plais à doter cette puissance fondamentale que j'appellerai la vie, pour ne pas lui donner un autre nom, compromettant et compromis, qui fait sortir les disciples de M. Hæckel des limites de la modération.
J'admets donc la sélection qui élimine de la vie *naturelle* tout ce qui n'offre pas une résistance suffisante ; j'admets la *variabilité* qui diversifie les types, *l'utilité* qui conforme les organismes aux exigences du milieu, *l'hérédité* qui transmet aux générations les qualités acquises, constituant des variétés nouvelles et même des espèces supérieures.
Monistes, êtes-vous contents ? Je suis presque transformiste. Seulement une chose me sépare du maître et surtout des élèves : c'est cette satanée mécanique.
Je ne puis absolument pas comprendre ce pur mécanicisme, procédant de lui-même, faisant donner machinalement la vie aux premiers êtres par les parties ultimes d'une matière qui ne vit pas, et toujours, mécaniquement, sans que quoi que ce soit dirige la machine, l'inconscience donnant naissance à la raison, le hasard à l'harmonie, la cécité à la lumière, si bien que ce produit du mécanicisme aveugle qui, partant mécaniquement de la monère et même d'un peu plus loin, arrive à s'appeler M. Hæckel, finit, mécanisant lui-même, par trouver le secret de sa propre mécanique dans la loi de sélection.
Non, non, franchement, ce n'est pas encore cela, M. Hæckel Je crois bien que c'est à recommencer.
J'ai dit que j'admets la loi de sélection dans la vie *naturelle*, et j'ai souligné le mot que je souligne encore : dans la vie *naturelle*, oui ; dans la vie *sociale*, non.
Les adaptations pathologiques de l'âme, religion, morale, justice, ces naïves formules, ces distinctions classiques que le monisme contemple avec dédain du haut de sa philosophie mécanique, se sont efforcées, tant bien que mal, jusqu'à ce jour, de combattre les procédés de la sélection naturelle dans les sociétés humaines. Si elles n'ont pas atteint ce but, si même souvent elles ont paru notoirement s'en écarter, elles l'ont plus ou moins posé, dans leurs naïfs préceptes, comme l'idéal à atteindre, tellement que, de naïveté en naïveté, a été jetée et vulgarisée dans le monde cette parole enfantine : - Vous êtes tous frères, - qui a fait abolir l'esclavage d'abord, le servage ensuite, et fera peu à peu supprimer bien d'autres choses dans le *processus* de l'humanité, à moins que le mécanicisme n'y mette bon ordre en nous ramenant à l'état de bêtes.
Car enfin si, comme nous l'affirment les disciples de M. Hæckel, toutes ces sentimentalités morales, religieuses, appelées aujourd'hui par quelques-uns *humanitaires*, - nouveau terme qui va constituer pour notre descendance une adaptation pathologique de plus... Mais les mécaniciens y veillent. - Si ces conceptions maladives que nous avons héritées de nos pères, et que nous nous efforçons maladivement de développer pour les transmettre à nos fils, ne sont, en réalité, que les aberrations d'un idéal morbide, les fruits d'un atavisme malsain, il faut nous dépouiller de tout cela pour reprendre la vraie ligne, là où les folles rêveries de nos aïeux l'ont fait dévier du droit chemin, Il faut, en un mot, en revenir à la loi du *processus* naturel, qui ne connaît que deux facteurs, la force et la ruse, employées pour l'utilité de l'individu. Car - vous aurez beau dire, beau faire, beau détraquer votre mécanique et désarticuler votre système pour y faire entrer une humanité quelconque, - dans la sélection transformiste, il n'y a pas d'humanité, il n'y a pas d'espèce, il n'y a que l'individu qui mange les autres tant qu'il peut, évitant par tous les moyens possibles d'être mangé lui-même ; et Malthus seul est dans le vrai, quand il dit au pauvre monde :
- « Allez-vous-en, gens qui n'êtes pas de la noce, il n'y a pas de place à table pour vous, » - Seul cours d'économie politique et sociale, que la nature fasse aux bêtes.
Il faut être logique ; tout l'un ou tout l'autre : spiritualiste ou mécaniciste, homme... ou non.
Il est évident qu'aujourd'hui encore, pour ce qui regarde l'utilité exclusive de l'individu, il y a plus d'avantage à rester renard ou tigre, et que le mécanicisme a raison. Mais la question n'est pas là... Je voudrais en soumettre une beaucoup plus générale au père du transformisme et à ses fils... J'allais dire spirituels... Non, pas de ce mot, qui pourrait être pris en mauvaise part ! À ses fils intellectuels, terme déjà fort risqué appliqué à la mécanique.
Si la sélection naturelle est réellement le seul procédé de formation et de progression des êtres ; si l'utilité et l'hérédité sont bien les uniques moteurs du *processus* de la vie, deux réflexions m'embarrassent beaucoup :
En premier lieu, tout-à-fait à la base, dans les *parties ultimes* de la matière, l'hérédité est absente, et l'utilité apparaît faiblement. Ces parties ultimes, gazeuses, minérales, métalliques, tout ce qu'on voudra, est-il bien prouvé que personnellement elles éprouvent le réel besoin de se transformer en monères ? - Et d'abord, d'où

viennent-elles ?
- Papa, me disait un jour, mon fils Pierre, à l'âge heureux de cinq ou six ans, qu'est-ce qu'il y avait donc, quand il n'y avait rien ?
Oh ! Les enfants terribles !
Enfin, nous sommes bien forcés d'admettre qu'elles sont, sans savoir, ni elles, ni nous, comment, ni pourquoi ; car, s'il y avait un pourquoi ?... même s'il y a un comment... Mais il n'y a rien... Elles sont. Alors, par un hasard combiné avec la mécanique, ou par une mécanique combinée avec le hasard, ces parties ultimes, - sont-elles bien ultimes ? - précipitées au fond des eaux par la pression atmosphérique, travaillées par les courants électriques, et à l'aide d'un fort dégagement de calorique, se livrent à la composition chimique qui produit le protoplasme. Saperlotte ! Que c'est donc difficile à expliquer, et combien j'admire M. Hæckel qui n'éprouve aucune difficulté, et, explique tout mécaniquement, par la simple mécanique.
Eh bien, ça ne me satisfait pas. Appelez cela génération spontanée, ou tout autrement, peu importe ; je ne puis m'empêcher de regarder dessous, pour voir s'il n'y a pas quelque chose, une idée, comme dit Claude Bernard, une pensée, une volonté, n'importe quoi... - Adaptation pathologique, si vous voulez.
Franchissons ce fossé, et arrivons à la monère !
Nous voilà sur un terrain... microscopique, il est vrai, ultra-microscopique même ; mais, pour la mécanique intellectuelle, qui s'abstrait des sens par un mécanisme spécial, dont je voudrais bien que le transformisme moniste me donnât l'explication, il n'y a pas de grandeur, ni de petitesse absolue ; il n'y a que des rapports... - Dans quel ancêtre inconnu, le mécanisme humain a-t-il puisé cette adaptation... pas pathologique, cette fois ? - On dit que la pie compte jusqu'à trois. Y a-t-il vraiment dans ce volatile le germe de nos logarithmes, de nos calculs différentiels et de nos abstractions mathématiques ? J'en ai tué beaucoup à coups de fusil, de ces pies, sans me douter que je leur devais l'invention première de la règle de trois et de la table de multiplication qui, m'ont valu, dans mon enfance, tant de pensums et de retenues. Si je l'avais su, j'en aurais tué bien davantage.
Revenons à la monère. Sans utilité, sans hérédité, sans ascendants, sans qu'on sache pourquoi ni comment, la voilà lancée dans la vie.
Je dirais bien : - sans utilité pour elle, oui... évidemment elle ne s'est pas senti le besoin d'exister, puisque, n'étant pas, elle ne sentait rien encore ; mais, pour la vie même, pour les êtres qu'elle devait progressivement constituer, pour M. Hæckel en personne, qui n'eût jamais philosophé mécaniquement sans cette opération première, il était peut-être utile que le protoplasme fût formé, et que les monères y prissent naissance...
Je ne dirai pas cela. M. Jules Soury pousserait les hauts cris, m'accuserait de prêter arbitrairement un plan à la nature, un but à la vie, fût-ce le but bien excusable pourtant d'aboutir à M. Jules Soury lui-même, et me traiterait de providentialiste, ce que je veux éviter à tout prix.
D'autre part, le transformisme me répondrait que ce qu'il appelle utilité ne s'applique qu'à l'individu pour qui une modification ou une transformation organique devient nécessaire. En d'autres termes, selon le principe de la sélection naturelle et de la théorie générale de l'évolution, « aucun changement de forme ou de structure, aucun accroissement dans la dimension ou la complication d'un organe, aucun progrès dans la spécialisation ou dans la division du travail physiologique ne peut se produire, s'il ne concourt au bien de l'être ainsi modifié. »
Parfait. Alors se présente ici la seconde réflexion qui m'embarrasse :
De quelle utilité pouvaient être pour le premier de nos aïeux qui les a conçues, ces idées de sentimentalité morale et mystique dont l'adaptation pathologique s'est transmise jusqu'à nous ? Comment a-t-il pu se faire que le mécanicisme aveugle de la vie, qui ne développe les organes qu'au fur et à mesura des besoins, ait confectionné un cerveau capable de fabriquer des pensées, non-seulement inutiles, mais nuisibles à la conservation de l'individu, contre la loi de sélection elle-même ? Je sais bien que la philosophie moniste regarde le sens moral comme une infirmité ; mais, infirmité ou non, il n'en est pas moins éclos, un beau jour, dans la cervelle humaine, contenant en germes tous les développements : bienveillance, charité, dévouement, sacrifice, et autres naïvetés traditionnelles tout à fait contraires, dans la lutte pour l'existence, aux intérêts bien entendus des malheureux qui les ont reçus en héritage, sans bénéfice d'inventaire, et ne peuvent s'en dépêtrer.
Comment et pourquoi la mécanique primordiale, sans utilité, contre l'utilité, et en opposition même avec sa propre loi, a-t-elle fait à la vie, qu'elle pousse machinalement, ce cadeau funeste dont la science transformiste, que la susdite mécanique fit enfin éclore, a tant de peine à nous débarrasser, dont même peut-être elle ne nous

débarrassera pas ? Voilà ma seconde perplexité. Voilà ce qui me fait hésiter, je l'avoue, à m'enrôler décidément sous la bannière du mécanicisme moniste, et pourquoi je me suis entraîné à dire, dans un de ces moments où l'on croit voir clair par soi-même, et où l'on rejette les bésicles d'autrui, même celles de M. Hæckel : - la vie sociale, non ! - j'aurais pu dire aussi bien : la vie humaine ! Car tout nous prouve, même *l'histoire de la civilisation*, que l'homme est fait pour vivre en société.

- Pardon, grand Dieu ! Quelle hérésie ! L'homme fait pour vivre n'importe comment ! N'importe quoi fait pour quelque chose ! Mais alors il y a un plan, un but, une destinée. Mais alors le mécanicisme de la vie n'est pas aussi aveugle qu'on veut le prétendre, quoiqu'il se mette, en ce moment, la poutre du transformisme dans l'œil.

« - Il est difficile de comprendre, dit M. Wallace, comment le sentiment mystique du bien et du mal, qui est assez intense pour triompher des idées d'avantage et d'intérêt personnel, aurait pu se développer par une accumulation d'expériences d'utilité, de même que d'autres facultés, celles par exempte dont dépendent les idées d'espace et de temps, d'éternité et d'infini, et celles qui, par les notions abstraites de forme et de nombre, ont rendu possibles les sciences mathématiques, - puisqu'elles ne pouvaient être d'aucun usage à l'homme dans son état primitif de barbarie. Comment la sélection naturelle, ou la survivance des plus aptes, ont-elles pu favoriser le développement de facultés si éloignées des besoins matériels du sauvage ?... On doit donc supposer que ces facultés existent à l'état latent dans le cerveau humain. »

Notre guéridon nous disait, lui, bien autre chose : - Noyau incandescent d'activité assimilatrice, reprenant un à un les attributs de créateur. - Ah ! Si je voulais faire un système, et dire à M. Hæckel ma façon de penser sur sa monère et sur le mécanicisme qui la pousse !.. Mais j'ai annoncé que je n'en ferais pas.

Du reste, contrairement aux procédés de la loi de sélection pour ses autres produits mécaniques, le cerveau humain était pourvu d'une capacité suffisante pour loger toutes ces facultés, et d'autres peut-être qui sommeillent encore.

- « Son volume absolu, dit M. Wallace, n'est pas beaucoup moindre chez le sauvage que chez le civilisé, et même, chose plus curieuse encore, les quelques débris connus de l'âge préhistorique n'indiquent aucune augmentation appréciable de la capacité cérébrale depuis ces temps reculés... or, la capacité crânienne des singes anthropoïdes atteint à peu près au tiers de celle du sauvage. »

Nos arrière-grands-pères, contemporains du mammouth, avaient donc un cerveau bien supérieur à leurs besoins, auxquels eût à peu prés suffi le crâne du gorille, ce qui n'est pas conforme du tout au mécanicisme hæckelien qui n'y voit pas plus loin que le bout du nez des êtres, et manquerait à tous ses devoirs envers la doctrine du maître, s'il se permettait une préparation quelconque en vue d'un développement futur.

Il y aurait des pages à écrire sur la voix, sur la main, sur les facultés artistiques qui se sont manifestées si prématurément chez nos aïeux de l'âge de pierre. On se demande, en effet, avec une curiosité impossible à satisfaire, quelle nécessité légitime a pu déterminer le premier joaillier à se fabriquer un collier avec les dents de l'ours des cavernes, et le doyen des dessinateurs préhistoriques à graver sur sa hache de silex l'image des bêtes qu'il combattait. J'engage la mécanique allemande à réunir, pour expliquer ces mystères, toutes les subtilités du syllogisme, - dans quelle partie ultime de la matière le syllogisme a-t-il bien pu prendre naissance ? - et je laisse la parole à plus compétent que moi, pour signaler un point d'utilité où le mécanicisme de la vie se trouve, pour la première fois, en défaut.

- « L'un des caractères les plus généraux de la classe des mammifères terrestres, dit M. Wallace, est le poil qui les couvre, et qui, toutes les fois que la peau est souple, tendre et sensible, forme une protection naturelle contre les intempéries, surtout contre la pluie. Ceci est en effet la principale fonction des poils ; nous le voyons à la manière dont ils sont disposés pour faciliter l'écoulement de l'eau, étant toujours dirigés de haut en bas depuis la partie supérieure du corps. Ils sont toujours moins abondants sur les parties inférieures, et, dans beaucoup de cas, le ventre en est presque dépourvu. Les poils de tous les mammifères marcheurs sont couchés de haut en bas de l'épaule aux doigts ; mais, chez l'orang-outang, ils sont disposés de haut en bas de l'épaule au coude, et de bas en haut du coude au poignet ; ceci a sa raison d'être dans les mœurs de l'animal qui, lorsqu'il se repose, élève ses longs bras au-dessus de sa tête, ou s'accroche à une branche pour se soutenir, de sorte que la pluie coule le long du bras et de l'avant-bras jusqu'aux longs poils qui se rencontrent au coude. Pour la même raison, les poils sont toujours plus longs et plus serrés depuis la nuque jusqu'à la queue, le long de l'épine dorsale ou il se forme même souvent une crête de poils ou de soies. »

Or, chez l'homme, le poil manque plus complètement sur le dos, que dans toutes les autres parties du corps. « Les races barbues, les races imberbes ont également le dos lisse, et, même dans les cas où les membres et la poitrine sont couverts d'une grande quantité de poils, le dos, et en particulier l'épine dorsale en sont complètement dépourvus. » Ce qui fait que, dans tous les pays, même sous les tropiques, les sauvages ont le plus grand soin de tenir leur dos à l'abri de l'humidité.

- « La position verticale de l'homme, ajoute M. Wallace, peut avoir contribué à conserver les cheveux de sa tête, pendant que le reste de son corps est dépouillé ; mais, en marchant à la pluie ou au vent, l'homme se penche instinctivement en avant et expose ainsi son dos ; et ce fait indubitable, que c'est sur cette partie du corps que les sauvages souffrent le plus du froid et de l'humidité, démontre suffisamment que ce n'est pas à cause de leur inutilité que les poils auraient cessé d'y croître. Si même quelque corrélation inconnue avec des qualités nuisibles pouvait expliquer la disparition du poil chez l'homme des tropiques, nous ne pourrions concevoir comment, à mesure que la race s'étendait dans des climats plus froids, un caractère si persistant à l'origine n'aurait pas reparu sous l'influence puissante du retour au type. »

La mécanique vitale aurait-elle pressenti que la destinée de l'homme était de se fabriquer des manteaux de fourrure, et, en lui refusant la couverture naturelle dont les bêtes se trouvent si bien, a-t-elle voulu le contraindre à puiser, dans le cerveau surabondant dont elle l'avait pourvu, la conception d'une toison factice qu'elle lui avait fourni les moyens de façonner en lui fabriquant des mains ? - Joliment vu, pour une aveugle.

Je crois, moi, que ce mécanicisme, privé de toute lumière, a vu bien d'autres choses encore, et que, s'il y a un aveugle dans tout cela, c'est le transformisme allemand lui-même, ayant fini par y voir trouble, à force de s'écarquiller les yeux. D'où pourrait bien suivre que les prétendues adaptations pathologiques dont il entreprend de nous débarrasser constituassent les plus précieuses qualités de notre être, et que ces traditions de l'animalité qui enfantent encore parmi nous les préceptes de Malthus et la morale de l'histoire moniste, fussent au contraire les seuls produits d'atavisme que nous eussions à extirper.

J'engage fortement M. Hæckel et ses disciples à éliminer aussi du processus de leur système cette forme d'argumentation commode, mais peu édifiante, qui consiste à traiter d'escrocs les gens qui contrecarrent nos idées, et de compères ceux qui leur donnent des certificats d'honnêteté. On peut, à la rigueur, appeler imbéciles, les gens qui ne pensent pas comme nous ; mais, sans parler des naïves formules de la morale, celles de la civilité puérile et honnête prescrivent de s'arrêter là.

Et maintenant arrivons enfin aux deux mots à M. Hæckel.

Voici le premier :

« - Si un élément matériel, ou mille éléments matériels, combinés dans une molécule, sont tous inconscients, nous ne pouvons pas croire que la seule addition de un, deux ou mille autres éléments matériels pour former une molécule plus complexe, puisse, en aucune façon, tendre à former un être conscient.... Nous ne pouvons admettre dans le tout une propriété qui manque à chacune de ses parties.... On ne peut échapper à ce dilemme : ou bien toute la matière est consciente, ou bien le sens intime est distinct de la matière, et, dans ce dernier cas, sa présence dans les formes matérielles prouve l'existence d'êtres conscients, en dehors et indépendants de ce que nous appelons la matière. »

Wallace.

Voici le second :

« - Il y a comme un dessein vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe ; en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisation est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un lien spécial ; ils semblent dirigés par quelque condition invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi, les actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but, et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même.... Dans tout germe vivant il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. »

Claude Bernard.

Que le mécanicisme s'en tire comme il pourra !

Dernier coup d'oeil - À travers le monde

Je ne m'étais armé en guerre que contre la routine savante, et il a fallu, chemin faisant, rompre une lance sur le sol mouvant du protoplasma. Aussi quelle rage a poussé cette mécanique allemande à nous apporter le reflet de ses aménités tudesques à l'endroit du phénomène, de ses explorateurs et de ses médiums ! Je ne lui en veux pas. Cette escarmouche a élevé le débat à des proportions que je ne voulais pas atteindre, mais qui sont bien les véritables. On ne s'en cache pas d'ailleurs. Dans la personne de MM. Zœllner, Weber, Fechner, Ulrici, et autres, c'est le spiritualisme qu'on veut loger aux Petites-Maisons. Je crois avoir sommairement indiqué que l'aliénisme moniste a fort affaire à se doucher soi-même, et que les plus dangereuses *âneries*, - j'emprunte le mot à ces messieurs, - ne viennent pas de l'autre côté. Je pourrais dire, à ce propos, bien des choses au rédacteur de la *République française* qui ne me semble pas le moins du monde conséquent avec ses arguments philosophiques en écrivant dans un journal républicain. L'auteur de *l'Histoire de la Civilisation*, lui, du moins, met sa politique d'accord avec son système, en se déclarant Césarien. L'élimination d'un plan et d'un but provenant d'une cause intelligente, - que je ne me charge pas plus d'expliquer que M. Hæckel n'explique ses parties ultimes de la matière, - conduit en effet, par une logique rigoureuse, à la consécration de la force. L'Allemand, quoi qu'il soit, qui a dit en 1871 : *la force prime le droit*, qu'il croie ou s'imagine croire à quelque chose, n'est qu'un matérialiste conséquent. J'en demande bien pardon à M. Büchner dont je viens de me remettre sous les yeux le remarquable livre, *l'Homme selon la science* : le matérialisme, même scientifique, même le sien, ne peut pas conduire ailleurs. Lui aussi commet l'inconséquence de parler d'une humanité progressive dans laquelle l'homme revit par les traces qu'il y laisse. Mais cette humanité qui progresse, où porte-t-elle son progrès, et, quand elle aura cessé d'être, dans quoi revivra-t-elle ?

Non, M. Büchner, non ; vous êtes dans le faux. Vos nobles sentiments, puisés dans l'adaptation pathologique des vieilles formules naïves, vous entraînent hors de vos principes. Le seul adepte dont la conclusion soit conforme à la doctrine, c'est celui-ci :

- « Le monde finira un jour par le dessèchement universel. L'homme finira comme ont fini les races animales disparues, et alors la civilisation actuelle, avec ses passions, ses idées, ses révolutions, aura vécu, et alors... à quoi bon ? »

Hellwald.

(*Histoire de la Civilisation*.)

À quoi bon, en effet ?... - Vous êtes dans le faux, M. Büchner ; et je vous en félicite. Et tous ceux qui se proclament, comme vous, républicains, démocrates, égalitaires, humanitaires, et qui pourtant se trouvent forcément entraînés à se dire, comme M. Hellwald, au bout de leur fossé : « à quoi bon ? » je les félicite aussi... Pourvu toutefois que leur inconséquence soit bien réelle, et que le loup mécaniciste ne se cache pas sous la défroque de Guillot, pour mener paître le troupeau. J'ai beau avoir remarqué qu'en général les hommes valent mieux que les systèmes, je me défie un peu de la logique.

Et, tout naïfs que soient les spiritualistes, les vrais, s'entend, - car il y a aussi bien des faux Guillots dans cette bergerie, - j'avoue que j'ai plus de confiance en ceux qui sont amenés naïvement à bien faire par la droite ligne de leurs convictions. C'est là encore une cause de ma faiblesse pour les disciples d'Allan Kardec. Cet homme, qui avait réellement une puissance, a semé, au nom des *esprits*, une morale systématique dont je préfère la rencontre, aux coins des différents bois de la vie, à celle du matérialisme, quelque scientifique qu'il soit.

Cela dit, voyageons un peu, pour nous distraire de cette mécanique.

Dans les cinq parties du monde, nous n'avons que l'embarras du choix. Le spiritisme est partout. Je l'ai rencontré à Paris jusque dans les foyers d'acteurs et le cabinet des directeurs de théâtre.

Les *Miettes de l'histoire* y sont bien pour quelque chose. En racontant le voyage de madame de Girardin chez le grand exilé de Jersey, Vacquerie a fait tourner plus de tables et plus de têtes qu'il ne croit.

Vous aussi, mon cher Sardou, spiritisme ou psychisme, vous en êtes. Vous m'avez dit un jour, il est vrai, que ce phénomène est de cent cinquante ans en avance. Je ne suis pas tout à fait de votre avis ; mais, en tout cas, comme on ne peut pas le renvoyer d'où il vient, en le priant de repasser plus tard, on est bien forcé de lui offrir un siège... pas à l'Académie, juste ciel ! Que dirait votre collègue, M. Littré ? Quand vous êtes allé lui rendre visite, lui avez-vous montré la maison de Mozart dans Jupiter ?

Et vous, Flammarion, qu'avez-vous découvert, depuis le jour, vers 1865, je crois, où, m'étant repris de curiosité

pour ces mystères, je vous ai rencontré, cherchant comme moi ? - Vous avez trouvé *Dieu dans la nature*. Quelle imprudence ! Aussi ils vous traitent de poète. C'est dur, mais vous l'avez mérité. Il est vrai que Victor Hugo les a traités d'idiots, ce qui rétablit l'équilibre.

Espérons pour nos cousins de Mars, de Vénus, de Saturne et autres pays du voisinage, que les choses ne se passent pas de même dans toutes les *terres du ciel*, et que les académiciens de ces contrées ne se trouvent jamais forcés, comme le seront bientôt les nôtres, de faire amende honorable devant la poésie, avec le *sourire honteux* que leur prédit M. Oxon.

En attendant ce beau jour, faisons une pointe en Espagne, où l'on me signale un fait assez curieux :

Deux groupes d'expérimentateurs spirites, l'un à Madrid, l'autre à Barcelone, communiquent ensemble d'une singulière façon : à jour et à heure dits, une fois par semaine, les deux sociétés se réunissent dans leur ville et leur local respectif. Ceux de Madrid commencent leurs expériences. Ceux de Barcelone ont un médium qui, une fois *endormi*, voit tout ce qui se fait dans le groupe madrilène, et raconte au fur et à mesure à ses compatriotes catalans les incidents de la soirée de là-bas. La séance finie, on rédige des deux côtés un procès-verbal qu'on s'adresse réciproquement par la poste, et les deux messages, qui se croisent, sont toujours conformes. Je ne garantis rien, n'ayant pas vu ; mais cette nouvelle curiosité du phénomène ne me semble pas plus impossible que les autres.

Quittons les spirites d'Europe et ceux des races européennes répandues sur les autres terres de ce bas monde, chaque cercle fonctionnant à sa manière, selon les aptitudes de ses médiums, lesquels, si l'on en croit M. Jules Soury, qui, paraît-il, en a fait le dénombrement, se comptent au nombre de cinq cent mille, - joli chiffre. Nous avons extrait la quintessence du spiritisme civilisé. Nous n'y reviendrons pas. Sautons en Chine, pays du culte des ancêtres.

Là, de temps immémorial, on fait tourner les tables. Un médecin anglais, le docteur Margowan, depuis longtemps résidant dans le Céleste-Empire, a eu connaissance dès 1844 des tables parlantes dans la ville de Ningpo. Selon la croyance des habitants, les démons et les âmes des morts exercent de continuelles influences sur les affaires humaines, et répondent aux invocations qui leur sont adressées. Nous sommes, on le voit, Chinois de plus d'une façon. J'ignore ce que pensent de ces pratiques les facultés jaunes et les académies à longue queue. Peut-être malmènent-elles le phénomène, au nom des connaissances acquises, à l'instar de nos mandarins blancs. Pourtant le docteur Margowan, dans une lettre adressée à la *Tribune* de New-York, fait mention d'un singulier dignitaire de l'empire : c'est le *Maître céleste*, grand-prêtre héréditaire des Tanists, Alchimistes, ou secte de la raison. Ce bizarre potentat a été reconnu par plusieurs dynasties successives comme l'exorciseur général de la Chine. Son palais est dans la préfecture de Nankang, province de Kiang-So. Quand des individus ou des habitations sont possédés par de mauvais esprits, le Maître céleste est appelé, et, si on le paie convenablement, il écrit des amulettes qui opèrent un soulagement immédiat. Quelquefois même, sans se déranger, il se contente de dépêcher des shérifs spirituels qui arrêtent le démon malfaisant et le mettent en bouteille, ainsi qu'on devrait faire, ajoute le docteur Margowan, à tout garnement de l'autre monde.

Nous aurions eu nécessairement beaucoup à voir dans l'Inde, où, de temps immémorial, les Brahmanes possèdent le secret de toutes ces choses qui troublent les connaissances de nos savants. Là-bas, les spirites s'appellent *Pitris*, et leurs médiums sont autrement puissants que les nôtres. M. Wundt n'aurait pas même la consolation de suspecter leurs manches ; ils n'en ont pas, ils sont nus. Mais un livre que beaucoup ont lu et que tous peuvent lire, le *Spiritisme dans le monde*, par M. Jacolliot, traite à fond ces mystères qu'il a étudiés sur place. J'aime mieux renvoyer à ce livre, que d'en donner un pâle reflet. On verra que notre grand'mère, l'Inde, tient sous clé le secret de tous ces prodiges, branche secondaire de la grande initiation védique, dont nos philosophies ne sont que l'*a*, *b*, *c*, et nos religions le vulgaire symbolisme. - « Vous vous occupez des forces de la matière, disait un Brahmane à je ne sais, plus quel voyageur européen ; nous, nous étudions les forces de l'esprit. »

Par malheur, une impitoyable tradition ordonne que les portes restent closes, et nous chercherons longtemps encore la loi de ces phénomènes que le dernier des fakirs produit à volonté.

Pour faire la joie des logiciens du mécanicisme qui déclarent que plus un fait est général, moins on doit l'accepter, allons voir comment procède, chez les Peaux-Rouges, cette faculté singulière :

J'emprunte au livre de madame Hardinge le récit suivant écrit par un certain Alexandre Henry, qui fut fait prisonnier par les Indiens, dans la guerre de 1759. -

- La scène se passe au Saut-Sainte-Marie, au moment où les Indiens viennent de recevoir un message de sir Williams Johnson invitant les chefs indiens à venir au fort du Niagara pour conclure la paix :

- « C'était une chose de trop grande importance pour être abandonnée à la décision de la simple sagesse humaine. On fit donc les préparatifs nécessaires pour évoquer solennellement et consulter la *Grande Tortue*. On commença par construire une grande maison, ou wigwam, dans l'intérieur de laquelle fut placée une espèce de tente, pour l'usage du prêtre et la réception de l'esprit. Cette tente, d'environ quatre pieds de diamètre, était faite avec des peaux d'élan recouvrant une charpente construite avec des pieux enfoncés de deux pieds en terre, hauts de dix pieds, épais de huit pouces et fortement reliés par des traverses. Les peaux étaient solidement attachées autour de cette charpente par des lanières de cuir, sauf d'un côté où on laissa une petite ouverture par laquelle le prêtre devait entrer.

Bientôt arriva le prêtre dans un état de complète nudité.

Il approcha de la tente, dans laquelle il s'introduisit en rampant sur ses mains et sur ses genoux. Sa tête avait à peine pénétré dans l'ouverture, que la charpente, massive et solide comme je l'ai décrit, commença à être secouée ; et la peau qui pendait devant l'entrée n'était pas retombée, que des bruits et des voix nombreuses furent entendues dans la tente, les unes poussant des cris sauvages, d'autres aboyant comme des chiens, d'autres hurlant comme des loups. À cet horrible concert étaient mêlés des plaintes, des sanglots comme de désespoir, d'angoisse et de douleur aiguë. Des paroles étaient aussi articulées comme sortant de bouches humaines, mais dans une langue inconnue de tout l'auditoire.

Au bout de quelque temps, un silence mortel succéda à ce tumulte confus et horrible. Puis, une voix qu'on n'avait pas encore entendue, indiqua l'arrivée d'un nouveau phénomène dans la tente. C'était une voix faible et basse, ressemblant au cri d'un jeune petit chien. - Cette voix ne fut pas plutôt entendue, que tous les Indiens firent claquer leurs mains de joie, s'écriant que c'était le chef des esprits, la Tortue, l'esprit qui ne mentait jamais. - Ils avaient sifflé auparavant les autres voix qu'on distinguait de temps en temps, les reconnaissant pour appartenir aux esprits mauvais et menteurs qui trompent les hommes. De nouveaux sons arrivèrent de la tente. Durant l'espace d'une heure et demie, une succession de bruits furent entendus, au milieu desquels des voix diverses frappaient l'oreille.

Depuis que le prêtre était entré sous la tente, jusqu'à ce que tous ces bruits eussent pris fin, on n'avait pas entendu sa voix. Mais alors il s'adressa à la foule, annonçant la présence de la Grande Tortue, et le consentement de l'esprit de répondre à toutes les questions qu'on lui adresserait. Les questions furent adressées par le chef du village qui glissa préalablement, par l'ouverture de la tente, une grande quantité de tabac. C'était un sacrifice offert à l'esprit, car les Indiens s'imaginent que les esprits aiment le tabac autant qu'eux-mêmes. Le tabac accepté, il pria le prêtre de demander si les Anglais se préparaient ou non à faire la guerre aux Indiens, et s'il y avait au fort du Niagara une grande quantité d'habits rouges.

À peine ces questions étaient-elles posées par le prêtre, que la tente fut aussitôt secouée, et, quelques minutes après, elle continua de s'agiter si violemment, que je m'attendais à la voir s'écrouler.

Je supposais que c'était le prélude de la réponse ; mais un cri terrible annonça assez clairement que la Grande Tortue venait de partir. Un quart-d'heure s'écoula en silence et j'étais impatient de voir quel serait le nouvel incident de cette scène. Il consista dans le retour de l'esprit, dont la voix se fit de nouveau entendre, et qui alors fit un long discours. Le langage de la Tortue, pareil à celui que nous avions déjà entendu, était inintelligible pour toutes les oreilles, excepté pour le prêtre, Ce ne fut donc que quand l'esprit eut fini de parler et que le prêtre nous eut traduit son récit, que nous trouvâmes le sens de cette extraordinaire communication. L'esprit, comme nous en informa le prêtre, avait, pendant son absence, franchi le Lac-Huron, était allé au fort du Niagara, et de là à Montréal. Au fort du Niagara, il n'avait pas vu beaucoup de soldats ; mais, en descendant le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, il avait vu la rivière garnie de bateaux pleins de soldats aussi nombreux que les feuilles des arbres. Il les avait rencontrés faisant route sur la rivière pour venir combattre les Indiens. Le chef demanda alors si, dans le cas où les Indiens iraient visiter sir Williams Johnson, celui-ci les recevrait comme des amis. L'esprit répondit, toujours d'après l'interprétation du prêtre, que sir Williams Johnson remplirait leurs canots de présents : couvertures, chaudrons, fusils, poudre, balles, et larges tonneaux de rhum, autant que les canots pourraient en contenir, et que chacun s'en reviendrait en sûreté au village.

Alors le transport fut universel, et, au milieu des battements de mains, chacun s'écria : - J'irai ! J'irai aussi.

Je fus soigneusement sur mes gardes, durant toute la scène que j'ai décrite, pour remarquer les connivences

qui auraient pu avoir lieu, mais il me fut impossible de n'en découvrir aucune. »
Le résultat de l'expédition racontée dans l'histoire de Drake confirme entièrement les promesses faites par l'esprit *qui n'avait jamais menti* ; - une note ajoutée à ce récit par l'écrivain nous apprend que M. de Champlain a écrit la description d'une pareille scène que l'on peut lire dans l'histoire de la Nouvelle-France de Charlevoix. La chose se passe parmi les Algonquins et les Hurons.
Enfin voici un récit tout moderne, contenu dans une lettre écrite par M. Larrabée, chief-justice du Wisconsin au gouverneur Tallmage :
- « J'ai conversé la semaine dernière avec L. John du Bay que je connais un peu. Il a passé toute sa vie au milieu des Indiens, et fut, pendant plusieurs années, agent de la compagnie américaine des fourrures. Il m'a raconté plusieurs faits qui prouvent que les communications avec les habitants de l'autre monde sont très-communes chez les Indiens. Il m'a dit que, dans différentes occasions, il a vu un médecin indien, construire trois huttes dont il enfonçait les pieux dans la terre, et qu'il recouvrait de peaux de daim formant de petites tentes qui ne pouvaient contenir qu'une personne assise Ces tentes étaient placées à environ deux pieds de distance l'une de l'autre. Dans l'une le médecin plaçait ses mocassins, dans l'autre ses guêtres, et il se postait lui-même dans celle du milieu. Alors tout Indien, qui voulait converser avec un bravo défunt, posait ses questions. Aussitôt les tentes commençaient à se pencher de côté et d'autre, comme si elles eussent été secouées par quelqu'un placé dans l'intérieur, et l'on entendait des voix sortant de l'une ou de l'autre, et quelquefois de toutes trois en même temps.
Ces sons n'étaient intelligibles que pour le médecin, qui se chargeait de les traduire. Du Bay dit qu'il a saisi ces tentes bien souvent et qu'il a employé toutes ses forces pour arrêter leurs mouvements, mais en vain ; qu'il a alors soulevé les peaux, et qu'il s'est assuré qu'il n'y avait personne à l'intérieur pour causer les mouvements. Du Bay m'a raconté aussi quelques exemples du *clairvoyant* pouvoir de ces médecins. Il y a quelques années, il arriva à un poste de commerce sur les chutes du Wisconsin. Il attendait là un autre commerçant, qui devait venir d'un poste plus au nord, sur le Lac-Supérieur. Il attendait en vain depuis quelques jours, lorsque le médecin lui proposa de lui annoncer l'instant où son ami arriverait. La proposition fut acceptée, avec un certain doute. Le médecin s'assit sur le gazon et se couvrit la tête avec ses couvertures. Au bout de quelques minutes, il se leva et dit :
- « Demain, les nuages couvriront le ciel ; mais, quand le soleil sera sur le point de se coucher, vous verrez un espace clair, et dans cet espace, le soleil. Alors, si vous regarder là-bas, la pointe de terre, sur le côté opposé des lacs, vous verrez venir votre ami. » Le jour suivant, comme il l'avait prédit, le ciel fut nuageux, jusqu'au coucher du soleil ; puis les nuages se dissipèrent, et le soleil apparut. Du Bay regarda le point indiqué, mais ne vit pas son marchand arriver. Il retourna vers le médecin rouge et commença à le plaisanter. Celui-ci répondit seulement : - « Je vais voir. » Alors, s'asseyant comme la veille, un instant, et se relevant, il dit : - « Dans cinq minutes, vous le verrez. » - Au bout de ce temps, dit du Bay, mon homme paraissait, et bientôt atteignait le poste... »
Le docteur Fizgibbon, dernier gouverneur de Bay-Island, raconte des scènes singulières dont il fut témoin chez les Peaux-Rouges. Il affirme en outre que des centaines de ces Indiens sont des médiums naturels doués de facultés plus puissantes et plus étranges qu'aucune de celles qui sont connues en Amérique et en Europe.
Les expériences qu'il cite avaient lieu au milieu de forêts sauvages et presque impénétrables, « dans lesquelles, dit le docteur, se manifestait la présence d'esprits, se désignant sous le nom d'*Espagnols-Américains...* D'autres apportaient mystérieusement des pierres des autels des anciennes races, déclarant qu'ils avaient été les constructeurs originaires de ces merveilleux vestiges de la forêt.
D'autres enfin, prétendant être d'une race encore plus ancienne, affirmaient qu'ils avaient été les constructeurs de toutes les cités de l'Amérique centrale, et se représentaient, dans une langue inconnue, traduite par les médiums, comme d'anciens Phéniciens, Japonais, Tartares et Arabes, dont plusieurs tribus, disaient-ils, avaient pénétré dans le continent américain par l'extrême nord, à travers ce qui est appelé aujourd'hui le détroit de Behring, qui, dans leur temps, persistent-ils à affirmer, faisait partie de la grande terre sèche, facile à traverser par les habitants qui les regardent maintenant comme deux continents séparés. »
J'avoue que j'aurais été charmé de faire la connaissance de ces premiers civilisateurs de l'Amérique, étant donné surtout le cadre pittoresque dans lequel ils apparaissent. C'est peut-être moins sûr, comme contrôle, que le cabinet de M. Crookes ; mais quelle mise en scène, en pleine forêt vierge, au clair de lune !

Que ces étranges phénomènes, qui se produisent dans toutes les races, aient enfanté des superstitions, des impostures, des hallucinations et toutes les adaptations pathologiques que l'on voudra, chez les rouges comme chez les noirs, chez les blancs comme chez les jaunes, je ne dis pas le contraire. Mais que nos facultés médicales, et nos académies philosophiques et savantes, après les avoir localisés dans le long péronier, se contentent de leur tourner le dos, voilà ce qui dépasse la portée de mon entendement.
Quoi ! Nos docteurs ne trouveront pas un remède à la mode, quelque bromure, ou quelque iodure, contre une maladie si répandue !
Toujours le même diagnostic : « Névropathie, insanité ; » les mêmes remèdes, « calmants et douches. » Et l'on dit que la médecine progresse !
- Nous n'avons pas de chance, cette année, avec nos typhoïdes, disait, il y a quelques années, un professeur de clinique, dont je tairai le nom pour ne pas détourner sa clientèle ; ils meurent tous.
- Bah ! Alors, docteur, que faites-vous ?
- Toujours la même chose, parbleu !

Conclusions !

À moins d'être atteint de cécité volontaire, la plus incurable de toutes, je ne crois pas qu'un être, doué de la moindre lueur de raison, puisse douter maintenant de l'existence du phénomène. Je ne fais pas même aux mécaniciens du mécanicisme l'injure de supposer qu'ils s'élèveront en faux contre la table de la rue de Beaune et les incontestables témoignages que j'ai cités. Il ne leur reste plus qu'à expliquer mécaniquement la chose. Je compte sur eux pour m'éclairer. Cette force, quelle qu'elle soit, a des allures si capricieuses, des procédés si bizarres, des manifestations si multiples, que je ne sais plus qu'en penser.
Il est évident que les dictées des tables et l'écriture inconsciente des médiums peuvent s'expliquer, celles-là par l'association animique d'un groupe plus ou moins harmoniquement constitué, plus ou moins *titré* en intelligence, en curiosités, en aspirations, selon la théorie du guéridon de la *Démocratie pacifique* ; celle-ci par un état de surexcitation cérébrale, de vibration particulière, provoqué par la volonté du sujet, par l'influence du milieu, ou par certaines conditions toutes spéciales d'organisation et de tempérament.
S'il n'y avait que ces faits purement psychologiques, cela dérouterait déjà pas mal de fortes cervelles, et prouverait que la mécanique humaine contient des rouages que n'ont pas encore découverts les ingénieurs du naturalisme allemand. Mais il y a... le reste... et dans quelle hypothèse s'aventurer ?
Je n'en vois que trois possibles :
Ou cette force mystérieuse réside uniquement dans l'être humain, émanation de puissances intimes jusqu'à ce jour inconnues ; dédoublement du médium qui pense, parle et agit inconsciemment hors de lui-même, maniant à son gré les plus secrètes énergies de la nature, et exerçant sur la matière subtile un genre d'action encore inexploré... - Diable ! C'est joliment spiritualiste cela, et pas mal difficile à concevoir. Si cela ne prouve pas directement la survivance de l'être, cela implique du moins, pour son esprit, un mode d'existence tellement spirituel, que la physiologie anatomiste doit y perdre le peu de latin qu'elle n'a pas oublié.
Ou ces prodiges sont produits par des intelligences extérieures à l'homme et autres que lui. Mais qui... quoi ?... et pourquoi, et comment, dans quel but ?... et si de tels êtres existent, dans cet état impalpable, invisible, en dehors de la matière connue, c'est le règne des gnomes, des lutins, des farfadets qui recommence. C'est beaucoup plus insensé que la troisième et dernière hypothèse, celle des spirites : les âmes des morts.
De quelque côté qu'on se tourne, c'est embarrassant en diable : restent bien les démons de M. de Mirville ; mais jamais on ne me persuadera que les naïves formules de morale prêchées par les esprits aux disciples d'Allan Kardec, arrivent tout droit de l'enfer.
Pour nous sortir de ces perplexités, je ne vois qu'un procédé : l'étude. Ce phénomène est dangereux à manier ; c'est justement pour cela qu'il faut que les mains exercées s'en emparent. Les médecins qui se préoccupent surtout, et à bon droit, de la folie, croient-ils sérieusement que nier le fait qui la cause, ou ne pas s'en occuper, est un bon moyen de la prévenir ?
Comment ! Dans ce siècle expérimental, ou tout est basé sur l'expérience, on vous cite des faits, et, par le seul raisonnement, par idées préconçues, vous refusez d'expérimenter, en disant : impossible ! - C'est tout simplement absurde ; et, en entendant parler certains aliénistes, je me suis souvent demandé ce qui les

distinguait de leurs clients.
Ma conclusion n'est donc pas autre que celle-ci : étudier, étudier encore.
Déjà quelques points sont acquis :
Cette rapidité presque électrique de certains mouvements, qui est un des caractères saillants du phénomène.
Ce son mou du pied de la table sur le parquet, dans les moments de faiblesse des manifestations, maintes fois observé par nous rue de Beaune, facile à constater ailleurs, et qui ne peut qu'indiquer une action exercée sur les molécules du bois qui servait d'instrument de transmission;
Une autre particularité très-curieuse que j'ai observée plusieurs fois, que beaucoup d'autres ont remarquée, et que j'ai vu relatée par M. Crookes et par M. Zœllner : c'est une sensation de fraîcheur et même parfois de froid assez intense, se manifestant tout à coup, surtout pendant les expériences faites dans l'obscurité, sensation produite par un courant très-vif qui s'élève subitement dans la chambre close, et ne peut être dû qu'à une soudaine raréfaction de l'air. - M. Zœllner déclare, en outre, avoir senti, dans certains cas, les effluves d'une chaleur énorme.
Un autre fait qui m'est personnel, mais que plusieurs témoins ont constaté comme moi, et qui prouve l'influence de la lumière sur le phénomène : En collaboration avec un médium, j'ai enlevé, plusieurs fois, une table en chêne massif, pesant trente-cinq kilogrammes. Placés l'un à côté de l'autre, nous prenions délicatement le bord de cette table entre le pouce et l'index. Un léger mouvement la faisait basculer immédiatement et l'emportait, les pieds en l'air, au-dessus de notre tête. C'était léger comme une plume, et restait en l'air, sans point d'appui, tant que durait l'obscurité. Aussitôt qu'apparaissait une lampe ou une bougie, toute la pesanteur revenait ; les trente-cinq kilogrammes s'appuyaient lourdement sur notre tête et sur nos reins, et il fallait qu'on vint bien vite nous délivrer de ce fardeau. Nouveau problème à résoudre par les professeurs de physique.
Enfin l'épuisement du médium, selon la durée et l'intensité des expériences.
Et, en dernier lieu, la constatation d'un fait, le plus important peut-être de tous : c'est la variation et la diminution de poids constatées dans le sujet médianimique. Cette importante expérience a été faite pour la première fois dans l'été de 1878, par le comité de l'association spiritualiste de Londres, qui a pour président un ingénieur télégraphique ; M. Deamond Fitz-Gerald. - Étaient présents quatorze membres du comité, parmi lesquels M. Varley et le docteur Carter Blake, professeur d'anatomie à l'hôpital Westminster.
Le médium s'assit dans un cabinet, posé sur une machine à peser. L'enregistrement des variations s'opérait automatiquement. Pendant les manifestations ordinaires d'une séance obscure, le médium fut soumis à des fluctuations de poids de plusieurs livres chacune. Durant une forte séance à effets physiques, il perdit environ la moitié de son poids. Un autre médium en perdit un jour jusqu'aux trois quarts.
M. Crookes a, m'assure-t-on, constaté le même effet.
Il y a là un indice, et une voie. Est-ce l'esprit du médium qui sort de *lui*, emportant ou employant au besoin, pour ses opérations extérieures, une partie de sa substance ? Est-ce, comme le disent les spirites, un esprit désincarné, jadis humain, qui emprunte et restitue tour à tour au dit médium les éléments matériels qui constituent sa forme humaine, car décidément je m'arrête, très-embarrassé de faire un choix, à l'une ou à l'autre de ces hypothèses.
Si c'est le médium qui se dédouble, reste à établir la façon dont ce dédoublement s'opère, selon les lois de la mécanique.
Si ce sont les *esprits* qui réellement survivent, que pouvez-vous y faire et que voulez-vous que j'y fasse, infortunés mécaniciens ? Il faut bien en passer par là.
Mais, dites-vous, cela va ressusciter toutes les superstitions.
D'abord je ne vois de superstition dans aucune de ces deux hypothèses. On me prouverait que ce sont les esprits ; je n'en serais pas plus superstitieux pour cela. Qu'ils viennent, s'ils veulent ! Je les recevrai poliment ; mais je n'écouterai ni plus ni moins leurs théories, s'ils m'en font, que s'ils étaient en chair et en os, comme M. Hellwald et M. Hæckel lui-même.
Si vous appelez superstition la croyance en la perpétualité de la vie, bien ! - Mais, si vous établissez clairement que les morts, en supposant qu'ils puissent communiquer avec vous, ne sont, en définitive, que des personnalités plus ou moins analogues à la vôtre, vous ferez ce que vous faites vis-à-vis des vivants, avec plus de méfiance encore : vous accepterez ce qui vous conviendra, et vous rejetterez ce qui ne vous ira pas.
Les superstitions ! C'est précisément pour les détruire, que je demande à la vraie science d'étudier ces

phénomènes et d'en déterminer la portée et l'étendue.
« - La superstition, dit mon ami Victor Meunier, est faite au premier chef d'apparences trompeuses et d'interprétations fausses de faits vrais. Elle n'est détruite que lorsque la matière dont elle est faite est expliquée »
Pour Dieu, expliquez donc, messieurs les savants ; c'est votre métier, et non de tourner le dos, ou de fermer les yeux !
Quant à l'étrange faculté de la médiumnité, d'où vient-elle ? Quel tempérament particulier, quelle sensibilité spéciale la détermine ? Les qualités intellectuelles et morales du *psychique* n'y sont pour rien. C'est un fait de physiologie pure. Je suis persuadé que l'étude de l'instrument humain par lequel ces phénomènes se produisent peut seule nous en révéler la loi. Les procédés *d'entraînement* employés dans les temples de l'Inde pour former leurs médiums nous donneraient peut-être la clef du mystère ; mais, en dépit de l'étonnement unanime et des récits circonstanciés de ceux qui en furent témoins, nos bêtas de savants rient de ces choses lointaines comme de celles qui frappent à leur porte. - Oh ! La peur du ridicule, peur française, quelle belle peur !
J'ai écrit à mon ancien coopérateur, Franchot, pour lui demander si son expérience pratique s'était exercée sur cette force encore inconnue, et s'il avait quelque lumière à m'apporter.
Voici ce qu'il me répond :
Mon cher Nus,
« Vous m'annoncez que vous faites un livre sur les phénomènes appelés *spirites* ou *médianimiques*, et que vous y insérez les dictées mystérieuses auxquelles j'ai pris une part assidue en 1853-1854.
Vous me demandez ce que je pense aujourd'hui de ces phénomènes, si j'ai continué à m'en occuper, ou si je les ai éliminés complètement de mes préoccupations.
Je vous avoue qu'ayant enfoui depuis vingt ans, dans un carton, les cahiers où j'avais consigné ces étranges épellations, leur sens profond était sorti de ma pensée ; mais votre lettre m'a donné la curiosité de les relire, et j'ai été saisi d'un nouvel intérêt pour ces sentences laconiquement scandées et d'origine inconnue, qu'elles vinssent du dehors ou de notre propre fonds, puisque nous n'en avions pas conscience.
Si j'ai abandonné cette voie de recherches, ce filon faisant pressentir des révélations grandioses sur les origines, la loi d'existence et la transformation des êtres, - c'est parce que tous les phénomènes de même nature observés ultérieurement ; en divers lieux, quoiqu'assimilables, n'ont pu encore être assujettis à une méthode rationnelle de reproduction et de coordination.
Ces sortes de prodiges, malgré leur variété, n'ont pas progressé vers un but utile. Ils sont restés confinés dans le cercle de quelques adeptes plus ou moins doués de la faculté, souvent défaillante, de les évoquer.
Et cette défaillance accidentelle, assez fréquente, causée souvent par la présence de personnes répulsives du phénomène, a poussé certains expérimentateurs à le simuler pour ne pas rester en défaut devant le public.
Nous reconnaissons, pour l'avoir surprise, que la simulation des phénomènes a été parfois pratiquée et qu'elle a été plus souvent dénoncée comme supposable, parce que l'exhibition des faits extra-naturels n'était pas entourée de garanties suffisantes de sincérité.
Sous l'empire de cette préoccupation, j'ai poursuivi comme ingénieur, c'est-à-dire, avec une circonspection méfiante, la constatation irrécusable d'une infraction, physiquement inexplicable, à la loi de la pesanteur.
Cette constatation, des plus accentuées, m'a été fournie, à trois reprises, dans des circonstances excluant toute supposition de préparation ou d'erreur.
Dès lors, je me suis désintéressé de la recherche de phénomènes moins tangibles, quoiqu' éminemment remarquables, ma vocation ne me poussant pas vers ces parages mystérieux, sans une boussole de direction qui reste à trouver.
En effet, cette découverte américaine, toujours contestable pour ceux qui n'ont pu ou voulu suivre et même rechercher patiemment les expériences, reste à l'état de science occulte, ne se manifestant, comme une mine souterraine, que par des efflorescences accidentelles.
Je crois que des phénomènes extra-naturels analogues ont été obtenus dans les temps les plus reculés. Les traditions nous en donnent des indices sous les vocables de magie, oracles, possessions, miracles, etc., et l'on peut présumer que la faculté de provoquer ces manifestations prodigieuses était tenue secrète autrefois dans certaines castes qui en tiraient un moyen d'action sur les masses.
Dans les temps modernes, cette faculté s'est d'abord manifestée par le mesmérisme et le magnétisme animal

qui a produit le somnambulisme artificiel, phénomènes assez rarement accentués et restés sans explication scientifique. On peut donc les rattacher à l'ordre des autres faits prodigieux que vous passez en revue.
Mais bientôt, vers le milieu de ce siècle, l'intérêt qui s'attache au somnambulisme a été comme étouffé sous une avalanche de phénomènes plus merveilleux encore et mis à la portée de tout le monde, au grand jour de la controverse et du libre examen.
On est surpris et dérouté par la variété étonnante, par la versatilité de ces prodiges, évocables à l'appui de toute doctrine, spiritualiste, panthéiste, ou même athée, entremêlés d'ailleurs de manifestations sérieuses ou grotesques, flatteuses ou moqueuses, etc.
Mais, s'il est difficile d'assigner jusqu'à ce jour un rôle utile à ces phénomènes incohérents, il y aurait de la témérité à nier l'influence qu'ils peuvent avoir sur l'avenir de l'humanité. Aussi, mon cher Nus, je vous félicite de présenter, sous une forme attrayante, cette collection disparate de faits extra-naturels, en leur laissant, le caractère naïf de l'éclosion bien ou mal venue.
- Agréez donc toutes mes sympathies.

« A. Franchot. »

Post-Scriptum. Je vous signale une remarque curieuse que j'ai faite, plus d'un an après la grande dictée des 20, 21 et 23 octobre 1853, - sur la formation des êtres vivants appelés à une vie supérieure.
En transcrivant cette apocalyptique divulgation, j'ai remarqué que tous les paragraphes se composaient de multiples de douze mots, sauf un seul de trente-deux mots, nombre également consacré et appliqué aussi à la prière originale venue, comme intermède, le 22 octobre. - Or, nous n'avions pas été avertis d'avance, comme d'habitude, de cet ordonnancement singulier. »

A. F.

Cette lettre, d'un des trois survivants de notre groupe de la rue de Beaune, pose une objection qui n'est pas émise pour la première fois : - Quelle est la portée utile de ces faits étranges qui déroutent l'examen par leur variabilité ?
- Quelle était, mon cher Franchot, la portée utile des phénomènes de l'électricité qui ne se manifestait, pour nos pères, que par les dévastations de la foudre, jusqu'à ce qu'on eût trouvé moyen de discipliner cette force qui circule partout, qui ne fait qu'un avec la lumière, avec la chaleur, avec la vie, et de l'employer à tant d'usages merveilleux, sans compter les merveilles que lui réserve l'avenir ? Quelle était, aux yeux de la science de son temps, la portée utile des travaux de Galvani, quand il exécutait la *danse des grenouilles ?*
Il étudiait une force de la nature, en tant que force ; mais pensez-vous qu'il ait deviné l'emploi qu'on en ferait ?
Voilà pour le côté matériel, et je pourrais en dire autant de presque toutes les découvertes, dont l'utilisation immédiate a été rarement conçue par leurs inventeurs.
Voici pour le côté moral :
J'écarte l'hypothèse spirite qui répondrait :
- « La portée utile du phénomène, c'est de prouver, d'une façon irrécusable, la continuation de notre être, et, par conséquent, la responsabilité effective de la conscience, deux articles de foi fortement ébranlés par le scepticisme de nos jours. »
Mais, s'il était seulement prouvé pour tous, comme c'est établi pour vous et pour moi, qu'il y a hors de nous, et même en nous, une force immatérielle, *spirituelle*, qui échappe aux procédés connus de la nature, aux lois constatées de la vie, et révèle, en plus de ceux-là, d'autres procédés, une autre loi, qui n'infirme pas celles déjà connues, mais vient simplement prendre place à côté d'elles, - c'est ce qu'on se tue de dire à ces grands enfants qui s'imaginent que la terre va manquer sous leurs pieds, parce qu'on a trouvé une nouvelle manière de faire tourner leur toupie, - si cela était prouvé, cher ami Franchot, ne pensez-vous pas, et vous le pensez du reste, qu'il y a beaucoup de chances pour que cette loi nouvelle éclaire un peu les ténèbres qui nous cachent le grand secret de l'origine et de la fin du pauvre être que nous sommes, marchant dans les ténèbres et finissant, faute de mieux, dans sa soif de connaître et de se connaître, pour aller chercher la source de sa raison, de son esprit, de sa conscience, au fond des mers polaires, dans la gélatine du protoplasma ?
Voilà pourquoi j'attaque, et le plus vertement possible, - ce que vous m'avez un peu reproché en me rendant les quelques pages d'épreuves que j'ai voulu vous soumettre, - voilà pourquoi, dis-je, je tombe sans pitié sur les savants qui nient, qui raillent, et le troupeau qui fait chorus.

Vous rappelez-vous que, le lendemain du jour où notre guéridon nous avait dicté sur la *Poésie* ces stances monotones que nous interrompîmes en l'accusant de nous faire *une scie*, il recommença sur la *science* le même exercice, toujours en douze mots.

- La Science *est la première satisfaction de l'âme que la raison évoque*.

La science *procède de la raison par la rigueur de la mathématique*.

La science *par sa nature essentielle, occupe irréfragablement la place de pivot*.

La science *a la place de pivot, parce qu'elle donne la vérité*.

La science *a la supériorité sur toutes les autres manifestations de l'âme*.

La Science...

Nous avons encore, cette fois, fermé le robinet qui menaçait de nous inonder.

Oui, la science occupe *irréfragablement* la place de pivot. Oui, les grands savants sont de vrais grands hommes, la tète de l'humanité, comme les poètes en sont le cœur. Et tous ceux qui cherchent, et tous ceux qui fouillent, et tous ces travailleurs passionnés, infatigables, qui tracent leur sillon, les yeux fixés sur leur tâche, et ne songent qu'à féconder le champ qu'ils ont choisi, - nous en avons, nous en connaissons parmi nous, qui donnent leur temps, leur fortune, leur vie au point de vérité qu'à toute force ils veulent découvrir, ou compléter ; - ceux-là, les simples, les modestes, qui ne pontifient pas, qui ne légifèrent pas, qui ne se figurent pas qu'ils embrassent le monde, et que tout ce qui s'écarte de la ligne qu'ils ont tracée n'est pas digne de voir le jour, ceux-là, je le répète, sont les vrais, et je les honore.

Chez les autres, il y a deux choses : la science et la doctrine. Je m'incline devant la science ; je m'insurge contre la doctrine, surtout si c'est elle qui prétend barrer le chemin.

D'autant plus qu'elle est jolie, la doctrine, agrémentée par les disciples. Nous en avons vu un échantillon dans la *Morale de l'histoire*. La belle société, la charmante *civilisation* qu'avec leur mécanicisme à outrance et leur fanatisme pour la force, nous feraient ces enfants terribles du monisme qui, pour avoir l'air de trouver quelque chose, poussent la conception du maître aux dernières limites de la démence, et, d'une admirable découverte, tirent d'abominables inventions !

Et puis, n'abuse-t-on pas un peu, beaucoup, de ces grands mots de savant et de science ?

Aujourd'hui la science est à la mode. - Il n'y a que la science ! Vivent les savants !

De sorte que tout ce qui baragouine un peu de chimie ou de physique, voire de thérapeutique et d'anatomie, regarde en pitié le reste du genre humain, qui se laisse bêtement faire, et qu'il m'a fallu prendre des savants pour taper sur les autres, sans quoi les coups n'eussent pas porté.

Nous sommes honnis, vilipendés, horripilés, par cette engeance de prétendus savants qui, pour se distinguer du vulgaire, nous crachent dédaigneusement des locutions scientifiques devant lesquelles le bon public se pâme d'autant plus qu'il n'y comprend rien.

- Adaptations pathologiques, ulcères phagédéniques. - Zinn, boum, allez, tambours !

Et les mots d'auteur qui éclatent comme une fusée, dans le genre de *la Propriété c'est le vol, et que Messieurs les assassins commencent :*

- Le génie est une névrose. Le cerveau secrète la pensée, comme les reins secrètent l'urine.

Pan ! Un coup de tam-tam sur le tympan de la bêtise humaine. Il n'en faut pas plus pour fasciner les populations.

- « Tas d'imbéciles, criait Mangin aux badauds attroupés devant sa voiture, si je n'avais pas ma grosse caisse, mon casque en cuivre et mon costume de carnaval, vous n'achèteriez pas mes crayons. »

Il y a des gens qui croient avoir assisté à ses obsèques. Ils se trompent : Mangin n'est pas mort.

Le quatrième état de la matière

Je corrigeais les dernières épreuves de ce livre, lorsqu'éclata sur Paris, par la voix de tous ses journaux, la nouvelle qu'un physicien anglais, M. Williams Crookes, avait découvert un quatrième état de la matière et exhibé la substance du monde, dans ce quatrième état, à plus de quatre cents spectateurs, savants et lettrés, convoqués, pour cet effet, à notre observatoire.

- « Dès maintenant, écrit M. Edmond Perrier, les expériences du savant anglais, désormais illustre, posent des problèmes qui touchent à la nature la plus intime des choses, et ouvrent à l'imagination scientifique des horizons dont elle a encore peine à envisager les splendeurs. »

- « L'illustre inventeur du radiomètre, dit à son tour M. Wurtz, - *Revue des deux mondes*, 1er février 1880, - pénètre dans un domaine complètement inconnu avant lui et qui, marquant la limite des choses que l'on sait, touche à celles qu'on ignore et qu'on ne saura peut-être jamais. »

Eh bien, mais..., la voilà cette *quatrième dimension* de la matière, qui faisait rire de si bon cœur les mécaniciens du transformisme. M. Zœllner n'était pas si fou de l'avoir imaginée. Reste l'emploi qu'il en fait, et qui, j'en conviens, est sujet à inventaire. Mais, puisque la découverte de M. Crookes, selon des jugements dont on ne peut contester ni l'impartialité, ni la valeur, touche à la nature la plus intime des choses, même de celles qu'on ignore, ouvrant à l'imagination scientifique les horizons que l'on sait, il me semble que les hypothèses de l'astronome allemand sortent un peu des régions de l'extravagance, et ont fait un pas sur le terrain des explorations permises dans d'autres laboratoires que ceux de Charenton.

Je ne dis pas cela pour les apôtres du monisme, auxquels nulle chose n'est cachée dans le mécanisme aveugle de la vie, mais pour les lecteurs de la *République française* qui pourraient se figurer, sur la foi de M. Soury, qu'après sa traduction du livre de M. Hæckel, il ne reste absolument plus rien à faire en ce bas monde, qu'à envoyer à Bicêtre, ou en police correctionnelle, tous ceux qui se refusent à déclarer que l'interprétation de la nature au point de vue moniste est le dernier mot de la mécanique humaine, fermant la porte, jusqu'aux siècles ultimes, à tout autre brevet d'invention.

Quelle surprise c'eût été pour le public choisi qui assistait aux expériences de l'observatoire, si on lui eût dit que, dans le processus de cette découverte, les phénomènes dits spirites, dont la plupart se moquent encore, figurent probablement parmi les principaux jalons !

On se rappelle cette parole de M. Crookes, racontant ses études sur la force psychique qui, selon les apôtres monistes, n'est, comme le spiritualisme, qu'une *ânerie du monde naissant :*

- « Beaucoup des lumières que j'ai vues étaient d'une nature telle, que je n'ai pu arriver à les imiter par des moyens artificiels. »

L'intrépide chercheur, à la fois chimiste et physicien, qui, après avoir découvert le thallium, s'est mis à inventer le radiomètre, a-t-il aussi cherché et trouvé, dans la matière radiante, ces lumières étranges ?... c'est ce qu'il dira bientôt peut-être à ceux qui ont suivi ses études sur la force inconnue. Pour le moment, voici ce qu'il dit aux hommes de science pure qu'effaroucheraient d'autres perspectives.

« - Il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes indivisibles qu'il y a de bonnes raisons de considérer comme formant la base physique de l'univers. Par quelques-unes de ses propriétés, la matière radiante est aussi matérielle que la table placée devant moi, tandis que par d'autres propriétés, elle présente presque le caractère d'une force de radiation... J'ose croire que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution dans ce domaine inexploré. »

Cette dernière phrase ouvre déjà des horizons qui font rêver. J'ose espérer, moi, que M. Crookes n'en a pas fini avec cette matière *qui présente presque le caractère d'une force*, et que ses futures explorations nous ménagent encore quelques surprises, dont le monisme ne sera pas content.

Car enfin si, à force de reculer les parties ultimes de la matière, ou allait trouver réellement un état où la matière se confond avec la force, c'est-à-dire où il n'y a plus de matière, dans le sens vulgaire du mot, je ne sais pas trop ce que deviendrait la philosophie matérialiste.

Resterait la force, ou les forces, pour unique sujet d'étude, ce qui simplifierait la question ; et, peut-être, en constatant, avec Claude Bernard, que la force initiale de l'être est une idée, arriverions-nous logiquement à concevoir que ce qui est au fond d'une vie est au fond de *toute la vie*, et qu'au bout de toutes les recherches et de toutes les études, on est forcé de dire, avec M. Wallace :

« La grande loi de continuité que nous voyons dominer dans tout l'univers, nous amène à conclure à des gradations infinies de l'être et à concevoir tout l'espace comme rempli par l'intelligence et la volonté. »

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 2
1ère Partie : rue de Beaune, n° 2 3
1. La Table tournante 4
2. La table parlante 5
3. Les dictées 7
4. Définitions en douze mots 8
5. Un épisode 14
6. Une autre table 15
7. La doctrine du guéridon 18
8. Le chant des planètes 25
9. Tempérament du phénomène 37
10. Nos amis, nos visiteurs et nous-mêmes 38
12. Hypothèses et systèmes 46
15. Le spiritisme 50
2ème Partie : En Amérique 54
1. Le premier frappeur 54
2. The modern spiritualism 58
3. Les convertis 63
3ème Partie : En Angleterre 65
1. Une conférence à Tombouctou 65
2. L'investigation en Angleterre 65
3. La société dialectique de Londres 68
4. Miracles in modern spiritualism 73
5. Psychography 76
6. Les recherches de M. Crookes 80
4ème Partie : En Allemagne 90
1. Les professeurs de Leipzig 90
2. Les expériences de M. Zœllner 94
3. Deux mots à M. Hæckel 97
Dernier coup d'oeil - À travers le monde 102
Conclusions ! 106
Le quatrième état de la matière 110